U d'/of OTTAWA
39003002138930

Français

MARCEL PRÉVOST

La Princesse d'Erminge

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIV

ANCIENNE LIBRAIRIE
E. FLAMMARION & A. VAILLANT
ERNEST MARTIN Sucr
3, FAUBOURG St HONORÉ
PARIS

La
Princesse d'Erminge

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Marcel Prévost

ÉDITION IN-18 JÉSUS

LE SCORPION. 1 volume.	3 50
CHONCHETTE. 1 volume.	3 50
MADEMOISELLE JAUFRE. 1 volume.	3 50
COUSINE LAURA. 1 volume.	3 50
LA CONFESSION D'UN AMANT. 1 volume.	3 50
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. 1 volume.	3 50
LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
NOUVELLES LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
DERNIÈRES LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
LES DEMI-VIERGES. 1 volume.	3 50
NOTRE COMPAGNE (Provinciales et Parisiennes). 1 vol.	3 50
LE JARDIN SECRET. 1 volume.	3 50
TROIS NOUVELLES *(Nimba. — Le Mariage de Julienne. — Le Moulin de Nazareth)*. 1 vol.	3 50
Les Vierges Fortes. — FRÉDÉRIQUE. 1 volume.	3 50
— — LÉA. 1 volume.	3 50
L'HEUREUX MÉNAGE. 1 volume.	3 50
LE PAS RELEVÉ (Nouvelles). 1 volume.	3 50
LA PLUS FAIBLE, comédie en quatre actes, en prose, *représentée au Théâtre-Français*. 1 volume.	3 50

ÉDITION ILLUSTRÉE

LETTRES DE FEMMES. 1 volume in-18.	3 50
LES DEMI-VIERGES. 1 volume in-18.	3 50
LE DOMINO JAUNE. 1 volume in-18.	3 50
CHONCHETTE. 1 volume in-18.	3 50
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. 1 volume in-18.	3 50
LE SCORPION. 1 volume in-18.	3 50
LA CONFESSION D'UN AMANT. 1 volume in-18.	3 50
COUSINE LAURA. 1 volume in-18.	3 50
LE MOULIN DE NAZARETH. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »
LE MARIAGE DE JULIENNE. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

LE SCORPION. 1 volume in-12, avec portrait à l'eau-forte *(Petite Bibliothèque littéraire)*.	6 »
CHONCHETTE. 1 vol. in-12. *(Petite Bibliothèque littéraire)*.	6 »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

MARCEL PRÉVOST

La Princesse d'Erminge

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIV

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PG
2383
.P6P7
1904

La Princesse d'Erminge

PREMIÈRE PARTIE

USQU'EN 1880, le titre de prince d'Erminge a été revendiqué dans deux familles, l'une allemande, l'autre française, avec cette différence toutefois que, depuis la fin du XVIIIe siècle, les actes paroissiaux, puis civils, de la seconde des deux familles ont francisé le nom : Erminge au lieu d'Ermingen. Ermingen est un bourg de

l'Odenwald occidental, à quelques kilomètres de Darmstadt. Les six cents habitants ont bâti leurs maisons propres et pauvres le long d'une coupure verdoyante qu'ouvre entre les collines un ruisseau torrentueux : le Kaubach. Sur la plus haute des collines le touriste aperçoit les ruines d'un château féodal, et lit sans étonnement dans les chroniques qu'il fut détruit par les Français durant la guerre de Trente Ans, comme tant d'autres du pays rhénan. Pourtant le chef de la principauté que constituaient alors autour du village quelques lieues carrées de forêts et de pâturages, — Otto d'Ermingen, dit le Borgne, — servit la France pendant la quatrième période de la lutte formidable, sous les ordres de Rantzau. L'incendie du château fut l'œuvre d'une de ces bandes d'aventuriers pillards qui suivaient le baron de Durlach, ruinant tour à tour amis et ennemis, selon les besoins de l'heure et les hasards de la campagne.

Après le traité de Westphalie, Otto, peu soucieux de revoir sa maison éventrée par la mine, son village brûlé d'où les habitants s'étaient enfuis, ses forêts dévastées et ses champs retombés en friche, suivit son chef en France et resta au service du roi, qui le fit comte de Calm, le dota richement et le maria à Françoise-Anne des Tachouères, laquelle lui apporta le domaine du

même nom entre Orléans et Blois. Il s'appela désormais comte de Calm. Ses armoiries, décrites par d'Hozier, étaient : écartelé au 1 et 4 quartier d'azur à un soleil d'or, en pointe une mer d'argent, qui est de Calm; au 2 et 3 de gueules, à la cigogne d'argent, qui est d'Ermingen.

Cependant, un frère cadet d'Otto, nommé Rupert, relevait en même temps en Allemagne les droits de l'aîné. Avec l'assentiment du landgrave de Hesse, il se bâtissait un château neuf non loin des ruines du burg détruit, ralliait les paysans qui se groupaient comme par le passé autour de ce nouveau protecteur. Mais ce qu'on n'aurait pu prévoir, c'est que les deux frères, et plus tard leurs familles, ne se perdirent pas de vue; des courriers et des visites furent échangés; quelques alliances scellèrent même cette bonne entente qui persista malgré deux siècles et demi de guerres et de révolutions. A Denain, un Ermingen fut tué par un boulet français. L'armée du duc de Richelieu comptait un comte de Calm, prince d'Erminge, parmi les commandants de compagnie qui débarquèrent à Port-Mahon. A Coblentz, sous Condé, un prince d'Ermingen combattit côte à côte avec un prince d'Erminge. Aux moins physionomistes parmi leurs camarades s'affirmait une ressemblance dans la carrure massive, la forme comme penta-

gonale du visage, les rudes traits, les yeux bleuâtres, le poil blond des deux cousins. Tant de croisements divers n'avaient aboli chez aucun des deux le type germanique initial.

La guerre de 1870, précipitant l'une contre l'autre les populations valides des deux pays, eût pu mettre aux prises un Calm avec un Ermingen : rencontre presque fratricide, car justement quelques années auparavant, la branche allemande et la branche française venaient d'unir encore une fois leurs rameaux. Charlotte-Wilhelmine d'Ermingen, fille du prince hessois, avait épousé le comte François de Calm. Mais le comte mourut en 1868; son fils Christian avait cinq ans quand la guerre éclata. Le père de Charlotte-Wilhelmine fit la campagne de France avec Frédéric-Charles, fut blessé grièvement sous Metz, vécut infirme dix ans après la paix et mourut en instituant sa fille, la comtesse de Calm, légataire universelle, à la condition qu'elle obtiendrait pour son fils et pour elle-même l'autorisation de relever le nom et le titre de prince et de princesse d'Erminge : condition acceptée sans difficulté par Charlotte-Wilhelmine qui demeurait très allemande, très attachée aux traditions d'Ermingen. C'est ainsi que Christian, alors élève de troisième, changea de nom vers l'âge de quinze ans, tandis que la

comtesse de Calm redevenait princesse Charlotte-Wilhelmine d'Erminge.

La jeunesse de Christian d'Erminge fut tumultueuse. Au lycée, où sa mère, ne pouvant garder chez elle ce gamin sensuel et violent, dut le soumettre à la discipline de l'internat, ses colères furieuses terrorisaient ses camarades. La nuit, il sautait du premier étage dans la rue pour rejoindre des filles galantes. Brave d'ailleurs jusqu'à épouvanter les plus hardis, le danger seul l'attirait autant que la volupté. Il se réservait, au manège, le cheval le plus vicieux; dans ses excursions de montagne, pendant les vacances, les guides finissaient par lui refuser leur office, tant il les surmenait, et jouait leur vie à chaque heure en même temps que la sienne. Au cours de sa rhétorique, il forçait un de ses condisciples à se battre en duel avec lui dans la salle d'escrime du lycée, les fleurets secrètement démouchetés et aiguisés : un coup lui perforait l'avant-bras, et le blessé demeurait au lit trente jours, cachant stoïquement la vraie cause de sa blessure. Comme sa bravoure, sa prodigalité passait toute mesure : la princesse Charlotte-Wilhelmine dut quatre fois payer des dettes de jeu très lourdes, outre le prix d'un chantage exercé par le père d'une jeune fille prétendue

outragée. Or, depuis le XIXe siècle, la fortune des Calm, comme celle des Ermingen, avait lentement décru. La terre d'Ermingen valait peu ; le plus clair du patrimoine consistait en onze cent mille francs laissés par le dernier comte de Calm, accrus par la parcimonie de la princesse jusqu'à dix-huit cent mille environ, pendant la minorité de Christian. Le domaine des Tachouères était en outre demeuré dans la famille depuis le don de Louis XIV : ample propriété de chasse, mais dont l'entretien, strictement réduit, dévorait encore quinze mille francs par an. Charlotte-Wilhelmine, qui vivait très retirée, s'effarait en voyant approcher la majorité de son fils. A la suite du dernier esclandre, dont le chantage avait aggravé la rançon, elle exigea de Christian qu'il s'engageât : il obéit sans trop protester, respectueux comme un enfant des volontés maternelles : d'ailleurs, la vie rude l'attirait. Durant ces cinq années de répit, la princesse continua son labeur de fourmi, vivant chichement dans un triste entresol de la rue Barbet-de-Jouy, où n'étaient guère admis que les amis de son mari défunt.

Christian dut à la campagne du Tonkin, où il fut héroïque et gagna la médaille militaire, d'esquiver un peu plus tard le conseil de guerre et les compagnies de discipline. Il finit son

congé soldat, ayant été maréchal des logis, puis cassé. Il rentrait à Paris majeur, ses appétits déchaînés après une si longue contrainte. De nouveau, Charlotte-Wilhelmine trembla. Toute son œuvre de lente restauration, accomplie en tant d'années pour la gloire et la fortune d'Erminge, qu'allait en faire ce fou libertin? Quand elle apprit par les rapports de quelques-uns de ses vieux amis, camarades de Christian au club, la liaison de son fils avec la comtesse de Guivre, sa rigueur de mœurs et de principes ne tint pas contre une sensation d'allégement. Si Madeleine de Buzet-Raincy, veuve à trente ans du comte de Guivre, avait la réputation d'une mondaine galante, du moins était-elle libre, assez riche et de bonne maison. Elle défendrait Christian de ce qui le menaçait le plus : les basses aventures et le jeu.

De fait, l'existence dévergondée du jeune homme parut s'ordonner. Il s'affina, dressé par une Parisienne experte, curieuse d'art et de lecture. Mme de Guivre n'essaya certes pas de faire de lui son compagnon d'intelligence, mais du moins tourna-t-elle vers le sport et les plaisirs élégants l'excès de force de ce reître désarmé et policé. La princesse-Charlotte-Wilhelmine respira. Le monde, bientôt averti, considéra le nouveau couple de passionnés avec son habituelle

curiosité, amusée et malveillante. Leur tenue, d'ailleurs, s'imposait d'être strictement correcte : elle ne laissait voir que le jeu de rencontres arrangées, de publics rendez-vous que les mœurs faciles de la Ville tolèrent, favorisent. Le monde admettait Madeleine de Guivre à cause de sa beauté, de sa naissance, de ses alliances excellentes : d'ailleurs la comtesse, trop fière pour risquer une avanie, trop indépendante pour brider son instinct, avait spontanément cessé de frapper aux portes qui peut-être eussent hésité à s'ouvrir pour elle. Ces portes sont peu nombreuses, et les salons qu'elles défendent n'offraient vraiment rien d'enviable à une Buzet-Raincy, alliée par son père aux Gaumont, aux Langeois, à ce marquis de Lestang qui fut un des lions du second Empire. On supporta que cette femme libre et née choisit pour courtisan le descendant des Ermingen, le beau reître à barbe châtain roux dont la structure énorme s'accordait à sa taille haute et souple. Et, malgré les quatre années que Madeleine de Guivre avait de plus que Christian, on présagea qu'elle serait quelque jour princesse d'Erminge.

Mais ce que le monde voit et sait d'une telle liaison n'en est le plus souvent que la banale apparence. Le drame, le scandale, crèvent de temps à autre le voile qui les enveloppe : alors

une stupeur saisit les spectateurs indifférents, à surprendre tant d'angoisse et de souffrance humaines là où ils ne supposaient qu'une amusette libertine... Les jours, les mois, deux années coulèrent. Madeleine ne devint pas princesse d'Erminge, et pourtant nulle rupture n'intervint. Les gens qui pour tout tiennent une explication prête déclarèrent que la princesse Charlotte s'opposait au mariage de son fils avec une femme qu'il n'avait pas compromise le premier. Il était vrai que la princesse commençait à juger trop durable la liaison protectrice, et à souhaiter que son fils s'en libérât par un bon mariage. Ce qu'on ignorait, c'est que Christian, asservi à Madeleine, eût peut-être passé outre l'opposition maternelle, tandis que Madeleine de Guivre ne voulait être à aucun prix princesse d'Erminge. Et voici le drame secret, entre les deux amants : foncièrement voluptueux l'un et l'autre, après deux années ils n'étaient point las, et malgré cela, dans les yeux l'un de l'autre, ils lisaient souvent des sentiments très différents de l'amour.

Voluptueuse, Madeleine de Guivre l'était, cas en réalité assez rare chez les femmes de la société moderne, qui ont en général plus de nerfs que de sens. Élevée sans mère par le marquis de Buzet-Raincy, gentilhomme surtout soucieux de ses propres plaisirs, sa jeunesse fut à peu près

celle d'un adolescent dont on ne surveille pas l'éducation. Heureusement, elle se maria de bonne heure et selon son goût. Durant ses neuf années de mariage, elle donna au comte de Guivre beaucoup de caresses et la fidélité, sans plus, qu'un mari coureur, mais épris, donne à sa femme. Le comte étant mort d'une consomption qui suggéra des épigrammes, Madeleine usa de la liberté de son veuvage avec assez d'imprudence, et se classa dès lors parmi les femmes du haut monde qu'on y désavoue entre soi, et qui, dans la société immédiatement inférieure, mêlée d'artistes et de gens riches, acceptent le rôle de représenter le haut monde.

Elle allait atteindre trente ans quand elle rencontra le prince d'Erminge. Christian était beau, neuf aux intrigues mondaines : ce qu'il y avait d'impulsif et de violent dans cette nature attira la curiosité de Mme de Guivre, lasse des intrigues fades. Pacifier et dominer cette force la tenta. La conquête de Christian fut d'ailleurs foudroyante, totale au point de modifier les apparences de son caractère. Le soudard brutal que le collège ni le régiment n'avaient discipliné, devint un mondain semblable à tous les mondains, ayant pris jusqu'à des allures de nonchalance, qui, chez lui, par contraste, n'étaient pas sans grâce... Mais on ne change pas plus son cœur

que la couleur de ses yeux. Christian s'était laissé river une chaîne, à la façon de ces chiens demi-fauves, aux allures parfaitement soumises, qui tout de même sont capables de mordre et de dévorer leur maître pour une caresse donnée à une bête rivale. Il voulait Madeleine à lui, à lui seul, et pour toujours. Or, il se méfiait d'elle d'instinct, lui devinant une ruse perverse, une aptitude à tromper infiniment plus aiguë que sa propre perspicacité. Cette infériorité l'exaspérait; aux heures de jalousie, le sentiment de son impuissance le rejetait à l'envie d'user de sa force, à la menace. Il menaçait seulement, se contraignait par la peur d'une rupture : mais la furieuse sincérité de son regard signifiait le meurtre comme suprême argument, et Madeleine n'en doutait pas.

Elle n'en doutait pas et, ce que Christian, à certaines heures, n'osait espérer, elle lui était fidèle, elle qui ne l'avait pas été au comte de Guivre. Elle tolérait les coquetteries de ses courtisans, s'amusant parfois à allumer la jalousie du prince : mais nul ne pouvait se vanter d'avoir gagné sur elle le dernier avantage. Si parfois elle avait dû, pour résister, vaincre son propre désir, toujours la peur, une peur intense, instinctive à la fois et raisonnée, avait assuré sa résistance. Elle était certaine que Christian la sur-

veillait, certaine qu'il découvrirait une trahison, certaine que, si elle trahissait, l'aventure finirait par de la violence et du sang. Faut-il ajouter que, fétichiste et superstitieuse comme tant de Parisiennes intelligentes, Madeleine ne passait guère de semaine sans consulter des diseuses d'avenir? Comme celles-ci, les plus célèbres du moins, se tiennent merveilleusement au courant des aventures mondaines, on ne manquait jamais de la mettre en garde « contre le péril de mort dont la menaçait un personnage titré, très beau... très jaloux ». Et dans cette âme forte et volontaire, qui se jugeait affranchie de toute croyance au surnaturel, ces vaines prédictions ajoutaient leur part d'effroi aux craintes que lui suggérait sa connaissance de Christian.

Ainsi, des deux amants, l'un guettait et se défiait; l'autre avait peur et souvent supportait impatiemment le joug. Ces deux contraintes adverses maintenaient entre eux une hostilité sourde assez pareille à de la haine... Pourtant ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre, et, dans le sens brutal du mot, ils s'aimaient. Rançon de l'amour simplement voluptueux, cette dose de haine qu'il comporte infailliblement! Deux êtres unis pour la seule volupté, et, par là, excluant l'abnégation de soi, sont, hors la volupté, presque infailliblement des ennemis. Tous les

crimes de passion confirment cette loi profonde de l'amour humain.

Ce drame intime se jouait et se nouait depuis quatre ans entre le prince d'Erminge et Mme de Guivre quand celle-ci crut entrevoir un moyen d'affranchissement. La vieille princesse harcelait maintenant son fils de querelles pour sa vie déréglée, le sommant de se marier, le menaçant de lui couper toutes ressources s'il n'obéissait. Or, esclave de Mme de Guivre, le prince restait, sinon docile à sa mère, du moins soumis à ses reproches, qu'il allait fidèlement recevoir chaque jour vers deux heures après-midi, comme un écolier, dans les appartements de Charlotte-Wilhelmine. Madeleine de Guivre fut assez adroite diplomate pour faire suggérer à celle-ci, sans paraître elle-même, un nom d'épouse possible. Ce nom était celui d'une de ses cousines éloignées, la fille d'un M. de Gudère, qui dirigeait à Bordeaux une puissante et prospère société financière à tendances légitimistes, la Banque du Sud-Ouest. M. de Gudère, avide d'une alliance princière, assurait à sa fille trois cent mille francs de rente. Bien que de petite noblesse de Guyenne, des services rendus à la cause monarchique lui avaient valu dans la région et dans le parti une situation prépondé-

rante et respectée. La vieille princesse, pressée de voir Christian rentrer dans la règle, hâta le mariage. Pour Christian, il céda quand Madeleine lui eut démontré que ce mariage était nécessaire, et lui eut promis qu'il ne les séparerait pas.

Celle qu'on ne consultait point, qu'une intrigue dont elle ne soupçonnait même pas les ressorts cachés prenait ainsi pour jouet, s'appelait Marthe-Marguerite-Arlette, avait dix-neuf ans, une beauté ravissante, une parfaite innocence de cœur. Sa mère, Mme de Gudère, née de Bordeneuve, neurasthénique, maniaque de déplacements, ne vivait guère à Bordeaux, qui lui déplaisait et où elle s'accordait mal avec son mari. Sans qu'on pût l'accuser d'inconduite, elle se rendait ridicule par une coquetterie maladive, avide d'hommages, désespérée de vieillir. Dans ses perpétuels voyages, où chaque jour elle semblait fuir son image de la veille, elle traînait sa fille, confiée à des institutrices étrangères, qui changeaient sans cesse. Arlette fut ainsi, pendant son enfance et sa première jeunesse, une poupée de plages et de villes d'eaux, montrée dans des parures coûteuses à Biarritz, à Ostende, à Rome, au Caire, — puis la jeune fille vêtue trop tard en gamine. Un physique enfantin aidait à dissimuler son âge. A dix-sept ans, elle pouvait en accu-

ser quatorze, et ses robes demi-longues n'étaient pas choquantes. Instruite à la diable, point inintelligente mais paresseuse d'esprit, elle acceptait sa vie, sans joie comme sans dégoût. La débilité morale de Mme de Gudère, l'incompétence pédagogique de gouvernantes choisies exclusivement pour leur tournure et leur façon de s'habiller, laissèrent inculte l'âme d'Arlette. Elle demeura pourtant une vraie jeune fille, malgré le hasard des compagnies cosmopolites : grâce d'état qui lui valut la tranquillité de ses sens, autant qu'une absence complète de curiosité. Elle était de celles dont les perverses disent : « Ne lui racontons rien; elle est trop nigaude, elle nous vendrait par naïveté... » Enfin, malgré ce désarroi d'éducation, un hasard de parenté lui ménagea les occasions d'entrevoir qu'il y avait d'autres gens que les gens de villes d'eaux et de plage, et de connaître un milieu aussi différent que possible de l'entourage maternel. Elle y passait trois semaines seulement chaque année : mais ces trois semaines furent pour sa conscience comme ces courtes saisons humides des climats chauds qui désaltèrent le sol pour le reste de l'année.

C'était en janvier que, tous les ans, Arlette venait s'installer à Paris, chez sa tante, la baronne Hélène de Péfaut, qui était aussi sa mar-

raine : la saison que Mme de Gudère passait aux eaux de Dax. Mme de Péfaut, sœur aînée de M. de Gudère, habitait, rue de l'Université, un vaste hôtel construit vers la fin du second Empire, et dont l'ameublement offrait un exemple assez curieux du goût brillant et lourd de cette époque : car la baronne, ayant perdu son mari en 1873, n'avait rien voulu changer aux choses qui lui rappelaient un mort passionnément regretté. Auprès d'elle habitait son fils Jérôme, docteur en médecine, qui n'exerçait pas, mais s'occupait avec ardeur et compétence de chimie biologique et de philosophie expérimentale. Quand Arlette atteignit quinze ans, Jérôme en avait trente-sept. Mme de Péfaut en avait plus de soixante. Pourtant Arlette attendait impatiemment le mois de janvier, qui la ramenait rue de l'Université, dans la grave et calme demeure où elle se plaisait. On y menait une vie sérieuse, extrêmement disciplinée, Jérôme, encore plus que sa mère, ayant le goût de l'ordre jusqu'à la manie. Heures de lever et de coucher, heures des repas et des sorties, tout était réglé. La docile Arlette se pliait à cette règle aussi aisément qu'aux caprices de sa mère... D'ailleurs la baronne et son fils ne se cloîtraient nullement. Ils voyaient les gens de leur monde, les visitaient et les recevaient; la maison de la rue de l'Uni-

versité n'était jugée ennuyeuse par personne. Mais entre la mère et le fils, Arlette acquit cette notion de la vie intérieure qui échappe à tant d'oisifs. Elle se rendit compte que les heures de solitude ne sont pas forcément des heures de désœuvrement, de bâillement. Elle entendit parler du bien et du mal, tandis que Mme de Gudère et ses amis parlaient seulement de « ce qui se fait » et de « ce qui ne se fait pas ». La baronne était pieuse : Jérôme, ses croyances religieuses abolies, demeurait très sévère pour lui-même et cherchait dans la science positive les bases d'une morale rationnelle. De ces graves problèmes il s'entretenait fréquemment avec sa mère... Les intelligences actives et les consciences sereines exercent une attraction à laquelle nul ne résiste s'il n'est foncièrement pervers. Arlette dut reconnaître, non sans tristesse, que sa marraine valait mieux que sa mère, et Jérôme mieux que les hommes dont Mme de Gudère s'entourait. Elle goûta la noblesse et l'ordre de la maison. Elle fut reconnaissante de l'amitié qu'on lui témoignait. Mme de Péfaut la gardait près d'elle à chaque heure, l'associait à ses lectures, à ses démarches, à sa pensée. Jérôme avait, pour la gâter, une façon attentive, ingénieuse, qui la changeait des expansions factices et des banales prodigalités de Mme de Gudère... Si Arlette eût

vécu là plus longtemps, toutes les bonnes qualités de son cœur se fussent spontanément épanouies : elle fut devenue une de ces jeunes filles vraiment accomplies selon le type traditionnel, comme il s'en rencontre quelques-unes dans l'aristocratie française, et là seulement. Mais une si brève saison, naturellement, ne lui modifiait pas l'âme. Janvier achevé, il fallait reprendre le cours des interminables voyages, accidentés par la nervosité maternelle... Arlette, de nouveau, s'y résignait. Tout n'était pas perdu pour elle, cependant, de cette cure annuelle en un milieu plus harmonieux et plus sain. Cela empêchait, selon la profonde et elliptique expression de Joseph de Maistre, la force nétaste de devenir accélératrice. Et plus tard, aux heures de crise, Arlette devait se retourner vers ce coin de la Ville comme vers une Mecque salutaire.

Elle atteignit ainsi sa dix-neuvième année. Vers cette époque, les bandeaux savamment décolorés de Mme de Gudère, et les terribles coups d'ongle de la cinquantaine, aux deux coins de la bouche, commencèrent à ne plus s'accommoder d'un voisinage constant avec la triomphante chevelure blonde et la divine jeunesse d'Arlette. Mme de Gudère perçut l'ironie de l'habituel : « On croirait voir deux sœurs... » Aussi fut-elle pour Madeleine de Guivre un auxiliaire pas-

sionné dans le projet de marier la jeune fille. Quant à celle-ci, elle s'amusa beaucoup de l'idée qu'elle allait être princesse, comme les héroïnes des contes de fées. Faut-il avouer qu'un mois avant son mariage elle lisait des livres enfantins et promenait avec soi, par l'Europe, des poupées préférées? Elle y gagna d'être princesse d'Erminge. Madeleine de Guivre, — qui avait rencontré la mère et la fille à Pau, durant la saison récente, et qui avait noué connaissance avec elles en évoquant leur lointaine parenté, — Madeleine savait qu'une Arlette, même si jeune et si belle, ne balancerait jamais sa propre influence auprès de Christian... Et voici une de ces contradictions psychologiques qui résument tout un cœur de femme : Madeleine voulait s'affranchir de Christian et que Christian ne s'affranchît pas d'elle. Sa raison, si lucide, lui commandait : « Ah! libère-toi!... » L'instinct voluptueux, la tenace mémoire des sens, répondaient : « Oui... libérée... mais que, pourtant, le jour où je voudrai, il me revienne... » Ces faiblesses sont encore le prix de la sensualité : une force mystérieuse est installée dans l'âme à côté de la volonté et la combat.

Christian, lui, qui ne discutait pas ses instincts, savait bien ce qu'il faisait et ce qu'il voulait. Il se mariait pour apaiser la princesse Char-

lotte-Wilhelmine et sortir d'embarras financiers de plus en plus gênants; mais il était bien résolu à ne pas relâcher le lien qui l'unissait à Mme de Guivre... Ce fut donc, à l'extrême, un mariage criminel contre l'esprit même du mariage. M. de Gudère s'y prêta, ayant, dès longtemps, abdiqué toute prétention à gouverner sa femme ou sa fille, fier du titre qu'allait porter Arlette, escomptant aussi l'appoint que cette alliance éclatante vaudrait à son propre crédit, dont mieux que personne il savait la réelle instabilité. Seule Mme de Péfaut protesta. Elle connaissait l'histoire de Christian et de Madeleine, et s'alarmait pour l'avenir d'Arlette. Mais, gravement atteinte depuis près de deux ans d'un cancer à l'estomac, elle ne sortait pas; on la tint le plus possible hors des pourparlers. Jérôme, qui risqua quelques objections, fut rudement écarté par Mme de Gudère, laquelle finit par lui laisser entendre qu'il regrettait pour lui-même la dot d'Arlette.

Arlette innocente, inexperte, fut ainsi jetée aux bras de cet homme qui ne l'aimait pas, ne voulait pas l'aimer, et d'ailleurs était naturellement brutal. A l'ordinaire, il est vrai, les conséquences de la brutalité du mari n'ont guère d'importance ni de durée. Une fois le régime du mariage établi, l'optimisme merveilleux de la

femme travaille à effacer jusqu'au souvenir des mauvais commencements. Mais il est un cas où le temps ne peut rien corriger, rien effacer : c'est quand à la violence succède le délaissement. Alors l'épousée ne comprend plus. Le mal de son angoisse s'aggrave : il s'y met une lente gangrène de désespoir. Ce fut le cas d'Arlette. Il était convenu que Madeleine de Guivre, pendant l'hiver qui suivit le mariage, s'installerait à San-Remo. Christian y mena sa femme au bout de dix jours. Madeleine, malgré tout jalouse, n'avait pas encore disposé de sa liberté reconquise : elle tressaillit d'aise en revoyant le prince, qu'elle n'attendait pas si tôt, et la force, plus forte que la raison, qui la maîtrisait à certaines heures, ressouda sur-le-champ la chaîne : c'est l'histoire invariable de tant de ruptures manquées.

La jeune princesse n'avait flairé aucun péril dans cette rencontre de Mme de Guivre, à qui elle devait son mariage, qui l'attirait par son élégance et sa bonne grâce, et qui lui fit fête. Quand elle se trouva délaissée, comme veuve en pleines épousailles, elle ne comprit d'abord pas davantage; bien plus, elle goûta presque un soulagement, la sensation d'une trêve, d'un répit... Elle était bien incapable de méditer sur l'étrange condition de son ménage : avait-elle

jamais médité sur quoi que ce soit? Son âme restait puérile et, pour tout dire, impubère. Être princesse la charmait, délivrée des caprices neurasthéniques de sa mère, mêlée à un monde plus brillant, plus amusant. Chose atroce : elle prit Madeleine en amitié. Madeleine s'était imposé la tâche facile de la séduire; elle gagna une influence prompte sur cet esprit d'enfant. Arlette lui sut gré de la peine qu'elle prit de la former, de la diriger, de lui donner, à elle qui craignait de paraître insignifiante et sotte, des façons, des propos de Parisienne.

Mais, à mesure que cette transformation s'opérait, Arlette entrevit, puis comprit la vérité.

On était alors rentré à Paris, où la saison florissait. Le couple d'Erminge suivait cette course au divertissement que s'impose un certain monde entre avril et juillet. Les gens de plaisir auxquels ils s'associaient étaient dénommés familièrement « la bande de Made ». On y rencontrait d'autres jeunes ménages : le vicomte et la vicomtesse d'Ars, désignés à la curiosité par un amour désordonné de la locomotion, qui avait valu à Mme d'Ars le surnom de « petite bouffeuse de kilomètres »; M. et Mme Destreux (de Saint-Clair), issus de riches industriels de l'Est, qui s'efforçaient d'atteindre au monde par le sport, tous deux joueurs de golf éminents

pour ce côté-ci de la Manche; un gros viveur joyeux, non sans esprit, Pierre de Campardon; un peintre mondain très élégant, démesurément snob, nommé Jacques Apistrol, qui courtisait Mme d'Ars; enfin Jérôme de Péfaut, qui se laissait parfois entraîner aux moins extravagantes expéditions de la bande. Seul désormais dans la vie (Mme de Péfaut avait succombé à son mal quelques mois après le mariage d'Arlette), il gardait à la jeune femme une amitié sérieuse, un peu ombrageuse, que celle-ci, au fond, goûtait tout en la redoutant. D'ailleurs Jérôme, dans le milieu frelaté dont s'entourait la princesse, n'apportait point la morgue d'un moraliste, mais la curiosité souriante d'un savant que le spectacle de toute activité humaine, même déséquilibrée, intéresse.

Madeleine de Guivre commandait sans conteste cet escadron volant. C'était elle qui arrangeait les parties, les dîners, louait les villas à Deauville ou à Monte-Carlo; décidait les fugues à Londres, à Florence, à Séville, sous prétexte de voir telle exposition de peinture, ou d'assister à telle solennité locale; organisait les saisons de chasse. Même quand la « bande » se transportait au château des Tachouères pour les battues d'automne, Madeleine ne cédait pas le commandement, qu'Arlette évitait de lui disputer... Pour-

tant Arlette avait entrevu, puis peu à peu compris les choses, autour d'elle; mais, à la vérité, elle n'en souffrit nullement par le cœur. De son unique semaine d'épouse, il lui restait l'effroi d'un retour de Christian. Elle souffrit peu dans sa dignité : Mme de Guivre, et Christian pour lui obéir, respectaient les apparences. Seulement Arlette, ayant compris, perdit toute trace de foi conjugale. On ne lui avait jamais enseigné une doctrine bien nette : à connaître sa situation véritable, elle gagna une sorte de nihilisme inconscient. Son cas ne lui fit pas horreur, parce que, dans le coin spécial du monde où elle vivait, elle devina qu'il n'était pas exceptionnel : mais sa résignation fut acquise aux dépens de son sens moral.

Deux ans, trois ans passèrent ainsi dans l'effroyable monotonie du plaisir continu. On courtisait Arlette, elle résistait sans lutte, sans vertu, pauvre âme meurtrie, courbatue à ce point qu'elle était incapable d'un effort pour le mal ou pour le bien. La « bande de Made » s'était accrue récemment d'un très jeune homme introduit par Mme Destreux (de Saint-Clair), Rémi de Lasserrade, dernier-né de trois fils précocement privés, par un tragique accident d'automobile, de leur père et de leur mère. Le vieux duc de

Lasserrade, leur grand-oncle, les avait tous trois recueillis et élevés. Il avait été naguère un des membres les plus influents du parti qu'à l'Assemblée nationale on appelait les chevau-légers. Éloquent, l'esprit grave et le cœur ferme sous les apparences d'une grâce presque féminine, député de la Mayenne à trente ans, on lui eût présagé la plus haute fortune politique ou diplomatique : la tentative avortée de Restauration monarchique à laquelle il se dévoua anéantit prématurément ces vastes espoirs. En 1877, il ne fut même pas réélu. Lorsqu'il prit la charge des trois orphelins, depuis longtemps il avait renoncé à toute activité politique et ne s'occupait plus que de travaux historiques et d'œuvres charitables. Maurice et Jean, les deux aînés, étaient déjà des collégiens en plein âge ingrat; Rémi n'était qu'un gamin à boucles blondes ressemblant étonnamment aux portraits du duc enfant. Tous les enfants sont quelque peu égoïstes : leur personnalité absorbante se forme de ce qu'elle prend alentour, comme une jeune plante s'assimile avidement les sucs de la terre, les principes nourrissants de l'air. Le duc se persuada que Rémi avait seulement l'égoïsme de tous les enfants. Cependant, à mesure que son neveu préféré grandissait, il dut s'avouer qu'il retrouvait en lui les traits de son visage d'autre-

fois et la grâce de ses façons, mais rien de sa propre vertu. Rémi, d'ailleurs intelligent, paressa au collège. Ses frères avaient suivi, l'un et l'autre, à trois ans de distance, la carrière à peu près unique qui s'ouvre devant les jeunes gens d'une certaine aristocratie : l'un était lieutenant de dragons à Libourne, l'autre capitaine d'artillerie à Bourges, tous deux, excellents officiers, menaient dans leurs garnisons respectives la rude vie que l'esprit moderne impose, au milieu d'une démocratie inquiète, plus encore au chef qu'au soldat. Rémi, ses études finies tant bien que mal, se déroba devant les écoles. Il persuada à son oncle que le métier des armes ne lui convenait pas, qu'il était mieux doué pour la politique, destiné à reprendre dans la Mayenne le siège perdu depuis 1877. Très intelligent, parlant avec facilité, irrésistible quand il s'imposait la tâche de rallier une sympathie, on pouvait réellement présager qu'il réussirait dans un département où le parti conservateur restait puissant et où les Lasserrade gardaient des influences. En attendant, comme il avait vingt et un ans à peine et venait d'achever son service militaire, il se préparait à la carrière politique en menant la vie d'un oisif riche. Son entrée dans la société parisienne avait été remarquée. Enfant gâté par l'affection excessive d'un vieillard et de précoces

succès auprès des femmes, il avait la beauté et l'impudence d'un jeune page, avec un cœur sec, de la bravoure, et une répugnance à tout effort laborieux qui n'excluait nullement l'ambition. Il professait cette thèse aujourd'hui vulgarisée, que les relations entre les sexes n'ont aucune importance, pourvu que l'on reste mondainement « propre ». D'ailleurs il se réservait de juger à sa guise du plus ou moins de « propreté », et son extrême jeunesse rendait tolérables des procédés qu'un homme mûr eût payés de sa réputation. Spirituel, hardi, féroce avec politesse, il développa tout de suite un art extraordinaire de conquérir qui il souhaitait parmi le monde facile qu'il avait choisi pour champ d'expérience : et comme on eût dit quarante ans plus tôt, d'un mot qui nous manque aujourd'hui, parce que la chose est rare, il fut bientôt « lion », courtisé, imité, envié.

Il est du sort de certaines femmes, nullement perverses, d'être perpétuellement victimes en amour, comme certains honnêtes hommes sont perpétuellement victimes en affaires. Arlette d'Erminge, sur qui déjà pesait le crime conjugal de Madeleine et de Christian, était toute désignée à la curiosité de Rémi. Elle qui n'avait point de sens, qui avait jusque-là résisté sans aucune peine, se laissa glisser à l'intimité avec ce com-

pagnon de son âge. Lui, devinant la réelle innocence de cette jeune femme mal réputée, s'en amusait, comme un Valmont d'une Cécile Volanges... Alors qu'elle hésitait encore, son cousin, Jérôme de Péfaut, essaya bien de la mettre en garde; mais comme elle repoussait ses conseils avec une mauvaise humeur puérile, il cessa d'en offrir et fit semblant de ne rien voir. Arlette aima-t-elle donc Rémi de Lasserrade? Du moins elle fut prête à l'aimer, prête à lui donner sa vie, prête à fuir avec lui, si seulement il l'avait souhaitée autrement que comme un jouet... Quelqu'un enfin lui murmurait des choses joliment tendres, la tenait dans ses bras, lui disait : « Je vous dois le bonheur!... » Elle n'était plus seule, enfin! Mais ce que tout le monde avait prévu, sauf Arlette, ne tarda guère : cette amusette amoureuse lassa vite son partenaire. Arlette était trop sincère, trop naturellement épouse. Une fois qu'il l'eut conquise, il s'avisa qu'il ne pourrait obtenir d'elle rien de plus qu'une tendresse passionnée dont il ne se souciait point... Arlette était impervertissable : le jeu finissait, pour un libertin, avec sa conquête.

Après un temps d'illusion qui dura, pour elle, plus qu'il n'eût duré pour tout autre, elle commença à ressentir, sans le comprendre, ce profond désaccord entre Rémi et elle-même. Pour

la première fois son cœur connut la souffrance, moins une souffrance d'amante inquiète que d'enfant délaissée. Rémi distrait, indifférent, espaçant ses rencontres ou les oubliant, la tortura comme certaines femmes légères torturent les hommes de cœur assez faibles pour les chérir... Puis, un jour, sans nulle préparation, il lui apprit que son oncle, le duc de Lasserrade, le contraignait à un de ces prétendus voyages d'étude qui sont les arrêts de rigueur des fils de famille. Rémi avait fait récemment au jeu des différences que le vieux duc jugeait excessives. Le voyage, à la suite d'un membre d'une famille princière, comportait une absence de deux mois dans l'Afrique septentrionale... Arlette, encore confiante, se résigna. Cinq jours après le départ, elle reçut d'Alger une lettre assez froide; quinze jours après une carte postale d'Oran; puis, plus rien... Elle comprit enfin qu'elle était abandonnée. Elle se retrouvait seule, plus seule que jamais, le cœur dévoré de secrètes anxiétés qu'elle n'osait confier à personne. Sa santé s'altéra. Elle fut nerveuse, refusa de plus en plus les divertissements de la « bande ». On jugea qu'elle prenait bien à cœur un incident sentimental fort ordinaire.

La destinée ne tarda pas à lui fournir une raison de mauvaise humeur plus plausible, plus excusable aux yeux du monde. Les trimestres de

l'énorme rente dotale promise par M. de Gudère étaient, depuis un an environ, payés avec retard et difficulté. La banque du Sud-Ouest, engagée à fond, avec toute sa clientèle, dans d'aventureuses spéculations de crédit agricole, commençait de couler lentement, comme un navire dont on ne peut aveugler la voie d'eau. Le krack définitif éclata avant le retour en France de Rémi. M. de Gudère ne fut pas poursuivi : il s'expatria et trouva au Brésil une situation subalterne dans un établissement financier. Arlette fut entièrement ruinée : il ne lui resta pour toute fortune qu'une rente de deux mille francs, incessible et insaisissable, qui lui venait d'une grand'tante paternelle. Et certes sa ruine n'eût guère aggravé son désespoir actuel, — elle avait toujours été ignorante et indifférente en matière d'argent, — sans le désordre domestique que cette ruine provoqua. L'attitude du prince fut correcte, mais Charlotte-Wilhelmine considéra cette débâcle comme une trahison de sa bru. Les deux princesses se brouillèrent, et, vivant dans la même maison, cessèrent de se voir.

Voici donc, trois siècles après les temps héroïques où Otto le Borgne guerroyait en Souabe aux côtés de Rantzau, ce qui restait de la fortune, de la gloire et des mœurs des princes teutons et

des comtes français qui, tour à tour alliés et ennemis, avaient défendu de leur glaive et fécondé de leur sang les deux arbres glorieux de la famille d'Erminge. Dans une de ces bâtisses neuves des Champs-Elysées, où quelques architectes modernes ont signé la preuve monstrueuse de leur impéritie, la princesse douairière Charlotte-Wilhelmine, le prince Christian et sa femme, occupaient les deux appartements du quatrième étage, qu'on avait fait communiquer. Chacun des trois habitants possédait son logis particulier : celui de Charlotte-Wilhelmine comprenait seulement un salon-bibliothèque, une chambre avec ses annexes, une petite pièce servant d'oratoire. Avec un mobilier sévère, Louis XIV allemand, des portraits d'aïeux, des livres anciens en grand nombre, c'était assurément le plus expressif des trois. Le reste, aménagé au goût d'un grand tapissier de la rue de la Paix, offrait cet amas coûteux et vulgaire que l'on rencontre chez ceux qui ne mettent rien de leur âme dans l'arrangement de leur maison. Les salons développaient leurs panneaux stuqués de blanc, le faux goût d'une décoration Louis XV et d'un mobilier composite, où la puérile recherche du style se contrariait d'erreurs dont un amateur véritable eût souri. L'appartement du prince, meublé à l'anglaise, ressemblait assez à l'intérieur d'un

yacht somptueux. Dans le petit salon particulier d'Arlette et dans sa chambre à coucher reparaissait le déplorable « style tapissier » du temps présent. Seul, son cabinet de toilette, qu'elle avait voulu reconstituer d'après un tepidarium pompéien, en marbre d'Italie au pur grain rose, amusait l'œil par ce contraste : un décor antique et l'arsenal le plus perfectionné, le plus complet, du confortable d'une Parisienne moderne.

Sauf la visite quotidienne que Christian faisait à la vieille princesse, les trois habitants de cette demeure menaient une vie indépendante. La princesse, brouillée avec sa belle-mère, ne la visitait plus; elle ne dînait guère avec le prince qu'en ville, ou lorsque eux-mêmes avaient des hôtes. La vie du prince était au club ou auprès de Madeleine de Guivre; Arlette se consumait d'ennui et d'angoisse, tantôt renfermée chez elle, la journée entière, sans autre compagne qu'une femme de chambre, tantôt s'essayant à reprendre, avec une frénésie vite lassée, la course aux divertissements.

Et Charlotte-Wilhelmine, derrière ce décor de luxe, regardait avec épouvante la maison d'Erminge glisser aux tracas d'argent, aux désordres intimes, peut-être au drame.

Deux mois environ après ce départ de

Rémi de Lasserrade que le monde avait interprété comme une rupture avec Arlette, la princesse, par un matin d'octobre, s'éveilla tard... Une fois éveillée, elle lutta encore quelque temps contre les brusques assoupissements qui lui faisaient perdre soudain connaissance, oppressaient un instant ses yeux et sa poitrine. Pour dissiper les dernières fumées du sommeil elle se dressa sur son séant, demeura ainsi adossée aux oreillers, les genoux à demi pliés, les mains allongées dans le creux des couvertures, entre ses genoux, les yeux ouverts. Il devait faire grand soleil au dehors, car malgré l'épaisseur molletonnée des rideaux de damas jaune entrecroisés, qui masquaient les deux vastes fenêtres, une vapeur lumineuse flottait sur les choses autour de la jeune femme, s'avivant aux triples glaces de l'armoire, aux verres des pastels pendus au mur, aux photographies disposées sur la cheminée et sur un étroit bureau. Un jour plus net, franchement doré, faisait irruption par l'entre-bâillement d'une porte, à gauche du lit : la porte de l'immense pièce qui servait à la fois de cabinet de toilette et de salle de bains. Toute la nuit cette porte restait ouverte, et aussi celle de la pièce voisine, où couchait la femme de chambre de la princesse. Car la sensation d'être seule angoissait Arlette. Il lui fallait pour s'assoupir la

certitude qu'un être humain dévoué respirait à portée de sa voix, qu'elle pouvait aller le rejoindre d'un élan, rien qu'en poussant de ses mains effarées l'entre-bâillement des battants... Même, depuis les dernières semaines, comme sa nervosité anxieuse s'était aggravée, elle ordonnait souvent à sa première femme de chambre, Martine Lebleu, qui était pour elle moins une domestique qu'une sorte de dame de compagnie, de dresser sa couchette dans la salle de bains, afin de la sentir plus proche.

Autour d'Arlette, tristement immobile, les mains allongées entre ses genoux, l'énorme édifice, bâti selon les rites modernes, avec ses planchers bourrés de liège et ses doubles cloisons assourdissantes, filtrait peu de bruit. Mais la rumeur d'activité tringante qui, jusqu'à midi, anime les Champs-Elysées, gagnait cependant cette oasis taciturne : les halètements d'automobile en formaient le motif incessant, coupé du meuglement bref des cornes d'alarme. Arlette observa un instant, aux deux points où la frise du plafond s'éclairait du reflet des fenêtres, le cinématographe des ombres qui passaient, tournaient, s'évanouissaient, semblaient renaître. Son regard parcourut les choses familières avec indifférence et lassitude. Enfin elle murmura :

— Martine!

Martine devait guetter cet éveil et cet appel, car la porte s'ouvrit aussitôt : une jeune silhouette mince entra, ses contours comme estompés par la lumière du dehors. Arlette en fut éblouie et ferma les paupières. Déjà Martine était au chevet du lit, penchant son visage intelligent où deux yeux noirs exprimaient une sincère anxiété :

— Ma princesse a bien reposé?

Cette appellation familière était sans doute habituelle, car elle ne parut pas choquer la princesse. Du reste, le ton, très respectueux, en sauvait la familiarité. Arlette répondit :

— Pas trop, Martine; ouvrez les rideaux, voulez-vous? Doucement.

Avec des précautions de garde-malade, la femme de chambre livra passage à la clarté, d'abord par les rideaux tirés, puis par les persiennes à demi repoussées. Elle revint vers sa maîtresse :

— Le temps est splendide. Un temps d'été, presque trop chaud.

La délicieuse figure d'Arlette, tellement jeune sous les masses débordantes de ses cheveux blonds qu'elle avait l'air d'une petite fille boudeuse, — tous ses traits, de la bouche tendre aux lèvres un peu lourdes, jusqu'aux yeux couleur d'eau et aux ailes du petit nez incorrect et

charmant, descendus, attristés par une expression d'extrême fatigue, — apparaissait maintenant en pleine clarté. Un miroir en argent du style des artistes lorrains, placé sur un chiffonnier voisin du lit, refléta en même temps le visage intelligent et sérieux de Martine, sans beauté, non sans charme, avec un front étroit et poli, le dessin des contours assez réguliers, mais le teint brouillé et les cheveux d'un châtain neutre, — plus jolie en somme quand on n'apercevait que sa silhouette souple, fine, aux mouvements précis et gracieux.

Comme Martine regardait sa maîtresse d'un air de maternelle inquiétude, celle-ci eut un mouvement d'impatience :

— Le bain est prêt?

— Oui...

— Qu'est-ce que vous attendez, alors? Aidez-moi.

Elle rejeta les couvertures, ses pieds nus cherchèrent les mules nichées dans la fourrure blanche de la descente de lit. Lestement Martine la chaussa et aussitôt relevée voulut aider sa maîtresse à passer dans la salle de bains, Arlette se déroba.

— Non! je n'ai pas besoin.

La longue chemise de nuit accentuait encore son apparence de petite fille. Elle se glissa fri-

leusement jusqu'à la baignoire de marbre rose poli, en forme de piscine, qui s'enfonçait dans le sol, sous l'armature nickelée d'un appareil à douches. Martine, soumise aux impatiences de sa maîtresse, l'entourait de gestes justes, légers, voltigeants, jamais importuns, consultant le thermomètre, réglant la température de l'eau, cueillant la chemise qui s'effeuilla par terre, soutenant le jeune corps dévêtu tandis qu'il plongeait, tout de suite dissimulé par un nuage de benjoin épandu dans la piscine. La fraîcheur à peine tiède du bain calma presque instantanément les nerfs de la baigneuse, qui sourit, pianotant la surface de l'eau avec ses doigts que les jaillissures amusaient.

— Quelle heure est-il? demanda-t-elle.

— Tout près de onze heures.

— Déjà onze heures!... Oh! je suis contente!

Onze heures!... La matinée déjà presque toute dévorée! C'était un peu de vie disparue, un peu de cette vie trouvée trop lente, trop pesante.

Arlette demanda encore :

— Vers le milieu de la nuit, je commençais à sommeiller quand un fracas de choses cassées m'a réveillée. Savez-vous ce que c'était?

— Je crois que c'était le prince, murmura Martine.

— Une colère?

Martine fit signe que oui.

— Contre qui?

— Contre Jean qui avait oublié de porter une lettre. Le prince l'a bousculé et Jean avait le verre d'eau dans les mains.

— J'avais cru qu'on cassait quelque chose de plus important qu'un verre d'eau, dit Arlette avec indifférence.

Elle se dressa dans la piscine, en sortit aidée de Martine, et tandis que celle-ci lui offrait le peignoir, observa dans la psyché voisine le profil de son corps enfantin, si pâle, si pâle que l'eau n'avait pas réussi à le parer d'un reflet vital. Martine sécha, frotta les membres; Arlette s'abandonnait, fermait les paupières, poussait par instant de légers soupirs; enfin, elle échappa à Martine, courut s'étendre sur une chaise longue dans un coin de la salle de bains. Là, tandis que la femme de chambre, l'ayant comme bordée de linges pelucheux sur ce lit de repos, lui massait les chevilles et les pieds, elle bâilla.

— Si je m'écoutais maintenant, j'irais me recoucher et je dormirais bien mieux que la nuit, parce que, la nuit, j'ai peur. Rien n'est venu ce matin? pas de lettres? pas de dépêches?

Martine polissait minutieusement les ongles des orteils après les avoir enduits d'une pâte

rougeâtre puisée dans une capsule de bois. Elle répondit sans interrompre son travail :

— Non, il n'y a pas de courrier. Mais on a remis une note de chez Jubillard... pour la zibeline de Madame la princesse.

Arlette fut un peu plus attentive.

— Et qu'est-ce qu'on a dit?

— On a dit que c'était pressé. C'est le frère de Jubillard qui est venu, celui qu'on appelle M. Maxime, au magasin. Il parlait de porter la note au prince.

— Au prince! s'écria Arlette qui se mit brusquement sur son séant.

— Alors j'ai pris la note, j'ai dit qu'on passerait.

— Comment le faire patienter? murmura Arlette pensive.

— Que madame la princesse ne s'inquiète pas. J'irai moi-même aujourd'hui, et je trouverai bien quelque raison.

— Rouée que vous êtes, dit en riant Arlette. Vous auriez dû faire des affaires. Vous auriez roulé tout le monde.

Martine sourit. Elle continua de vaquer aux soins de son office, tout en s'ingéniant à rassurer, à égayer sa maîtresse. Dès que celle-ci se taisait et semblait retomber à sa bouderie, Martine parlait aussitôt, contait une histoire, risquait

une réflexion sur la beauté d'Arlette. Elle s'exprimait avec une pureté de langage parfaite, presque avec élégance. Mais Arlette ne l'écoutait guère.

Comme Martine l'installait sur sa chaise en face de la table à coiffer, elle s'aperçut que les beaux yeux couleur d'aigue-marine de la princesse s'étaient lentement remplis de pleurs. Sa figure sombrait dans cette marée de désolation, qui transforme en un instant la grâce des visages enfantins en une image de la douleur. Martine Lebleu, sérieuse, cessa de parler. Elle eut un air de compassion, et ses doigts se firent caressants autour de cette tête maintenant voilée par la retombée somptueuse de la chevelure... Arlette avait soudain repensé à Rémi de Lasserrade. Encore une fois le jour nouveau ne lui apportait aucune lettre du voyageur, et cependant elle savait, à n'en pas douter, que depuis la veille, il devait être rentré à Paris. Elle pleura sur son délaissement, sur la misère de son cœur. A chaque sanglot, sa tête s'agitait de soubresauts sous son capuchon d'or fluide; des mots confus, répétés avec obstination, tombaient de la bouche invisible :

— Je ne lui ai rien fait... rien fait... pourtant!

De nouveau séparés et ramassés en arrière par les doigts agiles de Martine, les beaux cheveux

vermeils laissèrent voir un visage décomposé par le chagrin, où les larmes s'évaporaient. Martine, achevant la coiffure basse, qui rappelait celle de l'impératrice Eugénie dans le portrait de Winterhalter, questionna :

— J'apporte le thé?

— Je ne veux pas de thé.

— Alors?

Arlette réfléchit. Et tout d'un coup ses yeux s'allumèrent d'une convoitise.

— Est-ce qu'il y a de la soupe à l'office?... De la grosse soupe de chez nous, comme en fait Irma... du *tourin,* enfin?

— Irma en a fait ce matin pour nous autres... Il doit en rester.

— Faites-m'en servir... Une grande assiettée, bien chaude.

Martine installa près de la fenêtre une petite table qu'elle couvrit d'une nappe. Cette salle de bains, toute marbrée aux murs, était le séjour préféré d'Arlette. Elle n'aimait pas sa chambre à coucher, qui donnait sur les Champs-Élysées, dont le mouvement et la rumeur l'énervaient.

Martine était sortie pour chercher à l'office le tourin désiré par la princesse. Arlette, demeurée seule, rôda dans la vaste pièce fraîche, mirant aux glaces son visage où la trace des larmes s'effaçait aussi vite que sur un visage d'enfant.

Proche de la porte qui donnait sur la chambre à coucher, elle remarqua le fauteuil où Martine s'asseyait le matin, où elle s'était assise ce matin même, guettant le réveil de sa maîtresse. Une corbeille à ouvrage, soigneusement rangée, était posée sur une table volante, à côté du fauteuil. Elle contenait une « berthe » de batiste ancienne brodée au plumetis, que Martine, très adroite, était en train de réparer pour sa maîtresse.

Arlette prit distraitement le lambeau de batiste fixé sur un carré de toile cirée verte, et examina la réparation commencée. Comme elle remettait la toile cirée dans la corbeille, elle aperçut au fond de celle-ci un petit livre relié de cuir noir, très fatigué. Elle l'ouvrit au hasard et lut :

« L'amour veille sans cesse. Dans le sommeil même il ne dort point.

« Aucune fatigue ne le lasse, aucuns liens ne l'appesantissent, aucunes frayeurs ne le troublent.

« Dilatez-moi dans l'amour, afin que j'apprenne à goûter combien il est doux d'aimer. »

Arlette ne reconnut pas les paroles célèbres, bien que sans doute elle les eût lues dans son enfance. Mais, livres pieux ou profanes, elle avait toujours lu si distraitement!... Quant à la culture religieuse que lui avaient dispensée tour à tour une théorie d'étrangères, Irlandaises, Ba-

doises, Suissesses, Autrichiennes, dont Mme de Gudère changeait aussi capricieusement que de cochers, la vie de Paris avait tôt fait d'en effacer jusqu'aux traces.

Elle regarda le titre : « *Imitation de Jésus-Christ*... traduction de Lamennais. » Elle le replaça dans la corbeille et le recouvrit avec la toile cirée et la broderie, tel qu'il était tout à l'heure.

« L'étrange fille, pensa-t-elle. Voilà qu'à présent elle lit l'*Imitation!*... Il paraît qu'elle est pieuse, en effet. Cela ne l'empêche pas de me demander trois heures de sortie tous les deux jours... et pas pour aller à l'église, je suppose. »

A un angle de la salle retentit un léger bruit, assez semblable à un roulement lointain sur un tambour voilé de crêpe. C'était la sonnerie du téléphone, amortie, pour ménager les nerfs, jusqu'à n'être plus qu'un grésillement à peine perceptible. Arlette, indécise, hésitait à répondre, quand Martine rentra, portant sur un plateau le couvert et la soupière fumante.

— On téléphone, dit Arlette, voyez ce que c'est... et dites que je dors.

Martine obéit. Arlette amusa son loisir à écouter la moitié perceptible de la conversation qui s'échangeait.

— Allo! Oui... c'est la femme de chambre... Ah! bien, madame!... La princesse n'est pas levée,

elle s'est endormie tard... Allo!... Elle ne va pas mal, merci, madame... Je pense qu'elle pourra sortir... Dès qu'elle sera réveillée je le lui dirai... Chez Holtz, à cinq heures et demie?... C'est convenu... Bonjour, madame.

Elle raccrocha les récepteurs.

— C'est Made? demanda Arlette.

— Oui... Elle prie la princesse de venir chez Holtz, dans la grande salle de l'hôtel, à cinq heures et demie.

— J'ai compris. Qui sera là?

— M. de Péfaut... Mlle Rose et Mlle Marguerite. Mme de Guivre a aussi invité le prince. Enfin il y aura un jeune Italien que Mme de Guivre veut faire connaître à la princesse : Giuseppe Saraccioli.

— Qu'est-ce que c'est que cet Italien?

— Un poète qui a beaucoup de talent.

— Vous le connaissez?

— J'ai lu des choses sur lui, dans un livre sur la poésie italienne.

— Vous avez du temps de reste, Martine!

— La princesse ne déjeune pas?

— Ah! si, j'oubliais!...

Elle s'installa nonchalamment devant la table. Martine lui servit une assiettée pleine de la soupe crémeuse. Arlette sourit.

— Quand j'étais petite, dit-elle, et que nous

passions le temps des vendanges à la Prade, en Lot-et-Garonne, je me sauvais du château pour courir à la métairie demander à Marceline, la métayère, du tourin comme celui-là. Ma mère ne voulait pas qu'on en servît sur la table du château : elle ne trouvait pas cela assez distingué.

Elle mangea avec avidité les premières cuillerées : Martine la veillait, l'aidait comme une convalescente à son premier repas. Mais l'assiette était encore presque pleine qu'elle la repoussa.

— La princesse a fini?

— Otez-moi cette assiette, Martine. Cela me dégoûte...

— La princesse voudrait des gâteaux?

— Vous en avez envoyé chercher?

— Oui.... comme la princesse en a désiré hier...

— Oh! C'est cela... Apportez-en vite.

Elle se bourra d'éclairs, de choux à la crème, de babas, comme une affamée. Redevenue gaie, elle bavardait avec Martine, qui donnait la réplique, sans familiarité, gardant sa distance.

— Vous dites qu'il est Italien, le poète?

— Oui.

— Cette folle de Made! D'où a-t-elle encore sorti celui-là? Et elle le présente au prince!

L'attitude de Martine Lebleu, pendant que la princesse faisait une si tranquille allusion à la

liaison de son mari avec Mme de Guivre, était singulière. Son visage, très expressif à l'ordinaire, se figeait soudain, aucun muscle ne remuait plus, le regard, pour ainsi dire, s'absentait des yeux.

Arlette s'en aperçut et s'impatienta.

— Vous faites encore votre figure de bois, dit-elle. Dieu! que vous êtes insupportable, ma pauvre Martine. Je n'aime pas les gens qui n'ont pas le courage de dire leur opinion, et critiquent tout, en dessous. Vous, on ignore toujours ce que vous pensez.

Et s'excitant à sa propre voix, elle insista :

— Savez-vous que rien n'est plus désobligeant que cet air-là quand je vous fais l'honneur de vous traiter presque comme une égale? J'ai bien tort, du reste. Je me demande quelquefois si vous n'êtes pas d'accord avec le prince pour m'espionner.

— Oh! madame... ne put s'empêcher de dire Martine, dont les yeux se gonflaient, malgré son effort pour rester calme.

— Non, je ne le crois pas, corrigea Arlette. Mais que vous êtes bizarre, ma pauvre fille!...

Il y eut un silence.

— Quel costume mettra la princesse? demanda doucement Martine.

— Le bleu de chez Emery. Avez-vous corrigé la ceinture?

— Oui.

Tandis que Martine préparait le costume et habillait sa maîtresse, celle-ci continuait de bouder, prenant prétexte de tout pour s'énerver, pour démontrer à Martine que son service était mal fait. A chaque instant elle affirmait qu'elle-même était « trop bonne » pour Martine.

— Je parie que vous allez encore vouloir sortir aujourd'hui pendant trois heures?

— Si la princesse me le permet... Mais je serai rentrée à temps.

— Non, de ma vie, déclara Arlette, je n'ai eu à mon service une fille comme vous. Il y a des moments où j'imagine que vous cachez des drames dans votre vie, qu'un beau jour je vais découvrir des choses énormes.

— Je jure bien, répliqua Martine d'un ton de bonne humeur, qu'il n'y a rien à découvrir.

Ses yeux avaient une si douce sincérité que la princesse fut désarmée.

— Il n'y a qu'un petit ami? fit-elle.

Martine hésita un peu, puis répondit :

— Pas autre chose!

A ce moment, on frappa à la porte de la pièce voisine, qui servait à la fois de garde-robes et de vestibule à l'appartement, du côté de l'office. La seconde femme de chambre, chargée de tout ce qui n'était pas le service intime de la prin-

cesse, et qui ne l'approchait jamais, remit une lettre ; on attendait la réponse : « Une espèce de bonne, » dit la fille avec dédain.

— Ouvrez... Lisez, fit Arlette.

Martine obéit et lut :

« Madame la princesse,

« Connaissant votre bon cœur, je m'adresse à vous dans les circonstances cruelles que je traverse. Je ne sais si Madame la princesse se rappelle qu'elle m'a vue chez Laurent, autrefois, où j'étais première. J'ai été malade et on m'a remerciée. Depuis, toutes mes économies ont été mangées... »

— Comment est-ce signé ? interrompit Arlette.

— Joséphine Durand. Et entre parenthèses : « Joséphine de chez Laurent... »

— C'est vrai, dit Arlette. Je me souviens d'une première qui s'appelait comme cela. Faites-lui donner cent sous. Vous les avez sur vous ? Non ?... Vous n'avez jamais d'argent ! Qu'est-ce que vous en faites ?... Ouvrez la petite bourse de ma trousse.

— Il n'y a qu'un billet de cinquante francs.

— Tâchez de le changer à l'office... Ou bien,

non, tenez!... Donnez-lui les cinquante francs, à cette Joséphine, et qu'elle me laisse en repos. Dépêchez-vous. Deux heures vont sonner, je ne suis pas habillée, et j'ai rendez-vous à deux heures et demie chez Émery pour essayer.

Pendant les instants où elle fut seule, Arlette s'approcha de la grande baie double de la salle de bains, qui donnait sur la cour. Cour de palais, avec je ne sais quoi de vulgaire, d'à la douzaine, qui abaissait cette somptuosité de pierres, de fer forgé, de verdures surchauffées par l'engrais, au niveau d'une architecture et d'un luxe d'Exposition universelle. Une vasque de bronze, arrosée par un triton, émergeait d'un bosquet central, où des chrysanthèmes encadraient des lauriers d'Espagne, des rhododendrons, des troènes, des fusains, des aucubas artistement entre-croisés. Autour de ce bosquet une voie ovale, légèrement sablée par-dessus le pavé de bois, longeait les façades surchargées de colonnes, de pilastres, de cariatides. Un silence de bonne compagnie régnait dans cette enceinte, obliquement tranchée par un magnifique poudroiement de soleil. Quelques croisées entr'ouvertes laissaient apercevoir, alentour, des appartements où dominait le décor habituel des intérieurs modernes, clair et contourné. Un landau attelé de deux chevaux isabelle, raides et hautains comme le co-

cher lui-même, attendait à l'est. Un coupé de remise assez élégant pénétrait à l'instant même dans la cour, et venait se ranger juste au-dessous de la fenêtre où se penchait Arlette.

Martine revenait.

— Le coupé est en bas, dit la princesse. Finissez vite de m'habiller.

Martine acheva de la vêtir, et la princesse d'Erminge, rentrée dans sa chambre à coucher, apparut enfin comme la vivante expression de ce luxe dispendieux à l'excès qui ne se trouve qu'à Paris et résume Paris. La très simple robe demi-tailleur, en drap à longs poils, garnie de discrètes broderies à la main, valait neuf cents francs. Le chapeau, une toque avec une plume retombante, coûtait quinze louis et ne ferait pas trois sorties. Les dessous de ce simple costume étaient de soie et de délicate mousseline de soie, plus chers et moins durables que le costume lui-même. Mais qu'Arlette était séduisante, ainsi parée, et qu'elle était bien la fleur naturelle de ce lieu unique au monde où, comme en un terreau spécial, l'histoire, l'art, l'argent, le climat, se conjurent pour faire germer, pousser, s'épanouir, la plus brillante, la plus coûteuse, la plus fragile plante de luxe : la femme!

Cette plante délicate fut transportée avec précaution du cabinet de toilette à l'ascenseur,

puis de l'ascenseur au coupé, par les soins de Martine et du valet de pied. Dans la cour, avant de donner une adresse au cocher, la princesse consulta dans son carnet le mémorandum que lui préparait quotidiennement Martine. Il ne contenait que trois indications : « Vente de charité, rue d'Aumale, 19 (jeunes ouvrières isolées). — Chez Émery, vers deux heures et demie, essayer jupe et corsage de crêpe de Chine brodé. — A cinq heures et demie, thé chez Holtz... » Il était deux heures et demie; l'heure du rendez-vous chez Emery. Mais la fatigue de l'essayage effraya la princesse.

— 19, rue d'Aumale, dit-elle.

Dans le coupé, elle s'affaissa, comme si la lassitude de s'être habillée, d'avoir descendu quatre étages en ascenseur, d'être montée en voiture, avait usé toute sa force. Un air de souffrance aiguë contracta son joli visage; de sa main gauche elle comprima son cœur qui se meurtrissait à heurter les parois de sa poitrine. Le coupé filait vers la place de la Concorde, le long des Champs-Élysées illustrés de soleil, si vastes par la quasi-solitude de ces premières heures de l'après-midi. Des feuilles de marronniers voltigeaient paisiblement sur le pavé de bois... Au rond-point, la jeunesse persistante des pelouses, l'éclat savamment contrasté des chrysanthèmes firent sourire

les yeux de la passante; quelques instants elle sembla moins abattue. Puis elle retomba dans sa morne tristesse, dans sa réflexion désespérée. Son front se creusait d'une grosse ride entre les yeux; les mains allongées entre ses genoux, elle méditait. Devant l'église de la Madeleine, elle se rappela — pourquoi? — qu'une de ses institutrices l'avait un jour menée là, dans les sous-sols, devant une petite image de saint Antoine de Padoue, et lui avait demandé de prier avec elle pour que son frère fût reçu à l'École polytechnique de Zurich... Arlette sourit à ce souvenir, et tout de suite elle évoqua Martine, le livre relié de cuir fané, les phrases de l'*Imitation* sur l'amour.

« Oui... Cette fille est indéchiffrable... Made dit qu'elle doit avoir un amant plus jeune qu'elle, qui la tourmente, et à qui elle donne de l'argent. Elle est intéressée. On ne la voit pas dépenser un sou pour elle... Sa toilette est fabriquée avec ce que je lui donne, et encore, elle doit en vendre les trois quarts. Pauvre fille!... »

Les prunelles sérieuses de Martine illuminèrent le chaos où se débattaient les soucis de la princesse : elle sentit soudain combien cette fille, dont elle s'avouait ne connaître rien, dont elle suspectait les mœurs, lui était devenue indispensable.

« Elle a un service excellent, en somme. Seulement elle est trop mystérieuse. Pourvu qu'elle ne me vende pas au prince! »

D'anciennes trahisons de servantes repassèrent dans sa mémoire. Par faiblesse d'âme, par nonchalance, par l'abandon aussi où la laissaient ceux qui avaient charge de la diriger, — son père, sa mère, puis son mari, — toujours Arlette avait eu un penchant à se livrer aux salariées de la maison. Les bonnes, d'abord, aux soins desquelles la confiait sa mère, malade imaginaire, dévorée d'égoïsme. Ensuite les institutrices; ensuite les femmes de chambre. Celles-ci apprenaient tout de suite les secrets de leur maîtresse. La dernière, celle qui avait précédé Martine, en avait profité pour infliger à Arlette un chantage, la menaçant de porter au prince une dépêche de Rémi qu'elle avait interceptée. Arlette avait dû payer cinquante louis cette dépêche.

« Non, pensa-t-elle... Martine ne me ferait pas un pareil coup; il me semble qu'elle m'aime bien... »

A cette idée qu'un être humain l'aimait, un seul être humain, et si distant d'elle, la princesse s'attendrit. Elle se rencoigna dans le fond du coupé arrêté alors aux abords de la gare Saint-Lazare par les embarras de la circulation. Elle

s'appesantit sur l'horreur de la solitude morale où elle vivait présentement : « Tout le monde m'a abandonnée... » Cette sensation de solitude, depuis quelque temps, lui devenait angoissante et douloureuse comme un mal physique. Elle regarda la foule qui s'agitait en remous pressé autour de la voiture, des couples, des gens à l'air affairé, préoccupé, parfois joyeux. « Bien peu sont aussi seuls que moi, se dit-elle. Depuis toujours on m'a délaissée. Tous ces gens-là ont une famille, des amis; moi, je n'ai rien... Ma mère n'a pas été une mère pour moi, mon mari n'est pas un mari. J'en suis réduite à mendier le dévouement de ma femme de chambre... » Elle rit douloureusement, puis s'impatienta de l'arrêt prolongé : les omnibus s'entassaient en avant comme une barricade; le cheval, énervé, dansait sur place... « Ah! ce que Paris m'écœure! » Elle rêva d'un lieu ignoré, loin de la Ville, loin de tous les gens qu'elle connaissait, où elle pourrait s'enfuir, se terrer, avec Martine pour la servir et la soigner. S'échapper, attendre l'avenir, ses menaces, ses incertitudes, même ses catastrophes, dans un coin où il frapperait en secret, à l'insu de tout le monde....

— Ou bien mourir! murmura-t-elle, tout haut.

Elle fut effrayée de ce qu'elle avait dit, et sa pensée recula comme si elle venait d'apercevoir

un trou noir béant devant elle... Le jeune désir de vivre, suscité par ce mot poignant — mourir, — l'envahit de nouveau. Elle repoussa l'anxiété qui la dévorait et dont elle ne voulait pas se préciser à elle-même la nature.

« Non, ce n'est pas possible!... »

Cependant l'embarras des voitures avait fini par se débrouiller. Le coupé de la princesse, franchissant les abords de la gare Saint-Lazare, gagna la place de la Trinité, puis la rue d'Aumale. La vente charitable au profit des « Jeunes ouvrières isolées » se faisait dans la salle des Horticulteurs Parisiens, louée pour la circonstance. Des voitures de maître et quelques fiacres s'alignaient déjà aux abords de la porte, quand Arlette descendit. Elle traversa les vestibules décorés de maigres plantes vertes, gagna le hall du fond. C'était l'arrangement banal de ces sortes de fêtes, des comptoirs fleuris derrière lesquels se tenaient des femmes du monde, les unes âgées et sévèrement mises, qui ralliaient peu de clientèle, les autres pimpantes de jeunesse et de parure, qui tenaient salon de flirt et de galanterie au profit de l'œuvre.

Vers un des comptoirs les plus fréquentés, Arlette, après un coup d'œil d'exploration, s'avança. Deux jeunes filles y siégeaient, si semblables de visage qu'on les devinait jumelles,

impossibles à confondre cependant par cette seule différence caractéristique : l'une avait les cheveux d'un ton mat de paille d'avoine ; l'autre, dont la chevelure était beaucoup plus abondante et striée d'ondes naturelles, était franchement rousse. Leurs costumes pareils, en drap beige, sans un ornement, cherchaient la simplicité : mais la coupe et l'arrangement décelaient le grand faiseur.

— Oh! Arlette... Quelle gentille visite!

C'était Marguerite d'Avigre, — les cheveux paille d'avoine, — qui apercevait la première la princesse d'Erminge. Une dame âgée et deux jeunes gens qui causaient, leurs emplettes à la main, prirent congé; il ne resta qu'un homme d'environ quarante-cinq ans, très soigneusement et même élégamment vêtu dans une mode un peu ancienne, jaquette courte, pantalon ample, haut de forme bas à larges ailes, guêtres blanches sur les souliers vernis. Il salua la princesse, découvrant un front bombé que les cheveux, d'un blond à peine gris, coupés en brosse, couronnaient drûment, carrément; la barbe, du même ton blond veiné de gris, était aussi taillée courte et carrée, la moustache rognée démasquait une bouche d'un dessin très fin, aux lèvres et aux dents jeunes. Les yeux d'un bleu foncé regardaient obstinément droit sous les sourcils un peu

trop fournis. Le nez, maigre, busqué, avec une arête blanche à la crête, ôtait la beauté à ce visage en lui gardant de la noblesse; le teint se maculait de légères couperoses aux pommettes.

— Vous ici, Jérôme? dit Arlette. Vous « faites » donc aussi les ventes de charité?

— Je profite de toutes les occasions pour voir ces deux petites, dit Jérôme de Péfaut en montrant Marguerite et Rose d'Avigre, qui tendaient en riant leurs mains à la princesse. Sont-elles charmantes, hein?

— Oui, vous êtes ravissantes, appuya Arlette. Il n'y en aura que pour vous dans cette vente. Qu'est-ce que vous vendez, au fait? de la papeterie?

— Du papier à lettres, des porte-plumes, des encriers, des bâtons de cire, des buvards, rien que des choses utiles...

— Allons, Arlette, décidez-vous, faites votre choix. Et vous aussi, monsieur de Péfaut.

— Voyez si elles sont pratiques! reprit celui-ci; au lieu d'entasser ici des bibelots inutilisables qui épouvantent l'acheteur, elles se sont tout bonnement mises à vendre des choses dont on a toujours besoin.

— Des timbres, par exemple, dit Rose. Seulement, soyez avertie : je vous vends quatre sous ceux de quinze centimes, et les autres à

l'avenant. Mais vous êtes souffrante, Arlette?...

Toutes deux s'empressèrent, aidées par Jérôme de Péfaut. Arlette, tout à coup, avait pâli et s'était cramponnée au comptoir pour ne pas tomber par terre. On approcha un fauteuil où elle se glissa, portant vivement son mouchoir à sa bouche. Elle ne pouvait parler, mais, de sa main libre, faisait signe de ne pas s'inquiéter. Les gracieux visages pareils de Rose et de Marguerite d'Avigre se penchaient vers elle, tandis que la curiosité amicale de M. de Péfaut l'observait.

— Soignez-la, Jérôme, vous qui êtes médecin, dit Rose. Qu'est-ce qu'elle a?

Jérôme haussa les épaules sans répondre. Arlette avait laissé retomber ses deux bras le long du fauteuil. Sur sa figure absolument blanche perlait une fine sueur.

— Cela va mieux, murmura-t-elle, s'efforçant de sourire. Ce n'est rien... Mon pauvre estomac...

Elle ajouta avec volubilité :

— J'ai des crampes brusques, quelques heures après mes repas.

— Des nausées? interrogea Jérôme.

— Oh! non... non... pas de nausées... des crampes... Le docteur Ingrand m'a dit que c'était une dilatation. Du reste, je vais bien, à présent. Voyez, cela se passe... c'est fini.

Toute décomposée encore par la crise, elle se mit debout, cachant son émoi sous des feintes de gaîté : elle s'appuya gentiment au bras de Rose d'Avigre. Marguerite s'empressait aussi pour l'aider à marcher, craignant qu'elle ne retombât.

— Voulez-vous, demanda Jérôme en la regardant bien en face, vous promener un instant avec moi? L'air vous fera certainement du bien.

— Non, je vous remercie, répliqua la princesse, dérobant ses yeux à M. de Péfaut. Voyez, je suis maintenant tout à fait d'aplomb. Et je vais faire mes emplettes. Rose... Marguerite... Donnez-moi chacune un porte-plume : voici un louis pour chaque. Je suis sans le sou en ce moment.

— Mais vous nous gâtez, au contraire! Tenez... voilà ce que nous avons de mieux comme porte-plumes... Ce n'est pas brillant : je vous avoue que nous ne les avons pas payés un louis.

— Qu'est-ce que c'est, au juste, votre œuvre de Jeunes Ouvrières isolées? questionna Jérôme, tandis que les deux sœurs empaquetaient soigneusement dans deux longues boîtes de carton les porte-plumes choisis.

Marguerite expliqua avec clarté, sans bégueulerie, qu'il s'agissait de donner un toit et un lit honnêtes à des ouvrières parisiennes.

— Rue de Verneuil, où est installée la maison, on les reçoit pourvu qu'elles consentent à

mener une vie nette. Il y a une chapelle dans la maison, naturellement, puisque la majorité des pensionnaires est catholique : mais elles sont admises sans distinction de culte, protestantes ou juives.

— Et celles qui n'ont pas de religion du tout?

— Les libres penseuses? fit Rose sans paraître effrayée du mot. Certainement on les accueille; voulez-vous qu'on les laisse à la rue?

— Et tout ce monde-là s'entend?

— Jusqu'à présent, du moins. Elles sont quatre-vingt-six s'accordant parfaitement entre elles.

— Comment! s'écria M. de Péfaut. Il y a à Paris une maison qui réunit des femmes d'opinions diverses, et les catholiques n'y honnissent pas les libres penseuses, et les libres penseuses n'ont pas d'accès d'hystérie quand elles aperçoivent un crucifix accroché au-dessus d'un lit? Mais je vais demander une chambre dans cette maison-là... Tenez, ajouta-t-il en déposant un billet de cent francs sur le comptoir : voilà pour votre œuvre. Donnez-moi ce calendrier à effeuiller.

La princesse d'Erminge, ayant glissé dans son manchon le paquet de porte-plumes, embrassa les deux jeunes filles. Elle tendit la main à M. de Péfaut.

— Vous savez, Jérôme, dit-elle, que nous nous revoyons tout à l'heure?

— Où cela?

— Chez Holtz... Made a téléphoné ce matin qu'elle donnait un petit cinq heures en l'honneur d'un certain Italien... Comment l'appelez-vous donc?

— Giuseppe Saraccioli? fit Jérôme. Vous appelez cela un certain Italien! Mais c'est un poète du plus beau talent, un poète à tendance chrétienne qu'on oppose déjà à d'Annunzio. L'homme est d'ailleurs aimable; je l'ai rencontré à Florence, chez la marquise della Venta.

— Et vous vous entendez avec lui, vous qui êtes un abominable athée? questionna la princesse.

— J'aime mieux les gens qui ont une doctrine morale fondée sur la religion que les gens qui n'ont pas de morale du tout, fit M. de Péfaut assez sèchement. D'ailleurs, ce soi-disant poète chrétien s'abreuve largement aux sources païennes.

— Son *Ode à la Vierge* est une superbe chose, dit Marguerite.

— Elle a lu Saraccioli? Où trouvez-vous le temps de tout lire, petite? s'écria la princesse d'Erminge.

Les jeunes filles souriaient, se regardaient sans répondre. Jérôme répondit à leur place :

— Elles sont d'une génération qui dédaigne moins la culture de l'esprit que la précédente. Vraiment, elles sont très bien... Surtout pour de jeunes demoiselles qui pourraient passer leur temps à flirter, à babiller et à s'habiller... Quant à Saraccioli, sachez qu'il a une autre qualité appréciable : il ressemble à l'Apollon de Canova.

— Est-ce pour moi que vous dites cela? fit Arlette. Je me moque de la beauté de votre Italien bien plus que de sa poésie.

— Mais pas moi! dit Rose en riant.

— Ni moi! fit Marguerite. Si nous pouvons fermer boutique de bonne heure, nous irons vous rejoindre chez Holtz pour voir de près le bel auteur de l'*Ode à la Vierge*.

— Ces petites sont parfaites de vérité et d'intelligence, conclut M. de Péfaut. Elles aiment toute la beauté et osent le dire.

Arlette, l'esprit soudain absent, rêvait. A l'évocation de cette rencontre d'après-midi, chez Holtz, l'image de Rémi de Lasserrade avait surgi dans sa mémoire, et la tristesse qui s'amassait dans son cœur manqua de jaillir en larmes.

— Au revoir, dit-elle, d'un ton si las que l'entrain des trois interlocuteurs tomba aussitôt. A cinq heures et demie!

Et, sans attendre qu'on lui répondît, elle s'éloigna précipitamment, gagna la rue, se jeta dans son coupé en disant :

— Rue Royale... chez Émery !

Dans la voiture qui s'ébranlait et, d'un trot posé, gagnait le boulevard, elle s'abandonna à l'émoi de douleur qui l'avait surprise tandis qu'elle causait avec Jérôme et les jumelles. L'image qui avait passé devant ses yeux ne voulait plus s'évanouir. L'amertume de son aventure inachevée, où elle avait sincèrement cherché un peu de tendresse et d'appui, lui remontait au cœur et le faisait déborder.

— Je ne lui ai rien fait... je ne lui ai rien fait... sanglotait-elle.

Tout à coup une angoisse physique, angoisse singulière, qui, depuis le matin, lui avait, à plusieurs reprises, crispé les entrailles, naquit en elle, grandit, devint atroce un instant, puis, par degrés insensibles, s'apaisa. Elle ne souffrait presque plus quand elle descendit devant la maison où Émery avait ses ateliers. Mais de monter au salon lui fut une fatigue : elle dut s'arrêter deux fois.

« Cela ne va pas du tout, du tout, aujourd'hui, pensa-t-elle. Il serait plus sage de rentrer. »

Un pas montait derrière elle : pour n'être pas

vue ainsi hésitante sur l'escalier, cramponnée à la rampe, elle se décida à gravir les quelques marches qui la séparaient du salon.

— L'essayage de Mme la princesse d'Erminge! dit aussitôt à haute voix une belle jeune fille vêtue de noir, qui montrait des modèles.

Et ce titre de princesse fit lever les têtes des clientes, composer leurs attitudes, tandis qu'Arlette, redressée par cet effort instinctif de tenue qui permet à la mondaine, lorsqu'il le faut, de vaincre un instant les pires malaises, traversait la salle, sous la conduite d'une autre vendeuse, accourue à sa rencontre avec des manifestations de déférence.

Quand l'historien des mœurs veut comprendre la raison suprême de tant de défaillances d'honnêteté chez des hommes que leur âge, ou leur place dans la société, devrait préserver; quand il veut découvrir et saisir la clé minuscule de tant de trafics honteux d'argent contre des consciences, — il faut qu'il s'astreigne à passer quelques heures d'après-midi dans un des laboratoires du luxe féminin à Paris; il faut qu'il s'enquière du prix des objets légers qui s'y fabriquent, et de leur durée. Il faut qu'il étudie la ferveur des femmes à les posséder, qu'il épie dans leur œil la convoitise affolée. Il faut aussi

qu'il regarde ces mêmes créatures féminines; qu'il se rende compte de l'être spécial qu'elles deviennent, ainsi parées; qu'il escompte la puissance de tels êtres sur l'imagination d'hommes que Paris surchauffe et détraque, dans un monde d'affaires où les idées morales n'ont pour ainsi dire pas cours. Alors l'historien comprend que le ressort secret de la plupart des spéculations hasardeuses qui mènent à la brusque fortune ou au suicide, de tous les bas marchandages politiques, ce ressort secret joue là, — manœuvré par les mains souples des essayeuses.

Une demi-heure après son entrée chez Émery, Arlette attendait encore son essayage, le moment du rendez-vous fixé à l'avance étant depuis longtemps passé et d'autres clientes ayant pris son tour. Mais elle s'était divertie à commander, dans une rage de coquetterie où elle s'abandonnait de temps à autre comme pour tout y oublier, et qui vraiment la grisait, lui donnait le répit. Sans ressources personnelles, harcelée par des créanciers qui réclamaient des notes impayées depuis deux ans, connaissant les fureurs de Christian quand les fournisseurs s'adressaient à lui, elle venait de s'endetter de trois cents louis en trente minutes, d'ailleurs sans s'être renseignée sur aucun prix... Enfin, l'essayeuse attendue, Mlle Armande, une brune élancée, aux

prunelles noires intelligentes, entra ; elle s'excusa sans obséquiosité.

— Je suis bien désolée, madame, de vous avoir fait attendre. J'essayais les toilettes de mariage de Mlle de Cambry-Laurin, qui épouse le duc d'Epinière...

Elle jeta ce dernier nom négligemment, en femme qui possède son barême social, et sait que la future d'un duc français authentique peut bien faire attendre la femme d'un petit prince d'origine allemande. Une aide-essayeuse, maigre trottin aux mèches en vrille, apportait en même temps une merveilleuse toilette, faite avec ces châles de crêpe dont les beaux exemplaires deviennent rares même en leur pays d'origine, en Espagne. L'ingénieuse couturière avait eu l'idée, par des découpures et des interpositions de dentelles, d'en composer des toilettes d'un luxe incomparable. Les yeux d'Arlette s'animèrent :

— C'est bien ! murmura-t-elle.

Elle défit les épingles de son chapeau, s'en débarrassa, puis se dévêtit prestement, sans presque s'aider des mains des deux femmes, qui s'offraient. Les couleurs avaient reparu sur son visage, tant l'amusement de la toilette l'échauffait. On allait passer la jupe dont la traîne était portée par l'aide quand Mlle Armande s'écria :

— Oh! madame la princesse!... Qui a donc lacé votre corset ce matin?...

La princesse pâlit un peu :

— J'ai l'estomac assez capricieux tous ces temps-ci : dès que j'ai déjeuné, je me sens toute endolorie. Alors ma femme de chambre n'ose pas me serrer. Mais vous pouvez gagner deux centimètres. Voyez!

— Madame la princesse a une si jolie taille!... Émilie, serrez doucement les lacets de madame la princesse.

Le mince chiffon de trottin aux cheveux en vrille, aux yeux impertinents, dénoua les cordons du corset, puis se mit en devoir de les tirer, comme on le lui commandait. Fut-elle brusque? Au premier effort, la princesse poussa un faible cri et chancela. Les bras d'Emilie et de Mlle Armande la reçurent; on la porta sur une chaise longue contre la muraille.

— Petite sotte, petite brutale, grondait à demi-voix Mlle Armande, bousculant le trottin épouvanté... Allez vite chercher des sels... Qu'est-ce que va dire la patronne?... Allez! courez!

L'évanouissement d'Arlette se prolongea assez longtemps. Ensuite, revenue à elle, elle fut saisie d'un violent malaise qui la secoua comme sur un paquebot. Elle ne se plaignit pas, n'accusa

personne; elle montra plutôt un certain embarras de tout le désordre qu'elle causait.

— Décidément, fit-elle, je suis trop souffrante aujourd'hui pour essayer. Je préfère revenir demain, ma petite Armande, demain de bonne heure. Aujourd'hui, d'ailleurs, il est tard, nous n'y verrions plus rien. Merci pour vos bons soins; à demain...

Les ouvrières s'empressaient, heureuses qu'Arlette n'émît aucun reproche sur la maladresse du trottin. La princesse remonta dans son coupé en disant :

— A la maison!

Elle renonçait au thé chez Holtz.

« Je suis trop misérable aujourd'hui, décidément; je ne voudrais pas qu'une crise pareille me prît en public. Chez Emery, cela n'a pas d'importance. Ce ne sont pas les essayeuses qui s'en vanteront! »

La pendule, sous la glace d'avant, marquait cinq heures et demie passées. « Ils y sont déjà, » se dit Arlette... Elle imagina l'immense salle de l'hôtel, parée de fleurs, de femmes, de lumières, et la table où seraient assis Madeleine, Jérôme de Péfaut, le poète italien, les petites d'Avigre, Christian. Qu'elle était donc lasse de ce vain remuement mondain où elle dépensait sa vie depuis tant d'années, jeune fille à la suite

de Mme de Gudère, jeune femme à la suite de Madeleine de Guivre! Les gens qu'elle fréquentait lui apparurent, eux aussi, lamentablement vains. Non qu'ils fussent sots ou incivils : au contraire, leurs façons à tous étaient éminemment sociables, plusieurs avaient même de l'esprit : le gros Campardon, par exemple, boute-en-train de la bande. Mais dans son anxiété actuelle, l'agitation élégante, l'esprit des conversations même lui semblaient presque odieux. « Les petites d'Avigre et Jérôme, c'est encore ce qu'il y a de mieux dans le tas... » D'ailleurs Rose et Marguerite, à proprement parler, ne faisaient pas partie de la bande d'Arlette. Très sérieusement élevées par une mère née dans la Nouvelle-Angleterre, soucieuses d'intellectualité, occupées d'œuvres charitables, elles ne venaient qu'incidemment se mêler au milieu frelaté de la princesse, et seulement quand les y attirait une curiosité d'ordre un peu relevé comme, aujourd'hui, cette rencontre avec le poète Saraccioli. Jérôme, lui, fréquentait assez volontiers un monde dont il semblait s'amuser à étudier les désordres et les travers; il n'avait pas cessé de témoigner une amitié fidèle à sa cousine Arlette, depuis le temps où, fillette, elle passait le mois de janvier rue de l'Université. Mais Arlette, au fond, avait un peu peur de lui. Elle sentait qu'il ne

l'approuvait pas, qu'il l'eût voulue autre qu'elle n'était; et cette sensation, parfois, lui rendait presque intolérable la présence de son cousin. « Oh! que j'en ai assez, que j'en ai assez, de tous ces gens-là! » murmura la jeune femme, l'œil sec, la fièvre aux mains, reprise par un accès de désespoir. « Ne plus les voir... jamais, jamais!... Madeleine surtout... la belle Madeleine aux yeux meurtris... Mon amie intime, et la maîtresse de mon mari!... quelle boue!... » Ce n'était pas la première fois qu'elle percevait l'ignominie de cette situation, mais c'était peut-être la première fois qu'aussi nettement elle se la formulait. L'arrêt surgit du fond d'elle-même, d'un fond si lointain, si mystérieux, jusque-là si inexploré, qu'elle n'osait pas y plonger sa pensée...

Mais le léger esprit d'Arlette ne se fixait jamais longtemps... Les images s'y succédaient capricieusement, chacune provoquant une émotion passagère. Elle oublia Mme de Guivre, et, tout d'un coup, imagina Rémi de Lasserrade entrant chez Holtz, sa jolie figure de page, les ondes brunes de ses cheveux, son élégance précieuse, ses mains de femme. Elle se pencha à la portière :

— Jean!... Chez Holtz... Vite!

Le cocher, habitué aux lubies de la princesse, vira lestement, dans les Champs-Elysées sillon-

nés de voitures, et redescendit vers la place de la Concorde. Arlette, cependant, étonnée de la résolution qu'elle venait de prendre, déjà la regrettait, et se troublait.

« Tout à l'heure, quand je vais le rencontrer chez Holtz, s'il allait me dire qu'il est toujours à moi?... »

Céder?... Recommencer la vie des mois précédents, si douloureuse malgré la vapeur de joie qui, par instants, en éthérisait la douleur?... « Oh! bien sûr... s'il le veut encore, je ne saurai pas résister. Mais, c'est bizarre, j'ai envie de renouer, et j'ai peur. Il vaudrait mieux non!... » Un vœu confus vers le repos du cœur, vers une sorte de stable équilibre, de santé morale, se formait en elle, de toutes les angoisses subies... Vœu stérile, car elle continuait de courir vers la dangereuse rencontre, et sa hâte s'enfiévrait à mesure que diminuait la distance.

Depuis quelques années, la place Vendôme tend à devenir, au cœur du Paris moderne, un centre somptuaire, quelque chose, dans ce musée du luxe parisien, comme le salon carré du Louvre ou la tribune des Offices. Les façades hautaines bâties par Mansard pour abriter d'aristocratiques familles se décorent d'enseignes variées : des hôteliers, des couturiers, des bijou-

tiers envahissent les immeubles sur lesquels la colonne, comme un gnomon gigantesque, fait tourner son ombre au cours des heures. Les larges cintres des rez-de-chaussée encadrent des vitrines. La rue de la Paix ne suffit plus à l'exposition permanente du luxe : la glorieuse place Vendôme en devient l'aboutissement éclatant.

A l'heure où la princesse d'Erminge descendit devant le perron de l'hôtel Holtz, la pâleur de la claire journée finissante se mariait aux reflets des triples réverbères. Un encombrement d'équipages et d'automobiles, sans cohue, sans fracas, empêcha quelque temps le coupé d'Arlette de pénétrer sous la voûte. Tant de femmes aux pimpantes toilettes et de gentlemen corrects débarquaient coup sur coup dans le vestibule, qu'on eût dit d'une fête réunissant là, pour un divertissement annoncé, la société parisienne. Ce n'était cependant qu'une halte de la vie courante pour ce monde désœuvré, halte un instant élue par la mode, dont le mot d'ordre est l'invitation la plus prompte et la mieux écoutée.

Arlette, dès l'entrée, serra la main d'un grand jeune homme qui sortait, échangea un bonjour avec une jolie personne blonde nonchalamment étendue dans un fauteuil du hall et gagna la longue salle du restaurant, où se servent les

goûters. Une émotion presque joyeuse avait soudain balayé son angoisse; du même coup toute douleur physique se calmait. Cette venue chez Holtz où la « bande de Made » l'attendait, où elle allait rencontrer Rémi de Lasserrade, n'était-ce pas la reprise de la vie d'avant, folle et grisante, la vie tête lourde et cœur battant, sans souci de l'avenir?

La salle était agitée et bruissante, pleine d'une société assez mêlée, où les gens du vrai monde composaient assurément la minorité parmi beaucoup d'étrangers et d'étrangères, quelques bourgeois curieux, un peu du demi-monde aussi, du plus guindé, qui côtoie le vrai de si près que parfois celui-ci se laisse pénétrer. Cela avait un joli air de casino très élégant ou de salon très libre, l'air que Paris, envahi par les foules cosmopolites, a de plus en plus depuis quinze ans. Dans ce milieu mêlé, Arlette, comme toutes les femmes du vrai monde, voyait seulement les visages des gens de son monde, et, tout en cherchant « la bande de Made », envoyait des signes d'intelligence et d'amitié.

Elle s'arrêta au milieu de la salle : son regard la parcourut, se fixa... A vingt pas, elle reconnaissait, sous la retombée du chignon sombre, la nuque mate de Madeleine. Penchée, le bras appuyé au dossier de la chaise voisine, la com-

tesse causait en confidence avec un homme d'une forte carrure, aux cheveux blonds abondants, à la lourde barbe blonde, qui l'écoutait d'un air soucieux : c'était Christian d'Erminge.

Madeleine, pour parler de plus près à Christian, changea de siège : Arlette les vit alors tous les deux de face. La renommée proclamait justement qu'ils formaient un beau couple. Le prince comptait alors trente-trois ans, la comtesse de Guivre plus de trente-sept. Il paraissait pourtant l'aîné, un peu voûté, un peu appesanti de graisse; l'or de son poil blond commençait à se nieller d'argent. Mais les traits gardaient de la finesse et de la noblesse; l'engraissement respectait le dessin pur, classique, du front, du nez, de la bouche. Christian d'Erminge ressemblait aux clichés que les livres scolaires utilisent pour représenter tour à tour Bélisaire ou Charlemagne; les yeux relevaient la banale beauté de son visage. Ces yeux, très largement fendus, sous des sourcils très fournis, moins blonds que les cheveux et la barbe, étaient nettement bleus, et si brillants, si animés, si inquiets même qu'ils surprenaient dans cette figure calme, où, par instants, eux seuls semblaient vivre... Tout vivait au contraire, tout frémissait d'action et de passion dans le visage et la personne de Madeleine de Guivre, tandis qu'elle lui parlait. Madeleine

de Guivre était de ces femmes qui ne sont jugées belles qu'à Paris, mais qui sont, à Paris, reines de beauté. Grande et mince, la taille admirable, les extrémités longues, un visage un peu chevalin qui frappait surtout par le contraste du teint mat et des cheveux bruns luxuriants, parée avec un art consommé, il était impossible qu'elle passât inaperçue. De telles femmes, au théâtre, au cabaret, ou quand elles suivent en victoria l'avenue du Bois, enflamment de rancune jalouse le cœur des modestes passantes en les forçant à s'avouer qu'elles n'atteindront jamais à une certaine élégance... Même le visage, malgré la courbe disgracieuse du nez et le menton lourd, exerçait un attrait singulier, grâce à l'extrême pureté du teint, très uni, un peu « pêche », un visage qui signifiait et promettait la volupté par les yeux châtains, si caressants, par la bouche mobile, aux lèvres comme veloutées, par cet air indéfinissable qui troublait les hommes auprès d'elle et irritait les femmes. Madeleine de Guivre était vêtue d'une robe en drap blanc, agrémentée de toute la complication moderne de broderies, de dentelles anciennes, de pampilles. Christian en redingote gris foncé, un bouquet de bleuets à la boutonnière, avait, sans plus, l'élégance d'un sportsman du monde.

Tous deux causaient, un peu à l'écart de la table ronde où les tasses servies se dispersaient. Assis à cette table, un jeune homme complètement rasé, en complet à jaquette mousse, cravaté de taille verte, entre les mains un chapeau demi-haut de teutre mousse, conversait avec Jérôme de Péfaut. Mme d'Ars, mignonne petite femme un peu grasse, vêtue d'un costume tailleur bleu-pastel, son visage de jolie grisette émergeant d'un boa de marabout bleuâtre, s'isolait avec le peintre Apistrol, — dont la haute stature et le profil à la Henri IV requéraient l'attention des femmes.

« Rémi n'est pas là, » pensa la princesse, n'apercevant pas le seul convive qu'en réalité elle était venue chercher. Plus hardie, elle s'avança. Christian la vit le premier, la signala à Mme de Guivre : toute la tablée, aussitôt, lui fit accueil.

— Arlette chérie!... Qu'elle est belle! s'écria Madeleine. Je ne t'embrasse pas à cause de nos chapeaux, mais tu m'en donnes envie... N'est-ce pas, Christian, qu'elle est délicieuse ?... Arlette, que je te présente notre ami Giuseppe Saraccioli, le grand poète italien... La princesse d'Erminge...

L'Apollon de Canova en complet mousse s'inclina sur la main qu'Arlette lui tendait.

— Je ne sais pas l'italien, monsieur, dit celle-ci,

et j'ai le vif regret de n'avoir pas lu dans l'original votre célèbre *Ode à la Vierge.*

— Oh! princesse, murmura l'étranger rougissant d'orgueil, vraiment? vous savez que j'ai écrit cette petite chose?...

Le nom de son œuvre ainsi jeté négligemment par une Parisienne du monde, lui valait autant de joie que les couronnes académiques prodiguées dans sa patrie. Madeleine surprit cette joie et, comme elle voulait l'hommage de tous les hommes, elle fut jalouse. Elle dit tout haut au prince, ironiquement :

— Saviez-vous votre femme si littéraire, Christian?

Il répondit par un sourire, un mouvement d'épaules. Mais la phrase de Madeleine et le geste de Christian échappèrent à Arlette : les yeux élargis, figée sur place comme par un courant de froid qui lui parcourait les os, elle regardait, à côté de Mme de Guivre, une canne posée contre une chaise vide, une canne dont la poignée assez singulière figurait une tête de femme à coiffe de hennin, renversée en arrière, le tout traité en émail translucide et diverses nuances d'or, à la façon des novateurs de l'orfèvrerie moderne... La princesse reconnaissait un bijou qu'elle-même avait donné à Rémi de Lasserrade.

— Du thé, chérie? disait cependant Made-

leine, qui la servait... Mais continuez, monsieur Saraccioli. Ma chère, il comparait pour nous les fresques de Lucca Signorelli et celles du Sodoma à Monte Oliveto. Il est si intéressant!

Arlette s'attabla, et le jeune Italien, dont l'éloquence française eût fait envie à bien des Français, ayant poursuivi sa conférence, elle eut le loisir de maîtriser ses nerfs et de fouiller des yeux le rond de l'ample salle : Rémi devait s'y trouver. Elle l'aperçut enfin, debout, penché sur une petite table qu'occupaient deux comédiennes célèbres. Des tables voisines, les regards le visaient, regards discrets ou effrontés des femmes, regards malveillants des hommes : tous avaient souci de ce jeune homme mince dont le joli visage, les yeux bleu clair, les cheveux bruns naturellement frisés, la parure élégante, étaient déjà célèbres à Paris. Les deux comédiennes, l'une mûre, l'autre à cet âge intermédiaire que la politesse parisienne appelle encore la jeunesse, haussaient vers lui des prunelles de grandes amoureuses, et faisaient palpiter leur sein comme à la scène décisive d'un troisième acte. Arlette, de loin, observait aussi Rémi de Lasserrade; elle le voyait de profil, la jaquette serrant la taille moulée comme dans un corset, l'attitude gracieuse, la tête impérieuse malgré la posture penchée, le sourire condescendant : elle oubliait

tout et ne voyait plus que lui! Pitoyable Arlette! Ce n'était pas du désir qui échauffait son sang appauvri par des mois de souffrance. Même au temps de leur liaison, elle n'avait jamais goûté que la tendresse dans les caresses, et sans doute la prompte lassitude de son amant fut provoquée par cette passivité même. Aujourd'hui, en revoyant le seul être humain dont elle eût jamais espéré de l'amour, elle pensait : « Pourquoi m'a-t-il abandonnée? que lui ai-je fait?... » Aucune jalousie ne l'animait contre les comédiennes avec lesquelles il marivaudait, ni contre la femme inconnue qui, sûrement, la remplaçait aujourd'hui. Ce qu'elle regrettait, c'était le compagnon de son cœur qu'elle avait cru un temps posséder, l'ami dont la tête légère, appuyée contre sa poitrine, lui donnait, un instant, l'illusion d'être enfin chérie, de n'être plus toute seule dans la vie, toute seule comme avant, comme à présent.

L'Italien, cependant, sans s'apercevoir que Christian, sombre, ne s'occupait que de Madeleine, que Madeleine à la dérobée suivait tous les gestes de Rémi, qu'Apistrol et la petite Mme d'Ars s'étreignaient nerveusement les doigts, continuait un brillant discours pour le seul Jérôme de Péfaut, qui l'écoutait. Infatigable, il parlait, il parlait toujours de Monte Oliveto.

— A force de vivre dans ce cloître une vie de cénobite, disait-il, j'étais arrivé à m'y refaire une âme du quatorzième... Toutes les figures de Signorelli ou du Sodoma m'étaient devenues plus familières, plus réelles que des gens de chair et d'os. Il y a certaine belle courtisane qui tente saint Benoît à l'angle du cloître, dans une des fresques du Sodoma, que j'ai possédée : rarement maîtresse vivante m'a donné plus de joie.

Arlette pensait : « Si je pouvais seulement *le* voir comme avant, faire pour lui, comme avant, les courses qui l'ennuyaient, ses emplettes, le rencontrer dans le monde en sachant qu'il pense à moi, ah! comme cela me serait égal qu'il ait des maîtresses!... »

Le brouhaha de la salle commençait à s'apaiser. Il était six heures et demie passées : des tables se vidaient. La chaleur devint moins pesante. Alors parurent Rose et Marguerite d'Avigre.

— Excusez-nous, dit Marguerite à la comtesse de Guivre, notre vente vient seulement de finir. Comme toujours, on est venu en masse à partir de cinq heures. Plutôt que de vous manquer de parole, nous avons préféré arriver ici à cette heure indue. Nous voici... Ne redemandez pas de thé, ce n'est pas la peine. Nous grignoterons n'importe quoi.

Arlette fut heureuse de la diversion qu'elles

apportaient : car, là-bas, Rémi prenait congé des comédiennes. Le nombre accru des convives, l'empressement autour de Mlles d'Avigre rendit moins difficile l'attitude de la princesse d'Erminge, quand, après avoir serré les mains des jumelles, M. de Lasserrade lui tendit la sienne, parfaitement à l'aise, avec un :

— Bonjour, princesse ? Vous allez bien ?

Tandis qu'elle répondait, sans trop balbutier : « Mais oui... très bien... Vous aussi ?... » il saluait à la ronde, puis entraînait Mme de Guivre et lui disait de près quelques mots. Une chose alors frappa Arlette ; ce fut l'air de soupçon dont Christian guetta ce bref tête-à-tête, qui pourtant, aux façons du monde moderne, n'avait rien d'insolite. Un instant, le prince et la princesse se trouvèrent face à face, isolés : Rémi avec Made à leur droite ; à leur gauche, Jérôme et le poète auxquels s'étaient vite adjointes les deux petites d'Avigre.

— Vous dînez à la maison ce soir, Christian ? demanda Arlette, pour entendre sa propre voix prononcer des mots.

Christian répondit, avec une politesse distraite :

— Madeleine a arrangé un dîner à la Tour-d'Argent, puis d'aller au Cirque-d'Hiver. Viendrez-vous ?

— Non, je suis un peu lasse.

— Ah! dit le prince.

Il posa sur elle ses yeux d'un bleu si assombri qu'aux lumières des boules électriques ils paraissaient noirs. Arlette soutint ce regard avec une indifférence non jouée. Tout lui était tellement égal, à présent! On pouvait la tuer sur place, si l'on voulait. L'horreur du néant ne l'effrayait même plus.

D'instant en instant, le vide se faisait aux alentours. Les garçons rangeaient les tables pour l'apprêt du dîner. Madeleine quitta soudain Rémi pour Arlette qu'elle combla de caresses.

— Comment! tu ne viens pas avec nous?... En voilà une manière de fêter le retour de Rémi! Qu'est-ce que c'est que ces façons de nonne que tu adoptes depuis quelque temps? Est-ce que nous t'ennuyons, ou est-ce que tu es malade?

— Vous ne m'ennuyez aucunement, répliqua Arlette, en se contraignant à sourire. Je suis un peu patraque, voilà tout, et, si tu veux toute la vérité, mon estomac a peur des menus compliqués qui te plaisent.

— Tu mangeras à ton goût, on ne t'impose rien... Monsieur Saraccioli, — ajouta-t-elle impérieusement, s'adressant au poète que les jumelles et M. de Péfaut accaparaient, — dites à la princesse qu'elle vienne ce soir avec nous.

Elle ne refusera pas cela à l'auteur de l'*Ode à la Vierge*.

— Oh! princesse, dit l'Italien, oui... vous devez, vous devez venir... Vous ne pouvez priver nos yeux du contraste que fait votre beauté avec celle de Mme de Guivre.

Ce compliment direct déplut à Arlette. Pourtant, par fatigue de contredire et pour ne pas occuper les gens d'elle-même, elle consentit :

— Eh bien! si je le puis, j'irai vous rejoindre.

Mlles d'Avigre, avec Jérôme de Péfaut et Saraccioli, continuaient à faire groupe à part. Mme d'Ars et presque aussitôt Apistrol prirent congé. Le prince d'Erminge, qui n'avait pas bu de thé, se fit servir du porto. Il restait muet tandis que Madeleine, Rémi et même Arlette parlaient chiffons avec l'admirable liberté d'esprit que les mondaines savent imposer à leurs pires soucis. Mais l'attention de tous finit par se rallier autour de Jérôme et de Saraccioli qui discutaient.

— En somme, disait M. de Péfaut, vous représentez, dans la littérature italienne, la réaction catholique contre les tendances matérialistes?

— Mon rêve serait en effet, répliqua l'Italien avec sérénité, d'être le Chateaubriand de l'Italie.

Les deux petites d'Avigre échangèrent un coup d'œil amusé. Jérôme objecta :

— Ce qui me déroute un peu et ce qui vous différencie de notre Chateaubriand, c'est que, l'*Ode à la Vierge* et quelques autres mises à part, vous êtes, en somme, un poète voluptueux et, assurément, très peu moral.

— Ce que vous appelez la morale m'est en effet entièrement indifférent, dit Saraccioli. J'ai la foi d'un homme du quatorzième, qui ne s'embarrassait guère de vos règles de mœurs. D'ailleurs, lisez attentivement les Évangiles, vous verrez que le Christ a toujours dépensé une grande indulgence pour les pécheurs de ma sorte.

Ceci était dit sans ironie, avec une certaine désinvolture.

— Pour M. de Péfaut, qui est athée, dit Marguerite d'Avigre, dès que l'on croit en Dieu on n'a plus le droit à la plus légère imperfection. Il est vrai qu'il est parfait lui-même.

— Je n'ai nulle prétention à être parfait, répliqua Jérôme. Mais j'avoue mon peu de goût pour les croyances de convention. Voyez-vous, monsieur Saraccioli, poursuivit-il, notre pays est désolant pour les gens qui raisonnent leurs opinions. Libres penseurs et cléricaux s'y abominent, s'y déchirent; mais n'allez pas croire que ce soit au nom d'une doctrine morale quelconque. C'est au nom de pauvres intérêts poli-

tiques, pour la fortune d'un groupe ou d'un parti.

— Mais vous, Jérôme, vous qui nous condamnez, objecta Rémi, dites-nous quelle est votre « doctrine morale ».

— Vous voudriez bien, jeune Rémi, dit M. de Péfaut en se levant, me donner le ridicule de faire une conférence sur la morale, à six heures du soir, chez Holtz, devant de jolies femmes? N'y comptez pas, mon ami!

— Et si je vous la demande, moi, votre doctrine morale? insista Arlette.

— A vous, je la dirai, mais à l'oreille, comme un secret.

Elle s'approcha; M. de Péfaut lui dit à voix basse :

— Obéir à la vérité; par conséquent, la dire toujours, et toujours agir de façon à pouvoir la dire.

Arlette, qui attendait une plaisanterie, ne comprit pas, trouva la confidence banale. M. de Péfaut partit, emmenant Saraccioli. Rose et Marguerite d'Avigre quittèrent la table presque aussitôt. Arlette resta seule avec Christian, Rémi, Madeleine. Rémi fumait une cigarette, le prince buvait lentement son verre de porto. Arlette, très lasse, avait la sensation d'être égarée dans un labyrinthe sans issue et de s'abandon-

ner au hasard, incapable de réagir. Sept heures sonnaient; des tables étaient servies pour le dîner; déjà s'installaient quelques dîneurs, la plupart étrangers. A travers sa prostration, Arlette s'aperçut enfin que le prince semblait résolu à ne pas laisser Madeleine s'en aller avec Rémi de Lasserrade.

« Alors, pensa Arlette... Rémi courtiserait Madeleine?... »

Elle ne ressentit aucune morsure jalouse, mais seulement la peur, pour la vie de Rémi, des fureurs de Christian jaloux. Courtois et sombres, les deux hommes s'observaient. Madeleine affectait de l'indifférence et ne parlait guère qu'avec Arlette. Elle se leva enfin : elle considéra les yeux de Christian qui commençaient à briller d'alcool.

— Sept heures, fit-elle... je me sauve. Et toi aussi, Arlette, tu devrais te dépêcher de rentrer chez toi et de t'habiller. Jamais tu n'arriveras à temps à la Tour-d'Argent... Où allez-vous en sortant d'ici, Christian?

— Je vais m'habiller au club.

— Moi aussi, dit Rémi.

— Eh bien! conclut Madeleine, laissons-les ensemble. Ne vous mettez pas en retard. Vous avez bu assez de porto comme ça, Christian.

Sur le seuil de l'hôtel, la princesse d'Erminge

prit congé de Madeleine de Guivre, en promettant d'être exacte au rendez-vous pour le dîner. Remontée dans son coupé, elle respira mieux. Elle ne souffrait pas comme elle aurait cru souffrir, d'avoir revu Rémi si distant, si indifférent, tel que si jamais rien ne se fût passé entre eux. Tout ce qu'elle appréhendait, ses propres défaillances, ses propres larmes, tout cela ne serait pas. « C'est fini, voilà... Je suis toute seule... » Il lui parut qu'elle était en traversée, quittant le pays où jusqu'alors elle avait vécu, pour aborder elle ne savait où. Était-ce étrange? D'avoir tant pâti pendant les semaines d'absence de Rémi, son cœur s'était comme transmué dans sa poitrine, puisque Rémi lui faisait presque peur aujourd'hui. Elle s'attendrissait au souvenir de l'affection qu'elle lui avait donnée; mais aussitôt le souvenir de son martyre sentimental fut le plus fort. « Comme j'ai eu mal! » pensa-t-elle.

Maintenant de pareilles tortures ne recommenceraient plus, jamais elle n'appartiendrait plus à Rémi, qui ne voulait plus d'elle. Elle n'appartiendrait plus à Rémi, ni à personne. Oh! non, à personne!... Délivrée de cet imprévu qu'elle avait en même temps souhaité et redouté, une reprise de liaison avec Rémi, elle s'assoupissait dans une torpeur assez douce, au roulement amorti de la voiture.

Tout à coup elle songea, réveillée : « Mais non! Ce n'est pas fini de souffrir! » Au contraire, les angoisses les plus tragiques étaient devant elle : est-ce que son supplice ne germait pas en elle en ce moment même? Voilà trois ans qu'elle n'était pas la femme de son mari, de ce Christian aux yeux de meurtre... Alors? alors? Si c'était vrai, pourtant, ce dont elle voulait douter malgré tant d'avertissements de la nature, répétés aujourd'hui même à plusieurs reprises, avec une violence inaccoutumée?...

Le coupé traversait le large trottoir des Champs-Elysées, puis s'engageait sous la voûte de la maison. Arlette se révolta contre son destin.

« Non, cela ne peut pas être! Ce serait trop horrible. Cela ne peut pas être... Et puis cela ne sera pas... je ne veux pas! »

DEUXIÈME PARTIE

DURANT quinze jours, vers le milieu de novembre, on chassa aux Tachouères, dans la propriété que le prince d'Erminge possédait en Sologne : une fantaisie de Madeleine de Guivre, subitement lasse de Paris. Les perdreaux étaient déjà décimés; mais c'était le beau moment des battues de faisans, de lapins et de lièvres, et les chasses à courre commençaient. Toute la bande accompagna Madeleine, Arlette et Christian. Le gros Campardon, qui ne chassait guère, assurait que l'exercice qu'il prenait en regardant chasser les autres le faisait maigrir. Jérôme suivait les rabatteurs, un volume des *Principes de morale* dans sa poche. Le ménage d'Ars rallia le troisième jour, puis

Saraccioli, dont Mme de Guivre avait fait son cavalier servant, son « chandelier servant », disait Campardon. Le peintre Apistrol lutta d'élégance sportive avec Rémi de Lasserrade. Enfin, pour la plus grande battue, qui devait avoir lieu à la fois sur les terres des Tachouères et sur le domaine, limitrophe, du marquis de la Monnerie, Mme d'Avigre et ses filles acceptèrent de passer une journée au château de la Monnerie.

En pleine Sologne, à cinq kilomètres de tout village, la bâtisse Louis XIII des Tachouères dresse, au milieu des bois, sa longue façade de briques encadrée de pierre, ses pavillons coiffés d'ardoise. A l'entour, les panaches verts de nobles groupes d'arbres décorent les pelouses. Clos seulement par des fossés sans profondeur, en maints endroits comblés, le parc se fond insensiblement dans la campagne environnante, monotone avec douceur. La terre grise, aux maigres récoltes d'avoine et de sarrasin, alterne avec les taillis de bouleaux, les futaies de chênes, les étangs endormis dans leur cirque de roseaux... Tandis que faisans et lapins occupaient les chasseurs, les autres invités organisaient des excursions ou simplement des parties de tennis. Un équipage voisin courut le cerf entre Millancey et Romorantin. Le soir, comme la saison restait exceptionnellement tiède, la mode fut de

sortir dans le parc, aussitôt le dîner fini. Le parc devenait alors une sorte de vaste salon galant, où les couples se dispersaient au gré des sympathies. Le gros Campardon s'isolait avec Mme d'Ars, délaissée par Apistrol qui affectait de courtiser Arlette. Madeleine de Guivre traînait à sa suite Christian, Rémi, Saraccioli. Puis le jeu ramenait tout le monde autour des tables de bridge et de poker, et, selon l'expression de Campardon, le tripot fonctionnait parfois jusqu'à deux heures du matin.

La princesse d'Erminge parut des plus enragées, au jeu comme à la chasse. Apistrol ne la quittait guère, et, comme il était bon cavalier, — enfant de famille engagé à dix-huit ans, après des folies, et qui avait été six ans sous-officier instructeur à Saumur, — leurs après-midi s'écoulaient souvent en promenades à cheval, qu'Arlette ne trouvait jamais assez longues ni assez forcenées de vitesse et de danger. La nuit, au jeu, c'était elle qui faisait les plus fortes différences et exigeait que l'on prolongeât le plus tard les parties. Nerveuse, inlassable, elle méritait l'admiration de Made qui s'écriait :

— Bravo, Arlette! Te voilà redevenue digne de ma bande!...

Tout le monde, sauf peut-être Jérôme, plus clairvoyant, admettait qu'elle s'était enfin con-

solée de son abandon, et qu'Apistrol était le consolateur. Le peintre, flatté, souriait dans sa barbe à la Henri IV, quand on le félicitait. Il n'avouait pas qu'il était, au contraire, avec la pauvre Martine Lebleu, un des objets sur lesquels la princesse « passait » en ce moment son excessive nervosité, et qu'un matin, dans une halte sous bois, s'étant enhardi jusqu'à vouloir effleurer de sa moustache le cou penché d'Arlette, il n'avait eu que le temps de parer avec son bras un coup de badine qui lui eût sillonné le visage.

A la vérité, Arlette, après un sursaut de révolte et de désespoir, le jour où elle avait retrouvé Rémi de Lasserrade chez Holtz et deviné une intrigue naissante entre Madeleine et lui, avait perdu toute orientation à travers sa propre conscience, et cherchait l'oubli d'elle-même dans l'affolement de la « bande ». Aux minutes de solitude, elle percevait bien l'ignominie de ce séjour aux Tachouères, entre Rémi, Christian et Madeleine. Mais que faire? où aller? où fuir? Et que devenir, si elle fuyait? Cependant, sa souffrance d'être délaissée par le seul être dont elle eût jamais espéré quelque tendresse s'apaisait lentement. Madeleine de Guivre ne lui inspirait nulle jalousie. L'unique trace d'amour qu'elle retrouvât en elle-même pour l'infidèle, c'était la

peur nerveuse qu'il ne lui arrivât malheur, engagé comme elle le voyait entre Madeleine et Christian. Elle appréhendait une péripétie tragique, menaçant ce jeune ami, auquel elle avait un instant, avec tant de naïveté, confié l'espoir de toute sa vie. Ainsi sa pauvre pensée se meurtrissait sans cesse à imaginer les tureurs de Christian, redoutées soit pour Rémi, soit pour elle-même. Car nul indice n'était venu la rassurer contre son angoisse secrète. Chaque jour l'aggravait au contraire, malgré l'excès de dépense physique, la fatigue de muscles qu'elle s'imposait, dans l'obscur espoir de s'affranchir. Rompue, les os douloureux et la tête broyée de migraine, elle regagnait, le plus tard possible dans la nuit, sa chambre, où Martine, brisée elle-même d'inquiétude et d'insomnie, l'attendait.

— Allons, Martine, vivement, déshabillez-moi!...

Martine obéissait. Arlette la traitait avec une dureté de patricienne romaine pour son esclave. Guettant les prétextes de mécontentement, rien ne la désarmait. Elle sentait dans les yeux de la chambrière un reproche silencieux : ce reproche non exprimé étouffait visiblement Martine. Devant la princesse, cette fille se dressait comme une conscience qui l'attendait au logis, la jugeait, la condamnait.

Une si âpre tension de la pensée, une telle frénésie de fatigue, eurent vite ébranlé la santé d'Arlette. Après moins d'une semaine de ce régime, remontant une nuit dans sa chambre et se livrant aux soins de Martine, elle eut une brusque syncope, comme elle en avait eu le mois précédent au cours de son essayage chez Émery.

Martine osa une humble remontrance :

— Madame la princesse aura beau me gronder, je lui dirai ce que je crois devoir lui dire. Il faut cesser de monter à cheval et de se serrer comme elle fait... Je ne peux pas continuer de voir la princesse se tuer comme cela... je ne peux pas!...

Arlette fut interdite un instant. Elle balbutiait, jouant la colère et pourtant touchée, tant l'affection désintéressée de Martine se trahissait à travers les mots :

— Que voulez-vous dire?

Arlette était étendue, Martine s'agenouilla près d'elle, et, si émue qu'elle en oubliait les formules habituelles :

— Ma princesse! ma princesse!... Je vous en prie... laissez-moi vous soigner... J'ai tant de chagrin!...

Le silence dura quelques instants entre la femme de chambre et sa maîtresse. Celle-ci, que

la surprise avait fait pâlir, eut le loisir de se calmer. Elle dit simplement et sèchement à Martine :

— Finissez de me déshabiller et taisez-vous.

Arlette, cette nuit-là, fut longue à trouver le sommeil. Elle songeait :

« Cette fille sait mon secret... Puisqu'elle me tient, ne ferais-je pas mieux de lui demander son aide? Elle aime l'argent. Et, seule, je ne puis rien. »

Bien que l'air fût tiède et que, par surcroît, un feu léger dansât dans la cheminée, la princesse osa cette fois, la première fois de sa vie peut-être, regarder en face sa destinée.

« Oui, il faut se décider, il faut agir. A quoi bon douter à présent? Il n'y a plus de doute possible... »

Elle tendit toute sa réflexion à imaginer, à combiner des projets. Pitoyable Arlette! Combien de femmes avant elle avaient erré dans le même labyrinthe, s'arrêtant aux mêmes hypothèses, s'agripant aux mêmes racines d'espoir, frissonnant de la même peur mortelle, par moments!... Combien avaient trouvé, rejeté, repris les solutions si peu nombreuses, si étroites de ce problème : frauder une loi de la nature, afin de sauvegarder son repos, et les apparences!...

Mondaines, bourgeoises, l'angoisse horrible dont Arlette était maintenant étreinte guette, comme une hydre à l'issue d'un jardin défendu, presque toutes celles qui croient pouvoir dédoubler la vie conjugale, avoir ici l'union des intérêts, ailleurs l'amour. Pitoyable Arlette! moins condamnable qu'une autre, parce que le mariage l'avait vraiment trahie, elle, et que nul appui moral ne s'était offert pour la réconforter et la soutenir! L'angoisse des maternités adultères l'étreignait à son tour. Que faire? que faire? L'idée que Christian, dont elle connaissait les colères de fou furieux, pourrait un jour se douter, questionner, suffisait à lui glacer les membres.

« Voyons!... je m'affole... Bien d'autres avant moi... »

Elle récapitulait les propos de scandale dont la « bande » de Made relevait l'ordinaire de la conversation. Des noms de jeunes mondaines réputées galantes, des noms de femmes honnêtes aussi, avec le consentement de leur mari... Ce n'est donc pas si difficile. Les romans le prétendent : une course à cheval, le saut opportun d'un fossé!...

« Voilà quinze jours que je me brise le corps, pensa-t-elle amèrement, et j'en suis toujours au même point. »

Alors, tenter quelque chose de plus? Au lieu

d'appeler le hasard, le contraindre? Elle n'osa se préciser à elle-même ce qu'elle rêvait; mais cette rêverie confuse suffit à faire courir soudain sur sa peau, comme une onde électrique, un frisson prolongé. Peur de la mort? Révolte intime de la conscience?... Les deux, peut-être. Sa pensée eut un brusque recul :

« Oh! non! pas cela... pas cela... »

Alors, quoi?

« J'aime mieux m'enfuir. Si vraiment c'est ce que je crains, car après tout je n'ai pas de certitude, j'aime mieux me sauver du prince, de ma belle-mère, de tout... Il n'est personne à qui je tienne. J'ai une petite rente insaisissable de deux mille francs que m'a laissée ma tante de la Prade. C'est assez pour vivre... »

Elle se prit à construire un budget avec des ignorances d'enfant. Obligée pourtant de s'avouer que deux mille francs de revenu seraient courts, elle se disait :

« Je puis travailler : Martine assure que je gagnerais ma vie à faire des chapeaux, tant j'ai de goût! »

Elle recommença des additions. Son cerveau léger s'y lassa vite, et de cette lassitude s'éleva enfin une fumée de sommeil... Arlette s'endormit en gémissant, n'ayant en somme rien décidé, opprimée seulement par le poids des né-

cessités prochaines où elle ne démêlait encore qu'une iniquité du sort et non la sanction inévitable d'une loi morale.

Le lendemain, une battue monstre était organisée par le marquis de la Monnerie. On avait fixé le rendez-vous vers dix heures et demie, pour déjeuner, à une ferme nommée la Fauconnière. L'infatigable Mme d'Ars, la « petite boufteuse de kilomètres », proposa de partir à sept heures du matin en automobile et de se rendre à la Fauconnière en passant par Blois, ce qui revenait à faire quatre-vingts kilomètres pour gagner un point distant de moins de trois mille mètres. Cette proposition saugrenue rallia naturellement les suffrages : la peur des minutes vides est le mal secret qui ronge de tels oisifs. Arlette se leva beaucoup trop tard pour se joindre à l'excursion. Elle n'eut que le temps de s'habiller et de faire atteler un tonneau qu'elle conduisait elle-même. Par un raccourci à travers le parc des Tachouères, elle atteignit, en moins d'un quart d'heure, la lisière des taillis que dominaient les toits rouges de la Fauconnière. Là, elle dut descendre et renvoya son léger attelage avec le groom. Un petit ru, franchi par un ponceau de planches, où l'on ne pouvait passer qu'à pied, séparait en cet endroit les deux propriétés. Le jour était beau et sec; Arlette passa le pont,

puis s'engagea dans les bois, goûtant le plaisir de la marche et de la solitude.

L'étroit chemin, vers la Fauconnière toute proche, serpentait assez irrégulièrement entre de jeunes taillis, repoussés sur une coupe qui devait dater de cinq ans au plus et que dominaient çà et là les statures plus élancées des baliveaux. Connu des seuls habitants des deux domaines voisins, on y passait rarement; sa trace était indécise... Arlette marchait sans hâte, avec l'envie, par moments, de rebrousser chemin; mais son dégoût des gens qu'elle allait rejoindre à la Fauconnière le cédait encore à la crainte d'une détresse morale dont rien ne la distrairait aux Tachouères. Elle suivit donc le sentier jonché, par-dessus la mousse, de claires lamelles d'or tombées des bouleaux et d'aiguilles de pins desséchées. Parfois un gros cèpe dressait sa capsule brune au milieu des feuilles déchues, de la mousse frisée... Un faisan se levait d'un vol maladroit, avec une clameur enrouée; un lapin détalait si brusque, si preste, qu'on entrevoyait à peine deux oreilles abattues par la peur, une tache blanche dans un paquet de fourrure grise, qui bondissait, bondissait, et soudain, comme par une trappe, disparaissait.

Tout à coup Arlette s'arrêta, aux écoutes.

Dans le taillis abandonné, au point où le sen-

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

tier croisait un chemin plus large, elle entendait des voix. Cela partait, elle s'en rendit compte sur-le-champ, d'une cabane de charbonnier entrevue à travers les broussailles, à demi démolie d'ailleurs et qui datait certainement du temps où la coupe avait été pratiquée. Son architecture de terre, de bûches et de branchages tenait à peine, toute la toiture enlevée; mais la paroi du fond, orientée vers la princesse d'Erminge, restait intacte et protégeait les interlocuteurs.

Arlette s'approcha, à l'aise dans son costume de chasse pour entrer au fort du taillis qui la dissimulait; elle perçut nettement la parole gouailleuse de Rémi :

— Chère madame, je ne sais pas au monde une autre femme capable de m'amener dans des huttes forestières sous prétexte de rendez-vous, et de me renvoyer, une heure après, comme je suis venu. Est-ce que vous vous moqueriez de moi?

— Quoi? fit la jolie voix un peu grave de Mme de Guivre, vous vous plaignez?... C'est le meilleur temps de l'amour, celui-ci... un poète l'a dit. Comme il avait raison!

Rémi apparut debout hors de la cabane... Mme de Guivre devait être encore assise à l'intérieur. Arlette n'osa bouger. Elle trem-

blait d'être vue; mais les buissons la cachaient bien.

— Peureuse! fit Rémi. Je ne crois pas à votre sentiment. Vous n'êtes pas romance pour un sou, au fond. Et vos yeux, que je connais bien, me disent que vous pensez, sous la meilleure façon de procéder en amour, à peu près la même chose que moi. Seulement vous avez peur.

— Et quand ce serait? répliqua Madeleine apparaissant à son tour, déplissant sa jupe courte et détachant de l'étoffe les brins de fougère qui s'y accrochaient. Ce que je puis vous assurer, ajouta-t-elle en regardant Rémi en face, c'est que ce n'est pas pour moi que j'ai peur.

La délicate figure de Rémi se contracta d'ironie.

— Ah! c'est pour moi? Eh bien! vous allez voir... J'en ai assez, moi, de la peur du Reître, et des précautions contre le Reître. Ça ne va pas traîner... Je trouverai bien un moyen de m'expliquer avec lui...

Mme de Guivre eut un cri si ardent que l'écho en heurta le cœur d'Arlette.

— Ah! je vous le défends, je vous le défends... Il vous briserait... Vous, livré à ce furieux? Mais vous ne le connaissez donc pas?...

— Bah! fit Rémi... Un homme en vaut un autre. Il est plus fort, mais je suis plus leste.

D'ailleurs, nous ne nous battrons pas à coups de poing, je suppose?

— Taisez-vous! Rien que l'idée d'une rencontre entre vous deux me bouleverse...

Et s'approchant de lui :

— Soyez sage et prudent, ou je vous affirme que je n'accepterai même plus des rendez-vous comme celui-ci, que vous pouvez juger fades, mais où nous jouons tout de même notre vie... Oui, ne riez pas, notre vie... Si vous m'écoutez, au contraire, je ne vous en ferai pas repentir... Voyons... Vous avez reçu ce matin la convocation que vous attendiez pour votre stage d'officier de réserve?

— Oui, vendredi prochain, la défense nationale me réclame à Bourges. Pendant un mois, à cheval dès cinq heures du matin. Polygone, conférences, tir simulé, mess... Vive l'armée!

— Vous n'avez pas dit la date au prince?

— Non. Il sait que je pars après-demain, voilà tout.

— C'est aujourd'hui samedi. Tout à l'heure, à table, dites tout haut que vous êtes convoqué pour mardi... que vous ne faites qu'aller saluer votre grand-oncle, lundi, à Paris, et que, mardi matin, vous serez en selle au polygone de Bourges.

— Compris! Vous vous arrachez vous-même,

mardi, aux délices des Tachouères, et l'on se rejoint à Paris?

— Mardi, non! ce serait trop tôt. Christian se méfierait. Je partirai mercredi et nous nous verrons le soir même à Paris.

— Va pour mercredi. Chez moi?

— Vous êtes fou?... Je vous recevrai rue d'Offémont. Si vous voulez, vous dînerez avec moi... Et docile, comme ici... ou bien, plus jamais!...

Rémi écrasa du talon une pomme de pin sur le sol.

— Soit!...

Puis, mécontent d'avoir laissé deviner son impatience, il se railla aussitôt lui-même :

— Vous aurez le courage de me laisser partir en campagne sans le moindre contentement, ma promise?

Madeleine hésita, puis répondit :

— Nous verrons.

— C'est bon, dit sèchement Rémi... Je rentre, n'est-ce pas?

— Oui. Il faut que vous arriviez à la Fauconnière avant l'automobile qui ramène le prince. Prenez à droite... ce chemin-ci, et regagnez la maison par le premier sentier. Moi, je prends à gauche et j'y vais directement.

Rémi s'éloigna; puis Mme de Guivre, ayant

achevé d'ordonner sa toilette. Arlette écouta le bruit de leurs pas jusqu'à ce qu'il cessât d'être perceptible... Alors elle sortit du fourré, s'engagea dans le chemin que Madeleine avait suivi. Elle éprouvait une sensation singulière. Le dégoût de ce qu'elle venait d'entendre se mêlait à un vrai soulagement d'être libérée de pareilles intrigues. Et toujours, nulle jalousie. Voir Madeleine et Rémi jouer leurs rôles de galanterie mondaine, loin d'aviver ses regrets, la calmait, cicatrisait la blessure de l'abandon. C'était tellement autre chose, ce qu'elle avait espéré, cherché, cru posséder un moment dans l'amour!

« Ah! jamais plus, jamais... j'en suis délivrée à présent. Tant mieux! »

Elle arrivait en vue de la grande bâtisse rouge, environnée d'arbres géants. Jérôme, les petites d'Avigre, Apistrol, Rémi et Madeleine se groupaient devant le seuil. On entendait corner au loin l'automobile qui, par la route de Blois, amenait Christian, Saraccioli, le ménage d'Ars.

Dans sa gêne de revoir sur-le-champ Madeleine et Rémi, Arlette attendit que la lourde voiture blanche souillée de poussière vînt se ranger devant le seuil de la Fauconnière, pour avancer elle-même, glisser sa présence, qu'elle eût souhaitée inaperçue, — dans le brouhaha de cette arrivée.

Le marquis de la Monnerie, dont l'allure évoquait certains capitaines de Franz Hals, vint à elle et lui souhaita le bonjour. Madeleine embrassa son amie.

— Par où es-tu passée, ma chérie? Tu apparais tout d'un coup, comme une jolie fée.

— Je suis venue par le bois, tout simplement.

— Tiens, moi aussi, fit la comtesse sans nul embarras.

Mme d'Ars dépaquetait son aimable visage de trottin des voiles de gaze qui l'enveloppaient, jetait sa peau de bête à Saraccioli obséquieux, et, très excitée, expliquait à Jérôme de Péfaut les incidents de la course. Au retour, elle avait conduit.

— A Lucenay, j'ai tué un oiseau net, par le choc. Dix kilomètres plus loin, à une sale descente, j'ai écrasé un chien... Oh! nous faisions du soixante-quinze, j'en suis sûre... Nous avons traversé Cissey à ce train-là, comme des fous! Les paysans étaient furieux, on nous jetait des pierres... ce que c'était amusant!... Le prince a reçu un morceau de tuile dans sa casquette!

Tout en causant, on rentrait dans la Fauconnière, où l'on trouva la marquise de la Monnerie, fine et charmante figure encadrée de cheveux prématurément blancs, et, à ses côtés, Mme d'A-

vigre, la mère de Rose et de Marguerite, petite femme blonde, mince et grave, vêtue avec une sobriété recherchée. Ses filles lui ressemblaient, ou plutôt le visage de la mère rappelait, la grâce en moins, les attrayants visages des jumelles, — comme certaines copies sèches et raides qu'exécutent, d'après les maîtres, des amateurs inexpérimentés.

La Fauconnière était une ancienne ferme que le comte de Calm, père de Christian, veneur passionné, avait achetée et fait accommoder en rendez-vous de chasse. Après la mort du comte, la princesse Charlotte-Wilhelmine, trouvant assez lourde la charge des Tachouères, vendit cette ferme au marquis de la Monnerie. Elle n'était remarquable que par le majestueux cercle de chênes qui l'encadraient, la dominaient, y maintenaient une fraîcheur délicieuse aux jours les plus ardents... Par cette matinée d'automne, claire mais un peu froide, on avait cru prudent de réchauffer la salle où la table était dressée. Au moment où l'on y pénétra pour déjeuner, de hautes et larges flammes léchaient l'âtre de pierre et de briques, et leur reflet dessinait en arêtes luisantes et en pans d'ombre les solives du plafond.

Arlette, placée entre le marquis et Apistrol,

mangea de bon appétit. Elle avait toléré, ce matin, à son lever, que Martine relâchât un peu l'étau de son corset; le corps plus libre, elle respirait mieux. Elle écouta distraitement, mais sans mauvaise humeur, les fades galanteries d'Apistrol, les plaisanteries un peu grosses que Campardon échangeait avec le marquis, les histoires de battues merveilleuses, d'incroyables records d'automobile... Saraccioli fit pour Mlles d'Avigre, ses voisines, le récit, en termes précieux et pittoresques, d'une chasse à courre dans la campagne romaine. Cependant, la princesse d'Erminge, de plus en plus absente de ce qui se passait autour d'elle, fixait sa pensée sur un projet qui avait tout à coup germé dans sa tête, en entendant M. de Péfaut raconter à Mme d'Ars une anecdote du temps où il était interne à l'hôpital Beaujon.

« Jérôme est médecin. Il est absolument sûr. Il a de l'amitié pour moi, bien que depuis mon mariage il se soit un peu refroidi, et cela par ma faute... Si je le consultais, il ne me refuserait pas un avis... »

Jusqu'où se confierait-elle à lui? Et même, que lui demanderait-elle? Elle ne le savait pas encore. Comme toutes les âmes débiles, elle avait juste assez de courage pour commencer les choses et les livrer ensuite à la destinée.

Le repas terminé, alors que les chasseurs s'équipaient, Arlette déclara qu'ayant mal dormi la nuit précédente, et se sentant un peu fatiguée, elle ne suivrait pas la battue : elle reviendrait aux Tachouères à pied, à travers le parc. Apistrol s'offrit à l'accompagner.

— Non, pas vous, lui dit-elle, vous êtes un trop beau fusil. Le tableau, ce soir, se ressentirait de votre absence. Mon cousin de Péfaut, qui chasse avec un livre sous le bras, ne me refusera pas sa compagnie.

— Assurément, répliqua Jérôme. Et jamais je ne me serai tant félicité d'être un tireur médiocre.

Ils se divertirent quelque temps au départ des chasseurs. Le marquis, Christian et Madeleine partirent les premiers, derrière les rabatteurs, puis Rémi avec Mme d'Ars et Saraccioli, puis les autres en groupe, Campardon fermant la marche avec M. d'Ars, Rose et Marguerite d'Avigre. Une victoria ramena la marquise et Mme d'Avigre au château de la Monnerie. Jérôme et Arlette reprirent alors, à travers bois, le chemin par où Arlette était venue.

— Je ne me flatte pas que ce soit l'avantage de ma compagnie que vous ayez désiré, dit en souriant M. de Péfaut dès qu'ils furent seuls. Vous avez quelque chose à me dire?

— D'abord je goûte beaucoup l'avantage de votre compagnie, répliqua Arlette. Et puis, c'est vrai, je voulais vous consulter tout en faisant un peu de *jooting* avec vous. Vous êtes médecin, n'est-ce pas, et bon médecin?

— Bon médecin, personne n'en sait rien, pas même moi, puisque je n'exerce pas. Je suis docteur en médecine, voilà tout.

— Ah! fit-elle un peu découragée... Au fait, pourquoi n'exercez-vous pas?

— J'ai essayé, ma chère cousine. Quand j'ai eu mes diplômes, j'ai tenté bien réellement de faire de la clientèle. Seulement, ni mes maîtres ni mes clients ne me prenaient au sérieux. J'avais le tort d'être baron de Péfaut, et réputé riche. Voyez-vous, on n'est pas juste pour nous. On critique l'inertie de l'aristocratie moderne, et on ne lui tolère pas de métier. Nous n'avons le droit de nous occuper que de chevaux et de femmes. Malheureusement ni l'un ni l'autre de ces passe-temps ne m'amuse. Bah!... Cela ne fait rien. Avec des livres et un laboratoire, on se console de tout... Et puis, je vais avoir une cliente, il me semble?

— Oh! il ne s'agit pas de moi, corrigea précipitamment Arlette, d'un ton qui s'altérait un peu.

Au loin, on entendit les premiers coups de

feu, amortis par la distance jusqu'à ne plus faire qu'un léger claquement de fouet.

— De qui, alors? demanda Jérôme.

— J'ai une femme de chambre... Vous la connaissez?

— Martine? Je crois bien! Elle est parfaite. J'ai eu, par téléphone, quelques conversations avec elle. Elle s'exprime comme une dame.

— Elle est très convenable. Seulement, voilà, elle a fait une sottise...

— Un amant? questionna Jérôme, regardant Arlette dans les yeux.

Arlette détourna le regard, et, avec effort, sentant que depuis quelques répliques sa voix prenait une felure de mensonge, dit :

— Justement.

On arrivait au pont de planches qui séparait les deux domaines; Arlette le passa la première, heureuse de dissimuler le flux de sang qui lui empourprait le visage. Quand Jérôme l'eut rejointe, elle reprit, plus calme :

— Voilà... Un garçon l'a séduite et l'a abandonnée... Et elle a des raisons de craindre les conséquences.

— Pourquoi cette peur, si elle est libre? Un enfant n'est jamais un malheur... et elle doit gagner assez chez vous pour payer la sage-femme et la nourrice?

— Bien sûr, murmura Arlette.

Elle ne savait plus ce qu'elle voulait demander, interloquée par les tranquilles réponses de M. de Péfaut.

— Enfin, que dois-je faire? interrogea celui-ci. Est-ce qu'elle a des malaises?

— Oui, c'est cela, reprit vivement la princesse d'Erminge. Des malaises constants. Elle n'ose pas consulter... Vous concevez, elle ne m'a pas dit les choses aussi nettement, mais je m'en doute.

— Désirez-vous que je la voie? C'est facile tout de suite, puisque nous rentrons aux Tachouères.

— Non! non! ce n'est pas nécessaire... Pour le moment, elle va mieux. C'est dans le cas où elle se trouverait souffrante ici, pendant que nous sommes à la campagne, que je vous ai averti... pour que vous n'ayez pas de surprise si je vous appelle inopinément, et que vous nous gardiez le secret... Voilà ce que je voulais vous dire. Maintenant, je ne vous retiens plus, et, si vous voulez rejoindre la chasse, vous le pouvez certainement. Les rabatteurs ramènent le gibier vers l'étang de Villiers. Vous n'avez qu'à vous y rendre directement. Vous y serez avant tout le monde.

— Sincèrement, fit Jérôme, vous ne préférez pas que je vous accompagne? Vous savez que

j'aurais plaisir à passer l'après-midi auprès de vous, comme autrefois, quand vous étiez fillette, et que vous vous installiez chez nous en janvier. Vous rappelez-vous?

— Oui, je me rappelle, dit la princesse, devenue peu à peu nerveuse. Mais aujourd'hui je serais une désagréable compagnie... J'ai la migraine. Laissez-moi rentrer seule, Jérôme. Allez chasser et vous amuser. Voici votre route vers l'étang de Villiers.

Elle s'était arrêtée, incapable de dissimuler son impatience d'être seule. Jérôme n'insista pas.

— Soit. Puisque vous le désirez, je vais rejoindre les autres. Mais un mot encore au sujet de Martine...

— Puisque je vous dis que rien ne presse.

— Si, laissez-moi parler, poursuivit-il avec une nuance d'autorité qui imposa à Arlette. Cette fille, si les symptômes se confirment, va être en butte à des tentations que vous pressentez, pour sortir d'embarras. Votre devoir est de l'en détourner. S'il s'agissait d'une femme du monde, il suffirait de lui dire : « Prenez garde au chantage! » Il ne s'agit que d'une chambrière; qu'elle sache donc le risque qu'elle court : la vie une fois sur dix, la santé neuf fois sur dix.

— Est-ce donc si périlleux? interrogea Arlette, qui, malgré elle, avait pâli.

— Je viens de vous le dire... Redites-le-lui!... A ce soir!

Il s'éloigna vivement, coupant court à l'entretien. La princesse eut un instant envie de l'appeler, de courir après lui. L'aveu lui semblait presque facile maintenant. Jérôme n'avait-il pas deviné?... Mais, tandis qu'elle réfléchissait, le baron était déjà loin. Elle reprit lentement le chemin des Tachouères. Elle était extrêmement lasse, et dès qu'elle eut regagné sa chambre, elle se jeta sur une chaise longue et s'assoupit.

Elle ne s'éveilla qu'à la nuit tombante. Les chasseurs, rentrés aux Tachouères, faisaient collation : elle entendit le bruit de leurs pas et de leurs voix dans la salle à manger.

— Madame de Guivre, lui dit Martine, a demandé des nouvelles de la princesse, tout de suite en arrivant... Elle m'a recommandé de la prévenir dès que la princesse serait réveillée.

— Bien! qu'elle monte si elle veut, fit Arlette.

Madeleine ne tarda pas. Elle questionna Arlette sur sa santé avec une bonne grâce affectueuse. Elles parlèrent de la chasse, des hôtes, de chiffons. Sa présence ne faisait pas souffrir Arlette. Au contraire, elle la distrayait des soucis intimes auxquels elle était lasse de rêver.

— Tu sais, chérie, dit Madeleine, que je vais être forcée de vous quitter un peu avant le retour de notre bande à Paris.

— Ah! Pourquoi? demanda la princesse.

Et aussitôt elle se rappela la conversation entendue dans le bois de la Fauconnière. Rémi, au déjeuner, avait annoncé qu'il quittait le lendemain les Tachouères pour faire à Bourges un stage d'officier.

— Mon notaire de Rouen m'écrit que la succession de ma tante de Langeois, — le domaine de Goberville, qui avait été hypothéqué indûment, — est liquidé. Mais il faut ma signature et ma présence.

— Oh! c'est ennuyeux, dit Arlette. Comment vais-je m'arranger ici sans toi? Si nous avancions tous notre retour?

— Non, dit vivement Mme de Guivre. Je mettrai tout bien en train ici avant de partir, petite paresseuse. D'ailleurs, cela ne fait que deux jours à passer, puisque vous-mêmes rentrez samedi... Mais à quoi penses-tu?

Arlette avait les yeux fixes, elle sursauta.

— A rien, fit-elle... à ce que tu dis...

Quand Madeleine avait dit : « Deux jours à passer, » Arlette avait songé soudain : « Deux jours... et deux nuits. » Les paroles de M. de Péfaut : chantage, mort, avaient chassé définitive-

ment de son cerveau les projets criminels. Mais n'y avait-il pas un autre moyen?... Deux jours, Madeleine absente des Tachouères... Deux jours... et deux nuits...

La pression de la nécessité et le hasard de cette absence de Madeleine se conjurèrent alors pour suggérer à la princesse un projet qu'elle n'avait pas encore envisagé, non par répugnance au mensonge (elle était en ce moment en pleine révolte de conscience, et voulait se sauver malgré tout, contre tout), mais parce qu'il semblait à première vue absurde, impraticable. Dès que Mme de Guivre l'eut de nouveau laissée seule, elle le médita. Absurde, impraticable, telle elle le jugea d'abord. On ne pouvait être moins une épouse qu'Arlette ne l'avait été pour Christian. Leur unique semaine conjugale laissait à celle-ci un souvenir confus d'insomnies effarées, hachées de peur et de dégoût. Puis, du jour où Madeleine de Guivre était intervenue dans leur ménage, sa vie et celle du prince s'étaient continuées sans se mêler jamais, jamais plus, à ce point qu'ils évitaient même de se trouver seuls ensemble, de se parler sans témoins, de se toucher : oui, de se toucher! Leurs mains à peine se frôlaient, et seulement quand ils y étaient contraints par la présence de tiers. Un pareil régime, impossible aux unions bourgeoises, est facilité

dans le monde par l'extrême rareté des moments de solitude, par la présence continuelle des gens de service... Pourtant Christian et Arlette ne se haïssaient point. La rupture profonde de leur vie sentimentale se traduisait simplement par l'absence de toute intimité, de tout contact... Pour mener à bout son entreprise, Arlette devait donc reprendre les choses de loin. Elle fouetta son inertie naturelle, sa paresse à réfléchir et à agir, par cette injonction qu'elle se répétait à elle-même : « Il le faut... il le faut... Cela, ou le risque de chantage et de mort... Donc, il le faut. »

Incapable de dresser un plan méthodique, raisonné, pour influer sur les sentiments de son mari, elle se jeta dans ce projet avec l'instinct de la conservation, sans plus. Et la volonté de réussir l'obséda. Mais, dès qu'il fallut préciser un moyen pratique, elle constata combien le sens est confus de cette phrase, qu'elle avait lue dans tant de romans : « se rapprocher de son mari. » Tant que Madeleine fut présente, Arlette tâcha bien de s'associer de plus près aux divertissements du prince; mais Madeleine participait à ces divertissements, Arlette la trouvait toujours là; le prince ne prêtait nulle attention à sa femme. Une ou deux fois, celle-ci s'arrangea pour s'isoler un moment avec lui. A l'ordinaire,

quand le hasard leur imposait de pareils tête-à tête, ils ne prenaient aucune peine, l'un et l'autre, pour combler le vide entre eux : chacun d'eux continuait d'agir exactement comme s'il avait été seul... Arlette, dans sa nouvelle disposition d'esprit, hasarda quelques paroles : en les prononçant, elle sentait que ces paroles ne servaient à rien, puisqu'elle ne pouvait rien dire qui vraiment les intéressât tous les deux. L'échange des phrases fut si vain qu'il ne devait laisser aucun souvenir dans la mémoire de Christian : « Avez-vous reçu des nouvelles de votre mère?... » ou bien : « De quel côté menez-vous la chasse aujourd'hui?... » Ainsi, l'effort naïf de rapprochement, durant ces jours préliminaires, eut pour effet de démontrer à Arlette, plus manifestement encore, que son mari et elle étaient deux étrangers, et pis qu'étrangers, puisque entre étrangers la sympathie et l'harmonie peuvent naître dès l'abord, et qu'ici la désunion était consommée. Alors, songeant au point essentiel de son dessein, elle désespéra. Elle fit vingt plans auxquels elle dut renoncer aussitôt. Elle comprit enfin que de telles reprises ne se négocient guère : elles peuvent naître d'un incident, d'une rencontre. Non pas qu'elle imaginât que, Madeleine partie, Christian tomberait dans ses bras; seulement, ils pourraient enfin converser; elle

pourrait lui dire : « J'ai à vous parler, écoutez-moi... » Elle remit donc sa tentative à l'époque où Madeleine serait partie. « J'irai trouver le prince, et je lui parlerai... » Elle médita un discours.

Elle croyait se sentir forte de ce fait que le tort initial venait de Christian, et qu'elle avait un droit indiscutable à lui demander compte de sa jeunesse délaissée. Une voix timide, dans les plus secrètes profondeurs de sa conscience, objectait bien que ce droit, au moment même où elle allait le revendiquer, elle ne le possédait plus ; que cette démarche, aujourd'hui si gênante, elle eût pu la faire avec une sorte d'autorité et de dignité un an auparavant. Elle avait beau se rebeller et ne pas vouloir entendre cette voix, elle en éprouvait un étrange malaise. Ce malaise, cet embarras, c'était le premier avertissement, pour elle jusque-là si insouciante, qu'il existe un équilibre, une loi d'action et de réaction dans les choses mystérieuses de la vie morale, qui échappent à la vue et à la mesure. Ayant transgressé pour son compte le pacte conjugal, même si cette transgression n'était connue que d'elle-même, elle sentait ses droits comme abolis. La constatation de sa déchéance s'imposa par ailleurs encore. Quand Arlette conversait en soi-même de son projet de rapprochement avec le prince,

elle se disait : « Je lui parlerai, je lui ferai sentir l'iniquité de mon délaissement. » Elle se disait cela, mais elle ne voulait pas réfléchir plus avant, examiner si elle comptait sur sa seule parole, sur la revendication légitime de ses droits d'épouse, ou sur l'effet des moins nobles hasards : une sorte de pudeur l'empêcha d'imaginer le rapprochement jusqu'au bout... Et qu'elle fût arrêtée là par cette pudeur l'étonnait encore, lui était une nouvelle révélation des lois inscrites au fond de soi, de la loi qui dit à l'homme, en certaines conjectures, et sans qu'il en puisse appeler : « Tu déchois !... » Loi mystérieuse ! D'où lui venait-elle ? Point de son éducation : elle n'apercevait d'influence morale exercée sur elle que par Jérôme de Péfaut et sa mère, et cette influence lui semblait avoir été trop brève et trop intermittente pour la modifier. Rien, rien n'avait agi sur elle avec autant de force impérieuse que cette gêne égoïste résultant de la faute : après la faute, ce n'était pas seulement physiquement qu'elle était autre. Elle ne se sentait plus la même personne, avec les mêmes droits, les mêmes possibilités. Irritée de constater cela, elle ne voulut plus réfléchir. Elle se buta à penser : « Le premier soir où Madeleine sera absente, j'irai trouver le prince, causer avec lui. Ma démarche sera difficile; mais que peut-il, lui, op-

poser à ma réclamation de reprendre ma place d'épouse? »

Parmi ces angoisses, les heures cependant passèrent vite. Rémi de Lasserrade était parti le lundi. Le mercredi, Mme de Guivre quitta à son tour les Tachouères, prenant à Salbris un train du matin. Christian, persuadé que depuis vingt-quatre heures le jeune Lasserrade était à Bourges, se sépara d'elle sans défiance, mais non sans mauvaise humeur. Par surcroît, dès la pointe de l'aube, la pluie commença à tomber, fouaillée par un vent aigre : une de ces pluies d'automne qui noient l'horizon, vieillissent d'un coup le paysage, lui mettent par avance son masque d'hiver... Arlette avait vaguement compté profiter de la battue quotidienne pour commencer ses approches. Elle fut déçue et désemparée. A travers les hautes fenêtres à croisillons de sa chambre, elle regardait le suaire d'eau envelopper tout l'horizon; et son faible génie d'intrigue, d'invention, s'irritait de se sentir désarmé. D'abord, que faire des invités? Par de telles journées, ces oisifs qui, sauf Jérôme de Péfaut, ne trouvaient en eux-mêmes qu'un morne ennui, et haïssaient le recueillement autant que la lecture, tuaient les heures au jeu. Dès qu'on avait pris le café, après déjeuner, on installait la table de baccarat. L'habillage avant le dîner, puis le dîner, faisaient une

trêve entre sept et dix heures. Ensuite le jeu à petites tables, bridge ou poker, reprenait jusqu'au milieu de la nuit. Ce fut le programme de ce mercredi, où le mauvais temps et l'absence de Mme de Guivre conspiraient à épaissir l'atmosphère. Arlette elle-même joua, perdit, puis brusquement, la nuit déjà venue, regagna tout ce qu'elle avait perdu, et deux mille francs de plus. Le prince gagnait aussi quelques billets de banque. On ne quitta le salon qu'à la dernière minute, quand il fallut s'habiller. La fièvre d'une journée de jeu tenait tout le monde; le dîner fut assez gai. Arlette ne but que du champagne à peine trempé d'eau. Quant au prince, que d'ordinaire Mme de Guivre surveillait, il se laissa aller à son instinct de buveur héroïque, et vida à lui seul un flacon de corton et une bouteille de champagne brut... Le jeu recommença aussitôt après le dîner, et, quand Arlette remonta dans sa chambre, il était deux heures du matin.

« Voici bientôt la minute d'agir, pensa-t-elle : je veux, je veux réussir... »

Déjà peu à peu transformée au creuset de la souffrance et de la réflexion, elle essayait de se justifier devant son propre arbitre.

« C'est mon mari, voyons!... Je ne fais rien de mal en cherchant à le reprendre... »

Mais ce faux-fuyant ne la leurrait pas.

« Au fond, je veux lui faire croire ce qui n'est pas vrai... Eh bien! tant pis... J'ai vraiment trop pâti moi-même; c'est ma revanche. »

Elle médita :

« Sa chambre a une issue dans la bibliothèque... J'irai chercher un livre tout à l'heure, quand les gens seront couchés... Je ferai tomber un gros in-folio pour attirer son attention. Il ouvrira la porte. Alors, comme nous serons seuls, il faudra bien que nous nous parlions. »

Elle se répétait la phrase qu'elle avait imaginée pour amorcer l'entretien... « Christian, puisque vous voilà, je voudrais vous demander quelques instants... »

Et le discours, gauchement préparé, se déroulait dans sa pensée :

« Je ne vous reproche rien et je ne vous dirai rien du passé, mais de l'avenir, de notre avenir... »

Il y avait un point sensible, Arlette le savait, dans l'âme rude de Christian : le respect gardé à sa mère, la princesse Charlotte-Wilhelmine. Or, le vœu constant de celle-ci était que Christian eût un fils, que le dernier rameau d'Erminge ne se desséchât point avec lui. En associant au désir de la vieille princesse un désir personnel de maternité, il semblait à Arlette qu'elle pouvait donner une apparence à la fois vraisemblable et avouable à sa tentative...

... Le carillon anglais, imitant les premières mesures de celui de Westminster, vient de sonner en haut du pavillon la demie de deux heures après minuit... Les bruits de pas, les échos de rire s'apaisent dans toute la longue maison. Voilà que l'oreille, dans le silence, recommence à distinguer le crépitement doux de la pluie sur les pelouses, l'égrènement des gouttes d'eau dans l'armature de zinc des chéneaux. Arlette est seule dans sa chambre. Elle a congédié Martine avant que Martine ait achevé de la dévêtir, ne pouvant supporter ce témoin silencieux, mais non confident, de ses projets. Arlette est seule... Tout se tait; l'égouttement de la pluie devient lui-même plus rare, plus lent... Entr'ouvrant la porte, Arlette s'assure que l'électricité est partout éteinte. On ne voit plus, on n'entend plus rien. Elle frissonne, ce n'est pas de froid... Mais soudain elle se rappelle la nécessité impérieuse de ce qu'elle va faire : elle a peur de ne pas rencontrer son mari, de le trouver endormi...

Elle se décide et sort de sa chambre.

Cependant, Christian d'Erminge, après le jeu, était lui-même remonté dans son appartement, composé d'un vaste cabinet de travail encombré

principalement d'outils de chasse, et d'une chambre à coucher carrée, installée dans le pavillon d'angle. Il s'était fait déshabiller par son valet de chambre, puis, ayant passé un pyjama, s'était mis à fumer des cigarettes, tout en vérifiant la charge des cartouches dans sa ceinture, pour le lendemain. Son cerveau, accoutumé au vin, était déjà libéré des fumées du corton et du champagne. Mais il se sentait nerveux et ne pouvait se résoudre à gagner son lit, où il redoutait de ne pas trouver le sommeil.

Depuis le début du séjour aux Tachouères, il avait coutume, chaque nuit, dès que l'ombre était refaite dans les corridors, de rejoindre Mme de Guivre. La chambre de celle-ci était située sur la grande façade, dont le pavillon habité par Christian formait l'angle. La bibliothèque, puis un autre appartement laissé soigneusement vide par les ordres du prince, séparaient le pavillon de cette chambre. Aujourd'hui, Madeleine était absente : la longueur prévue de cette nuit solitaire tourmentait l'amant. Il était fort rare en effet que Christian, même à Paris, restât vingt-quatre heures éloigné de la comtesse. Rue d'Offémont, il la visitait avec une assiduité qu'elle trouvait parfois importune, mais qu'elle lui pardonnait vite, liée à ce compagnon redoutable par les liens les plus mystérieux de sa sen-

sibilité. Les semaines passées aux Tachouères étaient encore plus intimes, presque conjugales, puisque les appartements du prince et de Madeleine, séparés en apparence, communiquaient en réalité. Christian, toujours épris de Madeleine jusqu'à l'envoûtement, chérissait des séjours qui lui livraient ainsi sa maîtresse comme une épouse. Madeleine les lui accordait avec mesure, pour le récompenser d'avoir été moins tyrannique, ou pour le calmer quand elle sentait gronder en lui un orage de frénésie jalouse.

Peu rêveur par nature, dépourvu également d'imagination et du goût de méditer, le prince était sujet cependant, comme tous les voluptueux, à l'obsession des souvenirs. Quand il eut fini de vérifier ses cartouches, il rentra dans sa chambre, essaya de parcourir les journaux de Paris disposés à côté de son lit... Mais ses yeux ne voulaient pas lire; des détails précis de telle ou telle heure mémorable de sa longue liaison avec Madeleine se substituaient à la lecture.

Il pensait :

« Que fait-elle à présent?... »

Et plus nettement qu'une imagination de romancier, la mémoire tenace de tous ses sens évoquait l'hôtel de la rue d'Offémont, l'escalier aérien à rampe de fer peinte en vert qui menait

à la chambre de Madeleine, la chambre elle-même, toute blanche.

« Un autre que moi dans cette chambre? Quel autre?... »

Rien qu'à rêver cela, il crispa sa main sur le fusil à deux coups qu'il avait pris distraitement au râtelier, et le serra comme une arme qui va donner la mort et non pas à d'inoffensives bêtes de forêt ou de plaine... Puis il raccrocha le fusil et réfléchit. Il pensait à Rémi de Lasserrade, et tout à coup notait la coïncidence de son stage militaire avec l'absence de Madeleine. Rémi et Madeleine d'accord?... Lui bafoué aux Tachouères, pendant que?... Les veines de ses tempes se gonflèrent, toutes bleues, tandis que son front, assez pâle d'ordinaire au-dessus du visage coloré, se teintait de plaques rouges... « Ah! je les tuerais... je les tuerais tous les deux... » Et il haït un moment Madeleine, pour cette impossibilité où il était condamné de la posséder toute, et d'être sûr qu'il la possédait seul. Il ne la sentait pas asservie comme il l'aurait voulu : par tant de côtés de son esprit délié, elle lui échappait! Il se jugeait incapable de la pénétrer, de la surprendre, si un jour elle s'avisait de le trahir. Et, comme tous les êtres d'une grande force physique unie à un esprit un peu court, cette idée d'être joué par de plus faibles

que soi lui suggérait un besoin violent de frapper, d'abuser de sa force comme d'un argument auquel on ne réplique point.

« Voyons, voyons! Rémi est certainement à Bourges pour son service militaire. Madeleine, elle, m'a télégraphié aujourd'hui de Paris... demain elle doit m'écrire de Rouen... »

Il se rassura par cet argument sommaire : ses accès de jalousie lui donnaient une lassitude intolérable, une vraie courbature mentale. Puis, tracassé d'une anxiété obscure, le désir lui vint de gagner, ainsi que chaque soir, la chambre de la comtesse. Violenté aussitôt par ce désir évocateur, il courut à la porte qui, par les appartements vides au delà de la bibliothèque, conduisait à ceux de Madeleine. Mais la porte le repoussa de tout l'effort qu'il venait de faire. Elle était verrouillée à l'intérieur. Un instant, la colère du prince se rua contre cette porte. Puis il songea qu'il n'avait qu'à revenir sur ses pas, à suivre le corridor : sûrement de ce côté Madeleine n'avait pas fermé à clé.

En sortant de sa chambre, il crut percevoir le bruit d'une porte qui s'ouvrait, dans une autre aile du château. Il resta indécis, car il ne se souciait pas d'être rencontré. Mais tout bruit cessa, il n'entendit plus que le lent crépitement de l'eau qui s'égouttait des toitures. Il s'engagea

vivement dans le corridor. L'obscurité, par cette nuit noyée, était complète. Il atteignit sans difficulté l'appartement de Madeleine de Guivre, l'ouvrit, et, tâtant de la main, vira le commutateur... Une lampe-veilleuse s'alluma, éclaira le lit de milieu, un lit Louis XV à panneaux cannés, laqué d'un vert pâle sous un léger baldaquin de soie... Comme il se retournait pour fermer la porte derrière lui, il vit Arlette, debout dans le corridor, immobile, qui le regardait.

Christian n'avait aucune présence d'esprit; ce colosse était, devant l'imprévu, timide et gauche comme un enfant, à moins que sa timidité ne se changeât brusquement en colère. Arlette, au contraire, avait médité durant toute la journée l'éventualité d'une rencontre. Elle regarda son mari bien en face et dit assez fermement les mots qu'elle avait préparés :

— Je ne pouvais pas m'endormir. Alors j'ai eu l'idée d'aller chercher quelque livre à la bibliothèque.

Le prince répondit :

— Moi non plus, je ne dormais pas.

Et, malhabile aux inventions, il emprunta son prétexte à la princesse, et presque ses mots :

— Alors je suis venu chercher ici un volume que Madeleine lisait et qu'elle m'a recommandé.

Comme on ne voyait aucun livre dans la chambre parfaitement en ordre, il ajouta :

— Mais elle a dû l'emporter, car je ne le trouve pas.

Le mari et la femme s'observèrent...

Il n'est pas vrai, comme l'ont enseigné des casuistes, qu'entre le désir et l'acte il n'y ait, au point de vue moral, que la distance de la possibilité. Vertueuse ou criminelle, la résolution prise subit, devant l'occasion, une épreuve suprême, où se mesurent les véritables et profonds desseins de l'âme. La rencontre souhaitée par Arlette s'accomplissait aisément; le prince était là, qui lui parlait; son embarras d'être surpris au seuil de la chambre de Madeleine de Guivre le rendait plus accessible... Mais, devant l'opportunité d'agir, toute la laideur de son projet apparut soudain à la jeune femme et la glaça. La nudité affreuse du mensonge qu'il comportait se dévoila. Il fallait tromper : elle était venue pour tromper. Sans doute elle avait souffert par cet homme... « Parce que j'ai souffert, je ne déchois pas moins en le trompant... » Et la princesse d'Erminge distingua, dans un éclair d'instinct, ce qui lui avait paru jusqu'ici tellement obscur : qu'elle avait en effet le droit de chercher à se rapprocher de son mari, mais à la condition que celui-ci connût d'abord toute la vérité.

Elle se taisait, incapable de mouvement comme de parole. Le prince la regardait. Elle était pâle. La méditation et la souffrance exprimaient sur son visage cette vie intérieure sans laquelle toute beauté paraît froide, et qui longtemps avait manqué à sa beauté. Les mouvements de son cœur faisaient palpiter la mousseline brodée qui la couvrait. Elle eût voulu quitter la place et ne pouvait pas. Elle vit les yeux du prince s'attacher sur elle, avec une persistance, une curiosité qui l'épouvanta... C'est que l'habitude de la volupté tient le cœur et les sens des hommes sous un joug autrement rude que l'habitude de l'alcool ou du jeu. Seul en face de sa femme au milieu de la nuit, pour la première fois depuis trois ans, Christian, sourdement travaillé tout le jour par le souvenir de Madeleine absente, vit Arlette telle qu'elle était : délicieuse de grâce souffrante et de faiblesse enfantine. Plus qu'Arlette n'avait rêvé se trouva ainsi préparé par le hasard. La main du prince, hésitante, un peu inquiète, chercha le bras de sa femme, s'y posa avec une gêne intimidée. Arlette le sentit à sa merci; elle n'avait pas à lui tendre de piège : il souhaitait le piège.

Mais ce contact, qui pourtant n'était pas même une caresse, suffit à rendre à la princesse l'usage de ses muscles et l'énergie de l'action.

Tout en elle se révolta soudain contre ce qu'elle désirait la veille, et qui était pour elle le salut. Ce contact léger d'une main sur son bras, qui faisait concrète une chose confusément rêvée, fut le choc qui provoqua la réaction, comme il suffit d'une étincelle électrique pour déterminer une combinaison, ou de la chute d'un petit cristal dans un liquide saturé pour déterminer la cristallisation. La vraie forme de sa conscience se réalisa subitement. Elle comprit que ce qu'elle avait *imaginé,* elle ne le *voulait* pas. L'instinct lui révéla qu'elle préférait la fuite ou la mort à cette tromperie essentielle, où son corps refusait de prendre part. Elle recula. Le prince perçut ce recul et en ressentit de l'humiliation. Il n'insista pas, s'écarta.

— Pardon! murmura-t-il, avec une pointe d'ironie colère dans la voix.

Il s'effaça devant Arlette, dont le regard s'affolait comme celui d'une bête menacée... Elle n'eut pas sur elle-même la maîtrise de dissimuler cet effroi : elle courut au plus près, à la bibliothèque qu'elle ouvrit et où elle s'enferma dans l'obscurité. Collée contre la porte, elle y attendit, apeurée, ne sachant plus de quoi elle avait peur, de l'homme qui rôdait alentour, ou de ce qu'elle avait un instant entrevu de vilenie en elle-même. Elle n'avait même pas allumé les

boules électriques. Enfin elle entendit le pas à la fois lourd et leste de Christian passer devant le seuil, s'éloigner dans le corridor. Une porte, au loin, fut repoussée. Alors la princesse s'échappa à son tour, d'abord en pressant sa marche, puis de toute sa vitesse; elle regagna sa chambre et y tomba sur un fauteuil bas, à côté de son lit.

Elle promena un œil hagard sur le décor somptueux qui l'environnait : la grâce ancienne des meubles, la courbe moirée des rideaux et du baldaquin, les pastels bleutés, pendus aux murs.

« Eh bien! voilà... murmura-t-elle... je ne peux pas... Je suis trop lâche. »

Elle ne se faisait aucunement honneur de la révolte de conscience qui la rejetait dans le plus atroce danger, alors qu'il n'aurait tenu qu'à elle, tout à l'heure, de s'affranchir par un mensonge.

« Maintenant, c'est fini... Je suis perdue!... »

L'horreur de l'avenir qui la menaçait, l'épouvanta. Toute son énergie se brisait, de l'effort qu'elle venait de faire. Elle eut peur de sa solitude; elle appela :

— Martine! Martine!

Martine, qui couchait dans le cabinet voisin, se hâta d'accourir :

— Ma princesse est malade?...

Arlette fit signe que non. Elle prit les poignets

de la chambrière et les ramena contre elle, d'un geste instinctif de noyé qui se raccroche. Et vraiment elle sombrait, elle ne savait plus ce qu'elle allait devenir. La voix si égarée qu'un moment Martine crut qu'elle délirait, elle dit :

— Je suis perdue... Martine... Je suis perdue.

Martine s'agenouilla près d'elle :

— Mais qu'y a-t-il, ma princesse? Ma princesse souffre? Que puis-je faire? Dois-je appeler?...

— Non... je suis perdue. Et vous le savez. Ne dites pas non. Vous savez dans quel état je suis.

Martine hésita un instant, puis dit très bas :

— Oui. Je sais.

— Eh bien! reprit Arlette, subitement redressée et serrant de nouveau les mains de Martine, si étroitement que celle-ci sentit la piqûre des ongles, voilà... depuis trois ans... le prince n'est pas mon mari... Comprenez-vous? Alors, un jour viendra où la vérité ne pourra plus être cachée... Et le prince me tuera. Je suis perdue.

Elle tremblait de fièvre, debout devant le lit. Martine, épouvantée par cette brusque confession, ne sachant encore si elle ne la devait pas à un accès de délire, n'osait répondre, n'osait même avoir l'air de comprendre. Elle dit seulement :

— Ma princesse est toute fiévreuse... Que ma

princesse veuille bien se coucher... Je resterai près d'elle.

— A quoi bon? fit Arlette.

Elle céda pourtant, et consentit à se glisser dans le lit. Martine l'installa sur les oreillers et s'assit près du chevet, sans prononcer un mot de plus. Elle sentait que toute parole, en ce moment, eût fait souffrir sa maîtresse. Arlette, en effet, demeurait immobile, comme une enfant trop brutalement corrigée, à la fois meurtrie et aigrie. Pourtant ce n'était plus la même souffrance qu'auparavant : si la peur de l'avenir s'aggravait, il y avait dans cette pauvre âme une anxiété de moins, l'anxiété des louches solutions qu'elle avait un moment accueillies pour sortir d'embarras. Elle était sûre désormais qu'elle ne ferait rien pour empêcher de naître l'enfant qui devait naître. Elle ne considérait pas cette résolution comme une victoire sur elle-même, mais comme une nécessité à laquelle elle était incapable de se soustraire. Et de même, elle ne se garantirait pas de Christian par une fraude. Elle ne pouvait pas, décidément, se ployer l'âme à de pareilles immolations. Et d'avoir constaté cela, elle se sentait moins désespérée.

Elle regarda Martine qui la veillait. Elle lut tant de pitié anxieuse dans ses yeux qu'elle lui fut reconnaissante. Elle lui tendit la main :

— Vous êtes bonne et dévouée, Martine. Merci.

La jeune femme appuya son front sur la chaude petite main d'Arlette.

— Oh! ma princesse... J'aime tant ma princesse... Et j'ai eu tant de chagrin!

— Pourquoi, Martine?

Martine hésita.

— Parce que ma princesse ne voulait pas se soigner. Et je voudrais, moi, soigner ma princesse... pour que tout se passe heureusement.

La pensée d'Arlette erra, à la suite de ces mots, sur cet événement envisagé pour la première fois comme réalisable : être mère... Avec cette âme dévouée auprès de soi, donner la vie à un petit être... L'irrésistible attrait que cette pensée exerce sur le cœur des femmes la conquit. Elle se laissa aller à oublier un moment tout le péril que ce mot de maternité enfermait pour elle. Elle rêva, lasse de souffrir, à la possibilité du bonheur. Martine, qui suivait la pensée sur les traits et dans les yeux de sa maîtresse, murmura :

— C'est si doux!... ma princesse verra... c'est si consolant d'être... (elle hésita encore, puis toute confuse :) d'être une maman!

Arlette se souleva à demi :

— Vous dites cela, Martine, comme si vous le saviez par expérience.

— Mais oui, ma princesse... je le sais par expérience.

— Comment? Vous avez un enfant?

— J'en ai un.

— De votre amant?

Martine dit avec effort :

— Je n'ai pas d'amant.

— Alors?

— Eh bien!... J'ai aimé quelqu'un que je devais épouser.

— Et quand il vous a eu rendue mère, il vous a abandonnée?

— Non, c'était un honnête homme... Il voulait sincèrement se marier avec moi et nous avions, d'accord, fixé la date... Malheureusement... il est mort avant.

Elle ne pleurait pas, mais la désolation qui se lisait sur son visage bouleversa la princesse. Arlette se jeta au cou de Martine.

— Pardon, Martine! je vous fais de la peine. Ne m'en veuillez pas!... je suis si malheureuse! Je ne sais plus ce que je fais!

— Ma princesse!

Et timidement, comme Arlette l'enlaçait toujours, Martine lui appuya ses lèvres sur le cou... Ce fut un baiser bien léger, bien humble, le baiser d'un croyant sur la relique vénérée; mais sa timide douceur descendit comme une fraîche

coulée d'onde jusqu'au cœur navré de la patricienne.

— Petite Martine, murmura-t-elle, je mets en vous toute ma confiance, et je vous aime bien.

Elle cherchait à poser une question, hésitait. Elle se décida :

— Voulez-vous, si cela ne vous cause pas trop de chagrin, me raconter l'histoire de cet enfant?

— Certainement, dit Martine. Mais ma princesse trouvera que cela n'a guère d'intérêt. Enfin, voilà... Je suis de l'Yonne... d'un petit pays près de Sens qui s'appelle Gizy-les-Nobles. Mes parents étaient des cultivateurs assez à leur aise... Ils m'ont élevée pour être institutrice : j'ai fait mes études à l'école normale du département.

— Quelles études?

— Toutes mes études primaires.

— Vous avez passé des examens?

— Bien sûr! Les deux brevets et ce qu'on appelle certificat d'aptitude pédagogique.

— Mais alors vous êtes très instruite?

— Oh! tout cela ne fait pas beaucoup de science, répliqua Martine en souriant. J'aimais l'étude; je crois que, si les circonstances s'y étaient prêtées, j'aurais pu suivre mon chemin dans l'enseignement. Malheureusement, mon père est mort, ma mère s'est laissé exploiter par un maître valet qu'elle a fini par épouser; elle

n'a plus désiré me voir, et, moi-même, je me sentais mal à l'aise chez nous. Quand on m'a nommée institutrice adjointe à Ricaut, dans l'Aisne, je considérais que j'étais orpheline, que je n'avais plus personne au monde. A l'école des garçons, il y avait un jeune instituteur...

— Il vous a fait la cour?

— Nous nous voyions tous les jours. Parmi cette population ouvrière, nous étions à peu près les seuls à nous occuper de choses de l'esprit.

— Est-ce qu'il était beau? questionna Arlette.

Et tout de suite elle sentit la niaiserie de sa demande.

— Mon Dieu, répliqua Martine, ce n'était pas un de ces garçons que les filles se disputent. Il était un peu plus petit que moi, robuste et trapu. Mais je l'aimais surtout parce qu'il était la bonté, la droiture mêmes. Je crois que nous aurions été bien heureux.

Elle se tut quelques instants, et, derrière ses yeux, pour ainsi dire, un nuage glissa encore, que d'un effort elle empêcha de se résoudre en larmes. Arlette, qui la regardait, sentit un étrange désir de la consoler à son tour, de la caresser, de la dorloter, comme Martine elle-même l'avait dorlotée, caressée, consolée, lorsqu'elle souffrait.

Martine reprit :

— Avant la fin de la première année que nous passâmes tous deux à Ricaut, nous avions résolu de nous marier. Nous avions même fixé la date : dès que mon futur aurait été nommé de seconde classe, ce qui devait arriver dans un trimestre ou deux... Car, ne possédant rien ni l'un ni l'autre, il fallait tout de même pourvoir aux frais d'un mariage.

« Les frais du mariage?... Cela coûte donc pour se marier, même quand on est pauvre? » songea Arlette, sans poser la question. Elle écoutait Martine avec une curiosité apitoyée, étonnée par la révélation de cette vie sentimentale, de ces touchantes épreuves dans une âme de servante. Elle avait été jusque-là implicitement convaincue que les « gens », comme sa mère les appelait, formaient une troupe inférieure et hostile d'êtres dépourvus de conscience, d'honneur, de sensibilité, qui ne pensaient qu'à râfler de l'argent, à travailler le moins possible, à trahir les maîtres et à leur nuire; quant à leur vie entre eux, c'était la licence des bêtes, sans aucun frein, et des choses sans nom se passaient sous les combles où la coutume les parque. Mais cela n'avait pas d'importance, puisqu'ils étaient d'une autre race.

— Et alors? fit Arlette, regardant Martine comme si, pour la première fois, à travers son visage et ses paroles, elle la découvrait.

— Alors... nous nous sommes bien aimés, vraiment comme des époux. Les écoles étaient voisines, celle des filles et celle des garçons; Antonin venait chez moi, dès que la nuit avait tout endormi dans le village. Et voilà qu'au mois de février, je me suis aperçue que j'étais grosse... Nous nous en sommes réjouis, puisque nous allions nous marier et changer de commune. Seulement (elle baissa la voix, et, sans aucune emphase, mais avec une triste simplicité douloureuse, elle finit son récit), seulement, au printemps, Antonin a pris une grippe, qui est vite devenue une bronchite. Madame la princesse comprend que j'ai mis les convenances hors de cause, que j'ai été le soigner dans son logis de l'école des garçons, comme une femme soigne son mari... Il est mort entre mes bras. Après sa mort, les médecins ont trouvé qu'il avait eu, non pas une bronchite, mais la fièvre typhoïde.

— Et il ne vous a pas épousée avant de mourir ?

— La fin a été trop rapide. Quand j'ai reçu ce coup d'apprendre que la mort venait, je n'ai plus souhaité autre chose que rester près d'Antonin.

Encore une fois le silence plana dans la chambre. Arlette ne pensait plus à ses propres terreurs. Elle vivait, avec une force imagina-

tive extrême, la douloureuse et banale aventure que Martine venait de lui conter. Celle-ci reprit :

— Quand tout a été fini, je suis tombée malade à mon tour... Je me suis soignée de mon mieux, à Sens, car je voulais vivre pour ce qui vivait en moi, de mon mari défunt. A peine rétablie, il a fallu songer à mes couches... Je suis venue les faire à Paris, où personne ne me connaissait. J'ai mis au monde un beau petit garçon... oui, vraiment (sa figure s'éclaira), un très beau petit garçon.

— Oh! Martine, murmura la princesse, comme tout ce que vous me contez là m'intéresse!

— Mes couches finies et l'enfant en nourrice, j'avais épuisé toutes mes ressources... Il m'était assez difficile de rentrer dans l'enseignement, parce que mon histoire s'était ébruitée; j'aurais été mal cotée, tracassée par mes chefs et peut-être par les familles. Une dame étrangère, qui était venue faire ses couches chez la même sage-femme que moi, avait besoin d'une caméristé qui fût un peu dame de compagnie. Elle était riche, elle donnait un bon prix... trois fois plus que je ne gagnais comme institutrice. Je me suis offerte... et je suis restée avec elle à Paris plusieurs années, jusqu'à ce qu'elle retournât dans

son pays. C'est la seule place que j'aie faite avant d'entrer chez madame la princesse.

— Et votre petit garçon?

— Il est près de Saint-Cloud, en pension chez une femme de la campagne, une veuve très sérieuse qui l'élève. Il est heureux comme un petit roi; il ne manque de rien. Pour moi je ne dépense guère, et la princesse est si généreuse!

— Oh! mais, fit Arlette, frappant dans ses mains... mais alors je comprends... vos sorties... et ce que je croyais être votre avarice!... Je vous ai mal jugée, Martine.

— Je m'en doutais un peu, et cela me faisait du chagrin. Je me consolais avec mon petit Pierre, qui me console de tout.

— Ah! murmura Arlette, vous êtes heureuse, vous.

— On ne peut pas être heureuse quand on a perdu l'homme qu'on aimait, corrigea Martine, l'homme qui voulait vous consacrer toute sa vie et à qui vous aviez donné toute la vôtre. Je ne suis pas heureuse; je suis consolée.

La princesse médita quelque temps.

— Une chose m'étonne dans votre récit, fit-elle. Vous avez été (elle hésita, puis, avec une délicatesse qui déjà montrait l'affinement de sa sensibilité) la... femme de votre ami, sans re-

courir au prêtre, et je vous croyais religieuse?

Martine répondit sans embarras :

— C'est vrai, je suis assez pieuse à présent. Avant la mort d'Antonin, je ne l'étais pas.

— Comment cela?

— Les élèves des écoles normales sont souvent libres penseuses. Moi, je n'étais qu'indifférente. Aucune répugnance ne m'écartait des églises. Mais je ne pratiquais pas, et même je ne priais jamais. Quand mon mari m'eut quittée et que je fus à genoux au pied de son lit à réciter des prières, qui jusqu'alors m'avaient paru n'être que de jolies amplifications poétiques, — la nécessité d'espérer que je reverrais celui que je perdais, ou du moins que sa pensée communiquerait un jour de nouveau avec la mienne... l'horreur d'admettre que la mort terminait tout, cela m'a donné le besoin, le désir de croire... J'ai fait de mon mieux pour croire... et j'y suis parvenue.

— On ne croit pas à volonté, comme cela, murmura la princesse.

— Peut-être, quand on est très fort et très heureux. Quand on est une pauvre femme isolée, qu'on a perdu tout ce qu'on chérissait... je vous assure, ma princesse, on n'a pas de grandes luttes à soutenir contre soi pour se réfugier dans la prière, et dans la foi.

— Moi, fit tristement la princesse, je ne crois à rien.

Elle faisait, d'instinct, un retour sur elle-même. Sa destinée lui apparut si noire qu'elle envia avec une sincérité passionnée le sort de l'humble fille qui venait de lui conter sa jeunesse. Elle osa le lui dire, tant sa vanité agonisait :

— La vie vous a meurtrie, mais vous avez un enfant qui est tout pour vous, et qui vous console.

D'un geste vif et gracieux, Martine se pencha contre l'oreille de sa maîtresse, à demi voilée par les cheveux blonds.

— Oh! ma princesse... il ne tient qu'à vous de l'avoir vous aussi, ce petit consolateur.

— Non. Moi, je ne peux pas être mère... Vous connaissez le prince. Si je ne me tue pas avant qu'il apprenne la vérité, c'est lui qui me tuera.

Martine ne répondit pas : elle réfléchissait; comme la princesse, elle n'apercevait pas d'issue. Quelque temps, la servante et la maîtresse demeurèrent ainsi immobiles, butant au même obstacle l'effort de leur pensée. Puis Martine alla tourner le commutateur : la chambre ne fut plus éclairée que par le reflet d'une veilleuse voilée de bleu. Le silence opaque du milieu de la nuit s'appesantissait sur le château et ses alen-

tours; nul bruit de pluie ne s'entendait plus.

Revenue au lit de sa maîtresse, Martine arrangea les couvertures, releva les oreillers. Quand elle eut tout mis en ordre, elle s'agenouilla simplement au chevet, et, son front caché dans ses mains, ne remua plus. Arlette n'eut même pas la force de lui demander ce qu'elle faisait. D'ailleurs, elle le devinait.

« Elle prie. Sans doute elle prie pour moi. Pauvre fille... Hélas! les prières, ce n'est que des rêves, que des choses en l'air. La vie est mauvaise: rien d'intelligent ne la guide, hors de nous... »

Pourtant la présence de cet être humain, prosterné auprès d'elle, et de qui la pensée, la volonté, s'efforçaient de fléchir la rigueur du sort, produisit sur elle, à la longue, un singulier effet d'apaisement. Ses nerfs moins irrités cessèrent de défendre sa lassitude contre le sommeil. Elle s'assoupit, non pas d'une torpeur continue, mais par des plongées successives dans l'oubli, entrecoupées de courts réveils.

La dernière fois qu'elle eut conscience de s'éveiller ainsi, elle vit le petit jour poindre derrière les rideaux des fenêtres.

Martine n'était plus à genoux. Elle s'était assise au chevet du lit. Mais elle gardait ouverts ses yeux vigilants, et ses lèvres remuaient, comme si elle continuait de prier.

A cette même heure, par la matinée encore brumeuse, mais sans pluie, qui se levait sur Paris, les fenêtres du petit hôtel que Madeleine de Guivre habitait rue d'Offémont, presque à l'angle de la rue de Prony, présentaient leurs persiennes de tôle closes hermétiquement, sauf, au troisième étage, un œil-de-bœuf encadré de moulures, logis sans doute de la personne de service à qui la garde de l'immeuble était commise. En effet, une assez jolie domestique sortit de l'hôtel, la tête coiffée d'un châle de laine; elle observa les abords vers la droite, où par la rue de Prony toute proche on découvrait jusqu'aux ramures dénudées du parc Monceau, puis vers la gauche, où la solitaire rue d'Offémont alignait les façades hétéroclites de ses étroites demeures privées. Elle gagna l'une des rues voisines, où s'ouvrent les rares boutiques du quartier. Peu de temps après elle revint, portant quelques emplettes dans un filet. Et l'hôtel montra de nouveau sa mine renfrognée, toutes persiennes closes.

Pourtant l'hôtel vivait, sous ses apparences de silence et de sommeil. Par sa façade opposée, il regardait un petit jardin contigu à d'autres jardins du voisinage : et sur les verdures, sur les allées sablées de fin gravier, sur les chry-

santhèmes et les dahlias de ce lumineux parterre de poupée, s'ouvrait librement le petit salon contigu à la chambre de Madeleine de Guivre.

Au moment où un premier rayon de soleil l'égaya, la comtesse y prenait son déjeuner du matin avec un convive qui, à première vue semblait une femme, mais qui n'était autre que Rémi de Lasserrade, vêtu d'un peignoir de Madeleine, lequel seyait d'ailleurs parfaitement à sa physionomie imberbe et à ses cheveux ondés. La veille, l'ombre tombée, le jeune homme s'était glissé dans l'hôtel, après s'être assuré que personne ne l'y voyait entrer. Vers le milieu de la nuit, Mme de Guivre, inquiète bien qu'elle sût Christian aux Tachouères, avait tenté de renvoyer son hôte. Mais le page entêté avait déclaré qu'il ne se souciait nullement de déambuler dans le parc Monceau, à quatre heures du matin, par cette nuit mouillée où il serait peut-être impossible de trouver un fiacre, que d'ailleurs il se sentait fort bien et qu'il était résolu à ne partir que le lendemain, après avoir déjeuné, et encore il ne promettait rien! Madeleine de Guivre, amusée et éprise, avait cédé. Le moyen de résister à ce gamin pervers et drôle, inventif de boutades comme de caresses, qu'elle commençait à chérir avec le trouble profond d'une voluptueuse par-

venue au tournant de la quarantaine. Oui, cette fois elle aimait, et non plus seulement avec son désir, mais avec une étrange tendresse passionnée. Si elle avait pu! Et s'il avait voulu, lui!... Des rêves lui traversaient l'esprit, dont elle s'étonnait elle-même, et qu'elle n'avouait pas à Rémi, redoutant la pointe d'ironie dont il crevait impitoyablement toutes les phrases sentimentales. S'en aller vivre à l'étranger, ensemble, ne fût-ce qu'un an, loin de la tyrannie de Christian d'Erminge, loin de la fête parisienne! Vivre à deux comme cette nuit, dans la chambre blanche qui jamais n'avait abrité une si amoureuse Madeleine de Guivre, comme ce matin, en dînette d'amants avec ce page délicieux, à peine moins joli qu'une femme, si spirituel, si pervers, si brave en même temps, car il n'ignorait pas le péril de ce rendez-vous!

Madeleine rêvait ces choses indécises, grave malgré son effort de gaîté. Elle contemplait l'enfant travesti qui grignotait une rôtie en jetant sur le jardin un regard indifférent. Autour des jolis yeux bleus de Rémi, la nuit n'avait pas même laissé une marque de fatigue, tandis qu'elle-même observait avec effroi, dans une glace voisine, l'image meurtrie de ses traits. Et voici que Rémi éclata d'un rire de collégien.

— Dis donc, Made?

— Mi?

— Je pense à la tête que ferait le Reître, s'il nous voyait ici, déjeunant tranquillement ensemble, quand il nous croit à deux cents lieues l'un de l'autre. Il aurait une attaque.

— Ah! ne ris pas, je t'en prie, ce n'est pas drôle. Moi, je tremble toujours de le voir surgir autour de moi... oui, sauter par-dessus les murs du jardin, foncer sur nous.

— Envoie-le promener une bonne fois!

— Si je pouvais, murmure Madeleine... Mais il me tuerait sur le coup.

A voix plus basse, baisant le poignet que laisse entrevoir le peignoir de Rémi :

— Et puisque maintenant je t'ai, je ne veux pas mourir.

— Oh! Made, pas de troisième acte, dis?

Elle se força à rire, pincée au cœur tout de même par cette raillerie, car elle avait jeté un cri sincère. Encore un long moment, elle admira le charmant androgyne, déjà distrait à suivre les allées et venues d'une jeune fille dans un jardin contigu.

« Voilà comme il est, pensa-t-elle tristement... Toutes les femmes l'attirent et toutes sont des jouets pour lui. Je ne suis pas, comme Arlette, sotte et sans tempérament : pourtant je ne suis rien de plus qu'Arlette, pour lui! »

Rémi s'était levé : cambrant sa taille étroite sous le peignoir, il s'amusait de son rôle de femme devant Madeleine, qui, le cœur serré, voulait sourire. Mais la porte du petit salon s'ouvrit brusquement, la femme de chambre parut sur le seuil, toute pâle :

— Qu'y a-t-il, Francine?

— Madame!... Le prince est là.

— Le prince? balbutia Madeleine.

Et d'un geste instinctif elle passa devant Rémi comme pour le protéger.

— Donnez-vous donc la peine... mon prince! bouffonna celui-ci.

— Vous ne l'avez pas laissé entrer, je suppose? fit Madeleine.

— Oh! non, madame la comtesse. Le prince n'a même pas sonné. Il est dans la rue de Prony à faire les cent pas; il guette l'hôtel.

— Vous êtes sûre que c'est lui?

— Tout à fait sûre. Je l'ai vu de ma chambre. De ma chambre on découvre la rue jusqu'au parc.

— Oh! mon Dieu, que faire? Ne riez pas, Rémi, vous m'énervez! On dirait vraiment que vous ne savez pas quel sauvage est Christian!

— Francine, dit Rémi à la servante, vous allez nous laisser monter dans votre chambre. Il faut que je me paye le plaisir de regarder le Reître

monter sa garde. Allons, Made! ne faites pas votre tête de troisième acte. Montons chez Francine. En avant!

Et gaiement, enlaçant la taille de Mme de Guivre, empoignant le bras de la chambrière, il les força l'une et l'autre à grimper jusqu'au dernier étage, où, par l'œil-de-bœuf, ils aperçurent la forte stature du prince d'Erminge, qui arpentait le trottoir de la rue de Prony situé en face de la rue d'Offémont, jetant à chaque passage un regard sur l'hôtel, s'arrêtant parfois à l'examiner, comme s'il voulait percer avec les yeux le secret des murailles.

Christian, tracassé de jalousie, avait en effet quitté les Tachouères à l'aube, après cette nuit où il avait rencontré Arlette devant la chambre de Madeleine. Sa jalousie ne résultait pas de méditations ni de déductions. Il avait eu simplement, à son réveil, un accès plus poignant de méfiance. « Si elle m'avait menti, tout de même? Si elle était à Paris?... » Et comme cette idée lui était insupportable, il avait voulu vérifier de ses yeux, au plus vite, que Madeleine était effectivement absente de Paris. Il avait pris le premier train, et était arrivé dans la matinée. La vue de l'hôtel fermé et silencieux le rassura un peu. Pourtant son doute ne le lâchait pas. « Si Madeleine est là, il est évident qu'elle se cache...

Les persiennes fermées ne prouvent rien. » Il y avait bien un moyen très simple de savoir la vérité : sonner, entrer en bousculant la domestique qu'il avait aperçue allant aux provisions, fouiller la maison. Mais comme, au fond, il restait tremblant devant Madeleine, la sentant indispensable à sa vie, toujours épouvanté à la menace d'une rupture ou même d'un refroidissement, il n'osa pas, se contenta d'un guet de policier. Madeleine et Rémi, de chez Francine, l'épiaient. Ils virent, à plusieurs reprises, le prince qui faisait de ses mains le geste de serrer, de pétrir quelque chose. Madeleine reconnut ce geste et frémit. Il signifiait évidemment ce qu'il ferait du cou d'un homme, s'il trouvait un homme chez Madeleine.

Tout le jour, le prince d'Erminge demeura au guet, s'enhardissant parfois jusqu'à pousser des incursions dans la rue d'Offémont et à regarder la maison face à face. Peu à peu son extrême tension nerveuse se relâchait; un bien-être inondait cet organisme puissant et simple. Il revenait à la confiance aussi ardemment qu'il avait incliné à la jalousie. Madeleine n'avait pas menti, donc elle lui était fidèle. Il désira la revoir, lui demander pardon de ses doutes... La journée passait, et, malgré tout, le prince ne pouvait se décider à abandonner son poste d'espion. Il

n'avait ni bu ni mangé depuis dix-huit heures, mais il ne sentait ni soif ni faim : seulement une migraine légère commençait à lui marteler les tempes. On alluma les premiers réverbères. Christian s'approcha de l'hôtel, s'adossa juste en face, au mur d'un petit jardin. De ses yeux pénétrants et sûrs de chasseur, qui jamais ne se trompaient, il examina les fenêtres. La façade restait obscure. Soudain, en haut, derrière les vitres d'un œil-de-bœuf, une lampe brilla. Les yeux du prince s'attachèrent à cette lueur. « La chambre de Francine, » se dit-il. Il resta encore. La migraine s'aggravait. Il croyait toujours Madeleine vraiment absente, mais il n'en éprouvait plus de joie. Il se sentait désemparé, honteux du rôle qu'il jouait. Comme il lui arrivait souvent après ses crises d'anxiété et de jalousie, il perçut l'amertume de sa vie manquée. Il repensa à toute cette fière, brutale, heureuse race des Ermingen, qui n'avait d'autre souci que de livrer batailles, de brûler des villes, de forcer des femmes, de donner et recevoir des coups. Dans ces mœurs de Parisien mondain, il était mal à l'aise comme en un vêtement trop petit pour sa taille. Cependant la nuit était tout à fait venue... Christian vit s'éteindre l'œil-de-bœuf. Puis la porte de l'hôtel s'ouvrit. La même domestique que le matin apparut, chapeautée et voiletée.

« Voilà Francine qui profite de l'absence de sa maîtresse pour aller voir quelque connaissance, » pensa-t-il .. Il faillit appeler : « Francine! » et demander à brûle-pourpoint : « La comtesse est-elle là?... » Mais encore une fois il n'osa pas se décider... Déjà la fille, qui marchait vite, était au bout de la rue d'Offémont, tournait le boulevard Malesherbes. Christian se résolut à abandonner sa faction, héla un fiacre et se fit conduire chez lui. Il n'avait que le temps de refaire sa toilette : car, ce soir même, il partait pour Saint-Clair, où il devait chasser quelques jours avec les Destreux.

S'il avait su!... S'il avait su que toute cette journée où la jalousie lui dévorait le cœur, sa maîtresse et le rival qu'il soupçonnait l'avaient passée en caresses, en caresses que la certitude d'être épiés et l'appréhension d'un danger possible rendaient plus passionnées, plus folles, plus poignantes!... S'il avait entendu leurs propos, où son nom et son sobriquet se mêlaient!... S'il avait pressenti que cette chambrière alerte, soigneusement chapeautée et voiletée, c'était Rémi de Lasserrade, qui, joyeux de jouer cette farce au Reître, pouffait de rire en se dandinant dans le corset et les jupes de Francine... S'il avait vu enfin Madeleine, point rassasiée par cette nuit et cette journée de ce que Rémi avait

appelé l'amour cellulaire, revêtir avec une sorte de frénésie la robe de chambre que le jeune homme avait portée une partie du jour, et se baiser les bras pour respirer encore l'absent!

TROISIÈME PARTIE

Peu de jours plus tard, — toute la « bande » avait quitté les Tachouères la veille et définitivement regagné Paris, — Arlette et Martine, dans un landaulet automobile loué pour l'après-midi, montaient lentement, au clair soleil qui séchait l'humidité des taillis et des routes, la pente qui précède l'arrivée à Saint-Cloud. Passé le Bois, on avait abaissé la capote d'arrière. Arlette et Martine jouissaient de la belle journée tardive, rapprochées l'une de l'autre comme des amies; et la silhouette simplement parée de Martine avait si bonne façon qu'on eût pu vraiment la croire l'amie de l'élégante mondaine assise à

sa droite, une amie volontairement discrète dans sa tenue. Elles causaient avec animation : Arlette, moins anxieuse et l'air moins égaré que les derniers jours, aux Tachouères; Martine toujours sérieuse, avec des sourires tendres et de jolis gestes d'affection soumise, — par moments, un élan du buste et des lèvres, la main de sa maîtresse saisie et baisée à travers le gant. Arlette questionnait à questions précipitées, bousculées, incessantes; Martine répondait de sa voix grave et précise, jamais hésitante, jamais impatiente... Depuis la mémorable nuit des Tachouères, où une sorte de confession réciproque avait réduit entre les deux femmes la distance sociale, la princesse ne se lassait pas de feuilleter le livre ouvert de ce cœur, étonnée comme eût pu l'être une aristocrate russe au commencement du dernier siècle, si on lui eût assuré que ses serfs avaient une âme, des passions, des amours, des sentiments de tendresse ou d'abnégation. Elle ne se rendait pas compte encore qu'en questionnant Martine, c'est à elle-même qu'elle pensait, qu'en demandant à Martine ce qu'elle avait souffert, ce qu'elle avait fait, elle méditait sur ses propres misères, et cherchait une règle d'action. Assurément son orgueil se débattait encore, se refusait à constater cette sorte d'enseignement donné par une simple fille de

chambre, à reconnaître la supériorité morale de cette fille. Parfois même, quand la constatation s'imposait, l'orgueil répliquait avec des phrases léguées par Mme de Gudère :

« Tout cela est de la pose! Ces gens-là n'ont ni la même peau, ni le même estomac, ni le même cœur que nous. Pourquoi voulez-vous qu'ils aient les mêmes devoirs et la même conscience?... »

Malgré ces révoltes de fausse vanité, l'influence de Martine pénétrait Arlette, à ce point qu'elle ne pouvait plus se passer de la jeune femme, et ne sortait plus qu'avec elle.

On traversait maintenant des bois clairs, où le soleil, à son couchant, faisait jouer de charmantes lueurs incarnates sur un côté des troncs et des branches. Une paix fraîche s'exhalait de ces bois où la voiture glissait sans bruit, mue comme par une force magique.

Arlette mit sa main sur le poignet de Martine :

— Je voudrais vous poser une question...

Martine fit signe qu'elle écoutait.

— Mais je ne voudrais vous causer aucune peine... ni vous froisser...

— Que madame la princesse me demande tout ce qu'il lui plaira.

— Eh bien!... Cet enfant... ce petit Pierre, votre fils... quel nom porte-t-il?

Martine répondit sans aucun embarras :

— Mais, le mien : Pierre Lebleu.

— Ce n'est pas le nom de son père ?

— C'est mon nom... tout ce que je pouvais lui donner... car, naturellement, je l'ai reconnu aussitôt né.

— Mais... quand il sera grand ?

— Eh bien ?

— Quand il sera plus grand, qu'il questionnera, qu'il comprendra les choses ?

— Quand il sera assez grand pour me comprendre, je lui raconterai le passé tel qu'il fut : que j'ai aimé son père à une époque où le mariage ne me semblait pas autre chose qu'une formalité civile qu'on pouvait différer selon sa commodité... que son père est mort sans avoir pu m'épouser... que, non croyante avant, je me suis ralliée depuis aux idées religieuses... Je saurai, je crois, le convaincre que son père et sa mère étaient en somme d'honnêtes gens, qui ont obéi à leur conscience. J'espère qu'il me comprendra et qu'il continuera de m'aimer. J'en suis sûre...

— Il est intelligent ?

— Très intelligent, comme l'était son père.

— Et comme vous. Car vous êtes très intelligente, Martine.

— Non, ma princesse. J'ai seulement le goût

d'étudier... et encore, depuis que mon métier de femme de chambre m'a enlevé le temps des lectures, je ne sais plus grand'chose.

La voiture traversait Saint-Cloud, puis s'engageait de nouveau dans les bois. Martine consulta une petite montre d'argent niellé qu'elle portait au bout d'une chaîne :

— Dans moins d'un quart d'heure nous serons chez Bébé.

Le regard fixé sur la route, elle semblait guetter l'apparition de la maison, ou peut-être la venue inopinée de l'enfant. Sa joie anxieuse de le revoir l'absorbait si fort, qu'en ce moment elle ne pensait certainement plus à sa maîtresse; et cette joie, qui éclairait ses yeux et colorait un peu ses joues, donnait presque de la beauté à son visage ingrat. Arlette eut un mauvais sentiment : elle détesta la joie proche de sa propre douleur atroce, de sa douleur sans remède; elle faillit dire qu'elle changeait d'avis, ordonner au wattman de virer, de rentrer à Paris... Quelques jours auparavant elle l'eût fait : combien de fois avait-elle délassé ses nerfs à contrecarrer au dernier moment ce qu'elle croyait être, alors, les rendez-vous de Martine! Aujourd'hui, elle n'osa pas : un sentiment de pudeur l'arrêta, plutôt que de générosité. Elle eut peur du jugement de Martine, qui déjà tant de fois avait dû la juger.

Encore un bout de côte, puis un kilomètre encore de route plate entre des cultures, et le landaulet s'arrête devant une très vieille maison basse, assez bizarre : petit mur à portillon de fer bordant le chemin, et s'appuyant à une bâtisse d'un seul étage, qui présente à la route son pignon sans fenêtres; des champs en face, des champs à droite et à gauche; la maison serait tout à fait isolée si, en arrière, un groupe de constructions neuves ayant l'aspect d'une ferme modèle ne semblait protéger l'antique demeure, solitaire au bord de la route... L'enclos du jardinet attenant laisse dépasser quelques cimes de vieux arbres fruitiers, et dans la cour on entrevoit, par les barreaux du portillon, un orme démesuré, un de ces ormes trois fois centenaires oubliés çà et là dans la campagne de Paris, qui ombrage largement la maison naine.

A l'arrêt du landaulet, il se fait un remue-ménage dans la cour. Une voix d'enfant crie : « Marraine!... des gens en voiture!... » puis c'est une galopade vers le seuil; puis une tête ébouriffée, un grand front, des yeux si pareils à ceux de Martine qu'ils accusent la ressemblance des deux visages même pour qui ne voit que ces yeux-là, tout un haut de petit bonhomme se

dresse au-dessus de la moitié en tôle peinte du portillon. Une clameur de joie :

— Oh! Mimine! Mimine!

Les doigts frêles se battent nerveusement avec le verrou, avec la clé, triomphent enfin en s'écornant les ongles... Et tandis qu'une vieille à serre-tête surgit de la maison, une cuiller à pot à la main, l'enfant, insouciant d'Arlette, gosse de banlieue qui en voit passer tous les jours, des belles dames dans des automobiles, l'enfant s'est déjà jeté sur Martine, l'enlace, la mange de caresses, criant :

— Mimine! Mimine qui est là!

— Voyons, Pierrot, dit Martine... Pierrot, mon chéri, je t'en prie. Sois raisonnable! Dis bonjour à Mme la princesse...

En entendant ce titre de princesse, l'enfant s'arrête, debout sur le marchepied du landaulet; il considère cette dame dont il a entendu souvent parler par sa mère, par la vieille à serre-tête, qui maintenant, confuse, ayant à la hâte déposé sa cuiller à pot et mis un tablier blanc, s'avance avec des inclinations de buste, des grâces grimaçantes du visage.

— Bonjour, madame princesse, dit Pierre sérieusement.

— Bonjour, mon mignon, réplique Arlette déridée.

Et elle dit à Martine :

— Allons, descendons, voulez-vous ? Je suis un peu lasse.

Martine saute à terre la première, puis aide la princesse à descendre... Et, sa bouderie dissipée par la nouveauté de ce qu'elle voit, par l'amusement de cette sorte d'escapade, par le contentement de faire quelque chose par elle-même, quelque chose qui n'a pas été préparé par Made et sa bande, Arlette pénètre dans la cour, où l'orme, de ses branches lourdes comme des troncs d'arbre et chargées encore de feuillage, fait déjà le crépuscule.

Cette fin d'après-midi devait demeurer à jamais, dans le souvenir de la princesse, une de ces dates singulières vers lesquelles la mémoire, plus tard, se retourne, comme vers une Jérusalem lointaine, surprise d'avoir trouvé alors en soi la faculté de tout comprendre et de tout ressentir. Qui fait ces heures-là ? Est-ce le hasard du lieu, des circonstances ?... Le lieu, cette fois, n'avait rien de bien rare. Dans cette maison de paysan, il y avait tout juste deux pièces et un débarras. L'une des pièces servait de cuisine et de salle à manger ; l'autre contenait deux lits, celui de la vieille et celui du petit Pierre. En introduisant Arlette dans cette pièce

à deux lits, aux murs ornés de lithographies pieuses, la vieille se confondait en excuses : « Ici il n'y a pas de salon... Ici ce n'est pas beau, bien sûr, comme chez Mme la princesse... Ici nous sommes comme des paysans... » Elle fatiguait tellement Arlette de ses excuses, que Martine la renvoya au plus vite dans la cuisine, avec l'ordre de préparer du thé.

Arlette, l'enfant et Martine demeurèrent dans la chambre où deux fenêtres, percées fort au-dessus du sol, comme dans toutes les anciennes demeures rurales, donnaient une lumière affaiblie. Pierre caressait doucement sa mère, frottant contre sa bouche le bras et la main de la jeune femme. Arlette le regardait; et toute sa tristesse, toute sa mauvaise humeur, cédaient devant cette irrésistible séduction de l'enfant. Pierre était grand pour ses huit ans, extrêmement mince et souple; il avait la taille de Martine et la même finesse des pieds et des mains; il avait les mêmes yeux. Mais tandis que les traits irréguliers et le teint brouillé de la mère composaient seulement à celle-ci une laideur agréable et une physionomie intéressante, l'enfant avait le plus joli teint, un peu bis, les traits les mieux dessinés qui se pussent voir. Ses cheveux étaient d'un châtain presque blond; ils se tenaient droits, naturellement ondulés. Il était

vêtu avec soin, presque avec recherche, d'un complet de serge noire à pointillé blanc, blouse et culotte, grand col marin parfaitement net; il avait cet air anglais qu'on s'amuse à donner aux petits Parisiens, et que l'âge, accusant les différences de race, leur ôte avant la vingtième année.

Martine, son bras passé autour du cou de Pierre, l'interrogeait. L'enfant répondait sans embarras, contant les menus incidents de sa vie d'écolier : il allait en classe à un kilomètre de là, dans un groupe scolaire. Arlette, silencieuse, attentive, observait une Martine nouvelle, non plus la docile chambrière accoutumée, mais une Martine affranchie, responsable, affirmant avec aisance sa personnalité. En revanche, Arlette éprouvait un peu de géne, non pas la géne de pénétrer chez des gens d'un rang social inférieur, mais la géne d'entrer dans ce milieu sain, de s'asseoir entre ce pur petit garçon et cette mère honnéte, elle qui se jugeait chargée de tant de tares morales connues de Martine. En voyant l'enfant et sa mère, en entendant cette vieille à serre-tête qui remuait des tasses dans la pièce voisine avec une précipitation maladroite, elle n'avait qu'une seule pensée :

« Et moi ?... Et moi ?... »

Sa propre vie lui apparaissait comme quelque

chose de pénible, quelque chose à cacher : elle n'eût vraiment pas voulu que Martine en sût les secrets comme elle les savait, hélas ! Quelle vie ! Et mêlée à quelles autres vies ! Christian, Madeleine, Mme d'Ars, Apistrol ! Ah ! les néfastes marionnettes. Leur vilenie foncière la choquait. Elle s'efforça de n'y plus penser. Elle appela l'enfant.

— Qu'il est charmant ! dit-elle à Martine.

— Ma princesse trouve ?

Joyeuse, embellie par sa joie, Martine se levait, menait Pierre à la princesse, le lui confiait pendant qu'elle allait aider la vieille à préparer le thé. Arlette demeura seule avec l'enfant, et de nouveau elle éprouva ce sentiment étrange, supporté, cette fois, par son orgueil : qu'elle n'était pas digne de jouer, même par intérim, ce rôle maternel, que Martine lui faisait une sorte de grâce en lui confiant son fils.

Pierre dit :

— Madame ?

— Mon mignon ?

— C'est vous qui êtes la maîtresse de maman, n'est-ce pas, madame ?

Arlette rougit, heureuse d'être seule à entendre cette question, et répondit :

— Ta maman travaille chez moi, oui, mon chéri.

Et toute gênée devant les claires prunelles qui l'observaient, elle corrigea de son mieux, diminuant les distances :

— J'aime beaucoup ta maman.

— Alors, dit l'enfant, il faut la laisser souvent venir ici... Vous pouvez venir avec elle, si vous voulez, ajouta-t-il avec le sérieux d'un chef qui accorde une faveur.

— C'est cela, nous viendrons souvent, toutes les deux.

Elle contemplait avec envie et amour ce frais visage tendu vers elle, ces yeux nets et parlants, ce teint et cette bouche qui imposaient l'image des fleurs, des fleurs à pulpe abondante comme les magnolias et les lys. « Heureuse Martine, songeait-elle, elle possède tout cela... Et tout cela l'aime. Moi, personne ne m'aime !... »

Elle plongea sa bouche dans les fins cheveux ondés, qui sentaient le nid.

— Il faudra m'aimer un peu, moi aussi, dit-elle à l'enfant, presque humblement.

— Je crois que je vous aimerai un jour, dit Pierre. Vous êtes très jolie. Mais vous avez l'air triste. Mimine n'a pas l'air triste.

La rentrée de Martine, avec la vieille qui portait le plateau et les tasses, délivra la princesse de l'embarras de répondre. On prit le thé. Pierre

aidait Martine, qui servait, sans obséquiosité, comme une maîtresse de maison. Les deux jeunes femmes, dans ce milieu où les conditions de serve à maîtresse étaient suspendues, causaient plus familièrement. L'enfant, allant de l'une à l'autre, les rapprochait encore. Un instant Arlette songea : « Si ma mère me voyait! » mais elle n'y songea qu'avec ironie, avec un dédain sincère pour le puéril aristocratisme de Mme de Gudère... Pierre, maintenant familiarisé tout à fait avec la princesse, lui détaillait tous les objets de la maison, tous ses jouets, tous ses livres. Et à chaque exhibition il associait sa mère, qui lui disait en le caressant :

— Mon chéri, laisse un peu de repos à Mme la princesse. Tu la fatigues.

— N'est-ce pas, madame princesse, questionnait l'enfant, que vous n'êtes pas fatiguée?

— Mais pas du tout, mon mignon!

— Alors, venez voir le vieil orme.

On dut, pour lui complaire, rendre visite à l'orme vénérable. Il semblait un dieu rustique gigantesque, gardien de la maison, du foyer. La bonne femme à serre-tête, qui rôdait à l'entour d'un poulailler installé dans l'angle de la cour, vint, sans qu'on l'en priât, conter en détail que cette antique maison était la demeure paternelle du propriétaire de la ferme modèle : il ne la

démolissait pas par respect pour le berceau de sa famille. Elle nomma ce personnage : « M. Dufour, » et ajouta :

— Madame la princesse connaît, sans doute?

— Vous n'avez pas un arbre comme cela chez vous, madame princesse? demanda Pierre.

Arlette avoua en riant que non.

— Moi, dit Pierre, je ne voudrais pas habiter une maison où il n'y aurait pas d'arbres autour.

On l'écoutait; il parlait avec une gentille assurance, mais sans dire de niaiseries comme la plupart des gamins de son âge. La beauté, l'élégance d'Arlette, l'intéressaient; peu à peu, il s'accoutuma à jouer avec elle, capta vite la tendresse de la malheureuse, délicieusement troublée quand les mains fines de l'enfant caressaient ses mains, quand sa bouche si fraîche effleurait ses joues.

La cloche de la ferme modèle se mit à tinter longuement :

— Six heures! dit Pierre. Madame princesse c'est la fin du travail dans la ferme modèle, et le souper... Nous, ajouta-t-il après un silence, en jouant avec la longue chaîne à breloques qui pendait sur le sein d'Arlette, nous ne soupons qu'à sept heures.

La princesse murmura :

— Il va falloir regagner Paris.

— Dois-je dire au wattman de se préparer? demanda Martine.

Arlette fit signe que oui. Oh! ce Paris, où il lui semblait que ses atroces terreurs allaient la ressaisir! Comme elle exécrait la nécessité d'y rentrer! Désormais silencieuse, elle s'écarta, laissa Martine faire ses adieux au petit Pierre, qui devint triste, les larmes proches des yeux. A l'instant où elles montaient en voiture, il lui tendit son front.

— Adieu, madame princesse!

Elle l'embrassa légèrement, refusant de s'attendrir.

— Adieu, mon mignon!

Et l'on partit.

La nuit était venue, une nuit de lune calme, pommelée de nuages blancs et pacifiques, pareils à de grosses boules d'ouate flottante. Glissant à demi-vitesse, la voiture électrique descendait les pentes vers Paris, entre les bois. Comme la température était tiède encore, on avait laissé abattue la capote d'arrière; les deux jeunes femmes renversées sur les coussins du dossier, bien enveloppées de manteaux et de plaids, regardaient sans parler le voile d'un bleu argenté, brodé de flocons, que le ciel nocturne drapait au-dessus

de leurs têtes. La mélancolie d'Arlette s'approfondissait.

Elle murmura :

— Martine!

— Ma princesse?

— J'ai été heureuse, cette après-midi. Votre petit Pierre est charmant. Ah! vous aviez raison. Avec un tel consolateur, on peut tout pardonner à la destinée.

— Oui, dit Martine. Ma princesse verra, bientôt, comme c'est doux! Avant même de naître, ces petits nous prennent toutes... Et, dès qu'ils sont nés, notre vie change tellement!... Tellement que la plus misérable femme du peuple avoue qu'elle a vraiment du bonheur. S'oublier tout à fait, ne plus exister que pour eux, quelle joie! Si vous saviez! Tout poupons, peut-être encore sont-ils plus délicieux, plus attrayants... quand leur bouche ne sait pas prononcer les mots et qu'ils apprennent leurs gestes de nous, comme de petits singes... Non, ma princesse n'imagine pas à quel point ils s'emparent de nous : on finit par ne plus penser à autre chose qu'à eux. Et n'est-ce pas le bonheur, au fond, de s'oublier, de vivre pour un autre que soi? Dès qu'on ne rapporte plus tout à soi, on juge plus sainement, plus tranquillement sa propre vie, on s'irrite moins des misères quotidiennes...

C'est comme si elles heurtaient quelque chose d'insensible.

La voiture roulait, maintenant, par le Bois de Boulogne, croisant de rares automobiles et quelques fiacres. Le ciel se couvrait lentement : on eût dit qu'une invisible main cardait là-haut l'ouate des nuages, l'éparpillait de l'horizon vers le zénith.

— Hélas! murmura la princesse... J'accepte d'être mère... et avec joie. Mais cela ne dépend pas de moi. Le prince ne m'en laissera pas libre. Oh! Martine... j'ai peur!

D'un geste d'enfant, épouvantée à nouveau par l'idée de la mort, elle se réfugia contre Martine. Martine cherchait une consolation, un espoir à donner, et n'en trouvait pas. Vraiment le cas était inextricable.

Elle suggéra :

— Le mieux serait peut-être que ma princesse quittât la maison, rejoignît sa mère, par exemple. Une mère est indulgente.

Arlette secoua la tête :

— Ma mère n'est pas une mère comme les autres. Elle ne voudra pas de moi dans cet état... elle s'alliera plutôt au prince pour me ramener chez moi. Le prince a le droit de me contraindre à vivre auprès de lui. Ou bien, à eux deux, ils inventeront quelque horrible chose pour étouffer

le scandale. Ils m'enfermeront dans une maison de santé. J'ai peur, Martine.

— La princesse, dit Martine, devrait consulter M. de Péfaut.

— Jérôme? Pourquoi?

— M. de Péfaut est bon, il est sûr, il est très dévoué à la princesse. Moi, je ne suis qu'une servante, je n'ai pas d'idées ni de moyens... M. de Péfaut est un homme très intelligent, qui vit dans le monde, qui connaît le droit, qui a de l'autorité pour défendre ceux qu'il aime.

— Oui, murmura Arlette... Jérôme trouvera peut-être...

Que trouverait-il? Y avait-il quelque chose à trouver, seulement?... N'importe! A certaines heures désespérées, tout ce qui donne l'illusion d'agir semble mieux supportable que d'attendre les événements.

— Martine, fit Arlette, allons-y tout de suite!

— Chez M. de Péfaut? A cette heure-ci?

— Il n'est pas huit heures. Nous le trouverons chez lui, certainement.

— Ma princesse a raison. Allons-y tout de suite. Ma princesse passera une meilleure nuit après.

On approchait de la porte du Bois. Martine se pencha et donna l'adresse au wattman.

— Si vous m'accompagniez près de Jérôme, dit Arlette, j'aurais plus de courage.

— Ma princesse n'a pas besoin d'avoir du courage! M. de Péfaut sera trop heureux de l'aider. Il a beaucoup d'amitié pour ma princesse, M. de Péfaut. C'est chose facile que de s'en apercevoir.

« Vrai? pensa Arlette... Jérôme aurait un peu de penchant pour moi?... »

Elle l'avait toujours considéré comme un contemporain de ses parents : l'idée ne lui serait jamais venue qu'il pût voir en elle autre chose qu'une petite camarade frivole et divertissante.

Les deux femmes se turent. Le landaulet continua de descendre l'avenue du Bois, presque déserte, puis les Champs-Elysées, vers les Invalides. La charge électrique des accumulateurs s'épuisait et les roues tournaient doucement, silencieusement.

Habiter, passé la quarantaine, la maison où l'on naquit, et n'avoir jamais eu à Paris d'autre domicile, — sauf de quinze à dix-huit ans, sa chambre à Sainte-Barbe, — c'est un cas assez rare parmi les Parisiens qui, d'après la statistique, déménagent en moyenne trois fois par décade. Le baron Jérôme de Péfaut devait cette exceptionnelle stabilité à plusieurs causes. D'abord, l'hôtel de la rue de l'Université, maintenant di-

visé en appartements, et dont il occupait le troisième étage, était sa propriété. Vivant avec sa mère jusqu'à la mort de celle-ci, il ne s'était pas marié. Enfin, ayant connu le désir de la notoriété, de l'activité extérieure, les événements l'avaient assez promptement replié sur lui-même, incité à la retraite et dégoûté du changement. Il avait été brillant barbiste, puis lauréat de la Faculté de médecine. Docteur à vingt-cinq ans, il rêvait alors d'être en même temps un praticien et un savant de laboratoire. Il s'aperçut vite que son titre et sa fortune n'aidaient pas à ses ambitions. Il signait ses brochures, ses communications aux journaux scientifiques ou aux académies : baron Jérôme de Péfaut. Quand on venait le chercher pour un malade et qu'on demandait si le docteur était là, le valet de chambre rectifiait : « M. le baron est chez lui. » Non que Jérôme tirât de sa naissance une vanité démesurée, mais il jugeait puéril et pusillanime de s'appeler autrement que ses parents. Résolu à ne pas abdiquer son titre, à ne pas s'isoler des gens de son monde, il était toutefois trop perspicace pour ne pas s'aviser que les savants le regardaient comme un amateur distingué, tandis que les gens du monde le tenaient pour un aimable original, très intelligent, qui avait l'étrange manie de travailler. Quand il eut bien constaté cela, il

n'insista pas contre la destinée, et se gara des illusions et des mécomptes en se retirant chez lui. Il cessa de pratiquer la médecine; mais il poursuivit activement ses travaux personnels, appliquant son effort aux questions où s'illustrent les modernes biologistes allemands, chimistes et philosophes à la fois. D'autre part, le problème d'une morale scientifique le tourmentait : fils libre penseur d'une mère pieuse, il ne se dissimulait pas le vide périlleux que laisse dans les mœurs l'abolition de la foi... Il eût souhaité attacher son nom à une doctrine morale capable de combler ce vide. De telles préoccupations ne sont point courantes; elles exilent ceux qui s'y adonnent sur une sorte d'îlot peu accessible. M. de Péfaut vivait donc intellectuellement à l'écart de son monde, ne laissant pas toutefois de le fréquenter et même de s'y divertir, parce qu'il y trouvait plus d'élégance et de politesse, et qu'enfin il s'y sentait à l'aise. La sévérité puritaine de sa propre vie ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'exercer de précieuses observations sur ce que deviennent les mœurs d'un groupe social, quand il s'établit défenseur politique d'une certaine religion, sans observer dans la pratique le strict contrat de moralité qu'impose la religion.

Il était un peu moins de huit heures et demie

quand Arlette sonna à la porte. Un très vieux domestique, traînant la jambe, vint ouvrir. Bien qu'il n'eût pas vu la princesse depuis plusieurs années, il la reconnut aussitôt, et, comme elle se nommait :

— M. le baron ne reçoit personne à cette heure-ci... Il a déjà dîné et il est dans son laboratoire. Mais pour madame la princesse... Que madame la princesse veuille bien entrer.

Activant sa lourde démarche, il précéda la visiteuse vers le salon. C'était une vaste pièce à trois fenêtres, qui donnait sur la rue de l'Université. Rien n'y avait bougé depuis le temps où la mère de Jérôme s'y était installée, au moment de son mariage, et il offrait ainsi un exemplaire assez curieux du style et du goût « second empire ».

— Il y a bien longtemps qu'on n'avait vu ici madame la princesse, dit le valet de chambre... Monsieur sera bien content...

Arlette le laissa sortir sans lui répondre. Elle était émue, et pas seulement par la confession qu'elle allait faire. Retrouver cette maison de la rue de l'Université, où elle passait naguère un mois chaque année, la troublait, l'attendrissait, par cette remise soudaine en présence de notre personnalité d'autrefois, à laquelle nos nerfs ne résistent point. L'immobilité, l'identité des

choses, aggravait cette impression. Au coin de la cheminée, Arlette reconnaissait le grand fauteuil, un voltaire à oreilles, dans lequel s'asseyait chaque soir Mme de Péfaut, liseuse infatigable de mémoires historiques. Arlette revit la tête cireuse de la vieille dame, ses cheveux un peu jaunes, partagés au milieu du front, plaqués sur les tempes, son binocle d'écaille, ses mains fines que la goutte commençait à déformer. Bien qu'aujourd'hui le salon fût éclairé à l'électricité, la grosse lampe à huile dont elle se servait était toujours là, sur un guéridon. Arlette s'approcha d'une des fenêtres, distingua à travers la pénombre le morne bâtiment, magasin, entrepôt, elle ne savait à quoi il servait, qui faisait vis-à-vis à l'hôtel, de l'autre côté de la rue.

« C'est triste ici, pensa-t-elle... Et pourtant j'y ai été heureuse. Quelle admirable femme, cette pauvre tante Hélène!... Ah! si j'avais eu une mère pareille!... »

Elle eut un sursaut de rancune contre la destinée. N'eût-il pas mieux valu rester orpheline, toute petite, que d'être livrée à une mère comme Mme de Gudère?

« Bah! Jérôme a eu une sainte femme pour mère, et tout de même il a manqué sa vie... Il n'est arrivé à rien de ce qu'il souhaitait. Il n'est pas heureux. La vie est mauvaise. »

Les paroles de Martine lui revinrent à la mémoire.

« Elle a l'air de dire qu'il m'aime... Quelle folie! Jérôme n'aime personne. Jérôme amoureux, ce serait comique. Et amoureux de moi!... »

Comme elle songeait ainsi, la porte du salon s'ouvrit et Jérôme entra. Par-dessus ses habits, il était vêtu d'une longue blouse en toile grise, brûlée d'acides. Il tenait encore en main un de ces petits bâtons de verre que les chimistes appellent des agitateurs. Il vint à Arlette la main tendue :

— Qu'y a-t-il, ma chère amie?... Rien de grave, j'espère?

L'émotion de son visage, ordinairement si froid, toucha la princesse. Elle lui serra affectueusement la main.

— Un conseil à vous demander, Jérôme, voilà tout.

— Ah! je craignais, je ne sais pourquoi, quand on m'a annoncé votre visite à pareille heure, quelque incident survenu chez vous.

Il déposa son bâton de verre sur un guéridon, fit asseoir Arlette et s'assit près d'elle.

— Le prince est définitivement rentré à Paris?

— Non... Il chasse en ce moment à Saint-Clair, chez les Destreux. Je ne l'ai pas revu,

depuis que j'ai moi-même quitté les Tachouères... Dites-moi, Jérôme, sommes-nous seuls?

— Absolument.

Arlette chercha une entrée en matière, un prologue à la confession nécessaire. Elle ne trouva rien; les mots semblaient la fuir... Finalement, elle murmura très bas :

— Jérôme... Je suis bien misérable.

Elle posa instinctivement ses mains sur son front, sur ses yeux. Elle eût souhaité que toute lumière fût éteinte, ne pas voir Jérôme et qu'il ne la vît pas parler.

Jérôme approcha sa chaise.

— Mon amie! fit-il, troublé lui-même. Je suis tout à vous. Vous savez bien que je suis tout à vous.

Il détacha doucement les mains dont elle masquait ses yeux, et les garda dans les siennes.

— Il ne faut pas, continua-t-il avec effort, il ne faut pas craindre de parler au vieil ami que je suis pour vous... et qui ne désire que vous servir... De quoi s'agit-il?

— Je ne pourrai jamais, murmura Arlette... Non... je ne peux pas vous avouer... Je n'en ai pas la force.

Il y eut un très court silence, pendant lequel le regard effaré d'Arlette parcourut le salon, d'objet en objet, y accrochant des souvenirs

avec une précision extraordinaire : « Le cahier des mélodies de Schumann sur le piano d'acajou... Le canapé où je me suis endormie, un soir, toute gamine, la tête sur les genoux de Jérôme... » Et tout à coup Jérôme dit simplement :

— Arlette... J'ai deviné.

Elle sursauta, épouvantée et pourtant délivrée :

— Vous avez deviné?

— Oui, depuis cette après-midi où, revenant ensemble de la Fauconnière, vous m'avez consulté, soi-disant au sujet de votre femme de chambre. A votre inquiétude, à votre nervosité, j'ai compris que c'était pour vous-même que vous aviez peur. Êtes-vous certaine de votre état?

— J'ai passé par des alternatives de désespoir et de doute. Vous qui êtes médecin, il m'a semblé que vous pourriez me renseigner. Et c'est une des raisons pour lesquelles je suis venue.

Jérôme réfléchit un instant :

— J'ai un peu de gêne, et vous le comprenez, à jouer avec vous le rôle d'un médecin.

— Et moi, dit Arlette, le visage en feu, j'en ai une honte extrême. Pourtant il le faut...

— Soit, répliqua Jérôme, je vais vous ausculter sommairement.

Il lui désigna une chaise longue où elle s'éten-

dit. D'abord de la main, puis de l'oreille, il l'ausculta... Cela dura à peine une minute.

— Eh bien? fit-elle, quand Jérôme la quitta.

Dressée sur son séant, elle s'émouvait d'un faible, d'un dernier espoir.

— Il n'y a pas de doute. J'ai perçu le signe infaillible : le battement du cœur de votre enfant.

Arlette ne reçut pas le choc douloureux qu'elle redoutait. Ces mots « votre enfant », entendus pour la première fois, descendirent, au contraire, dans son cœur et lui donnèrent une sensation de douceur. Elle se les redit à elle-même : « Mon enfant!... » Le grand apaisement de la maternité consentie s'imposa à toute son intelligence, et en même temps à ses nerfs.

— Votre grossesse date de quatre mois et demi environ, dit Jérôme.

— C'était mon calcul.

Ils reprirent les sièges où ils s'étaient assis tout à l'heure.

— Ne m'expliquez pas, dit Jérôme, pourquoi vous regardez cette grossesse comme une calamité. Je l'ai compris. Dites-moi ce que vous comptez faire.

— Je ne sais pas. Je ne sais plus. D'abord, j'ai songé à m'affranchir, à n'importe quel risque... vous l'avez pressenti, aux Tachouères...

— Et vous y avez renoncé?

— Oui. C'est trop vilain décidément... Ce que vous m'avez dit m'avait effrayée : vous vous rappelez : le chantage, la mort... Puis, à mesure que je méditais sur les solutions extrêmes, un dégoût affreux me serrait la gorge. Je n'aurais pas pu, voyez-vous... Enfin, j'ai sous les yeux un tel exemple, une mère si courageuse, cette Martine, ma femme de chambre...

— Elle a un enfant?

— Oui, un enfant qu'elle a élevé avec un dévouement joyeux au milieu de mille traverses. Alors, j'ai rougi de ma lâcheté.

— Je savais bien, fit Jérôme, que votre cœur n'était pas perverti.

— Oh! je ne vaux pas cher tout de même, s'écria la princesse, les yeux secs, mais brûlants, et la fièvre aux doigts. J'ai renoncé à ces infamies, autant par dégoût que par peur. Vrai, que ce soit mal ou non, cela m'est égal... J'ai fait quelque chose de pire, de plus déshonorant du moins : j'ai essayé de reprendre mon mari... pour le tromper.

— Mais, fit Jérôme, il était trop tard, beaucoup trop tard. Cette tromperie ne sauvait rien.

— Est-ce que je savais?... D'ailleurs, là encore le courage m'a manqué; je me suis enfuie, dans un élan de terreur folle, à la minute même où

peut-être j'allais réussir... Et rien que d'y avoir songé un instant, j'ai honte de mon corps, tellement honte que je me demande, par moments, si je ne vais pas courir au-devant du coup dont je suis menacée, afin d'en finir tout de suite. Je serais débarrassée de l'avenir, du passé, de moi-même!

Elle laissa, du geste qui lui était familier, tomber ses mains en avant, entre ses genoux, et fléchit le buste, les yeux à terre. Jérôme dit doucement :

— Puisque vous voilà ici, c'est qu'heureusement vous n'avez pas encore pris ce parti désespéré.

— C'est vrai. Il y en a un autre : la fuite. J'ai une petite rente de deux mille francs, bien à moi. Avec cela je puis vivre; Martine ne m'abandonnerait pas et vivrait avec moi... Seulement, j'ai peur que mon mari ne me fasse rechercher.

— Il vous ferait certainement rechercher, si vous disparaissiez sans cause connue. Mais, dût-il vous laisser partir et ne plus s'occuper de vous, avez-vous le droit de ne pas essayer la solution la plus favorable à votre enfant : le pardon du prince, l'acceptation de sa paternité?... Attendez, insista-t-il, arrêtant d'un geste les objections d'Arlette... Je ne juge pas cela impossible... Quelle que soit d'abord son irritation, le prince,

s'il garde une lueur de raison, sera forcé de constater que le moindre scandale est d'accepter la paternité; que c'est, somme toute, son intérêt.

— Je ne tiens pas à ce que mon enfant porte ce nom d'Erminge, que je hais.

— Oui... Mais pour votre enfant, vis-à-vis de qui vous êtes responsable, c'est le meilleur parti. Vous lui devez au moins de le rendre possible... Croyez que je ne vous dis pas cela à la légère. Depuis que vous m'avez consulté, aux Tachouères, j'y ai réfléchi.

Arlette médita quelques instants.

— Alors, fit-elle, laisser aller les choses... jusqu'à ce que le prince s'aperçoive?...

— Non... Prendre les devants : informer Christian.

Arlette se dressa debout :

— Avouer la vérité? Mais Christian ne me laissera pas achever la première phrase... Il me brisera tout de suite.

— Je ne crois pas. Il y a dans la vérité, dite hardiment, une telle force! Dire à qui l'ignore : « J'ai fait cela... » c'est une attitude moins dangereuse que de rendre compte de ses actes à qui vous interroge soudain.

La princesse d'Erminge écoutait Jérôme avec un étrange malaise. Elle haïssait le conseil qui lui était donné; pourtant elle éprouvait elle-

même cette force de la vérité nue dont parlait M. de Péfaut. Et elle s'irritait du consentement de sa raison.

Jérôme, qui suivait sur la jeune femme l'effet de ses paroles, murmura :

— Il m'en coûte de vous mettre en face de cette nécessité. Mais je mentirais à vous et à moi-même, si je vous conseillais autre chose.

Arlette devina l'émotion de son cousin, bien qu'il s'efforçât de la cacher sous la simplicité des mots. Son hostilité se fondit. Elle ne fut plus qu'une pauvre femme faible et craintive. Elle implora :

— Jérôme, ne pourriez-vous pas m'épargner l'humiliation... et le danger de cet aveu... aller trouver Christian de ma part... lui dire ce qui est.

— Si vous l'exigez, je le ferai. Mais vous sentez bien qu'il est imprudent de mettre un intermédiaire entre votre mari et vous. Une seule chose bridera Christian : la peur du scandale; pour qu'elle le bride efficacement, il faut qu'il soit persuadé que seul il connaît le secret.

— Même en admettant qu'il accepte la paternité de mon enfant, imaginez, mon ami, ce que sera ensuite notre vie!

— Sera-t-elle pire qu'auparavant? Vous vivez séparés l'un de l'autre... Vous vous parlez à

peine... Croyez-moi : votre vie dans l'avenir sera ce que vous la ferez, selon votre volonté d'y mettre de l'ordre et de la dignité.

Il y a dans certaines paroles, dites en de certains moments, une sorte de magie évocatrice. Aux derniers mots prononcés par Jérôme, Arlette évoqua une vie régulière, après la crise, pure de toutes les tares, de toutes les compromissions qui jusqu'alors l'avaient enlaidie. Et elle désira passionnément cette vie régénérée.

— Vous avez raison, Jérôme. La vie que j'ai vécue jusqu'ici ne mérite pas qu'on y tienne.

— Vous l'expiez cruellement, ma pauvre amie, dit M. de Péfaut, lui prenant la main; plus cruellement que ne valaient les misérables joies qu'elle vous a données!

Et, après un instant de silence, il continua, sans qu'Arlette pût savoir s'il lui parlait ou s'il se parlait à lui-même :

— Mais qui donc, sachant ce qu'ont été votre éducation et votre mariage, aurait le courage de vous condamner?... Vous disiez tout à l'heure : « Je ne vaux pas grand'chose! » Je crois que vous valez beaucoup, au contraire : c'était l'avis de ma mère, qui se connaissait en âmes... Seulement, sauf peut-être dans cette maison, vous n'avez jamais entendu dire avec autorité : « Cela est bien... ceci est mal... » On vous disait :

« Cela se fait, ceci ne se fait pas... » Hélas ! vous n'êtes pas la seule parmi vos contemporaines, ma pauvre enfant, à qui se fait soudain sentir, en face de la vie, le manque de toute règle morale efficace. Combien de gens autour de nous, parmi ceux qui professent la foi chrétienne, laissent la morale chrétienne influer réellement sur leurs mœurs ? La plupart sont des épicuriens déguisés. Les autres, ceux qui ne croient pas à une morale révélée, sont de francs païens... à moins qu'ils ne cherchent en tâtonnant, comme moi, leur chemin dans la nuit.

La princesse d'Erminge écoutait, s'étonnant que Jérôme lui parlât ainsi, comme il ne lui avait jamais parlé, s'étonnant aussi de l'intérêt passionné qu'elle prenait à ses propos, malgré son affreuse angoisse personnelle.

— Mais vous, mon cousin, dit-elle, vous êtes sûr de ce qui est bien et de ce qui est mal ? Vous avez une règle de vie, et vous l'observez ?...

Elle s'effrayait de rencontrer encore de l'incertitude chez le seul ami en qui elle eût confiance, et qu'elle osât consulter.

— Je n'ai pas la certitude tranquille que j'ai admirée chez certaines âmes religieuses, répondit M. de Péfaut. J'ai tout de même une règle de vie : je vous l'ai dite un soir — vous en souvenez-vous ? — chez Holtz, et, ce soir-là, elle ne

vous a guère fait d'impression : « Obéir à la vérité : par conséquent la dire toujours, et toujours agir de façon à pouvoir la dire. » Je ne vous offre pas cela comme une invention merveilleuse; mais je peux vous assurer, par expérience, que cela suffit à donner la paix du cœur et à ordonner la vie. Dans votre cas spécial, cette règle vous dicte votre conduite. Votre existence actuelle est tout embrouillée de mensonges : vous ne sortirez de l'impasse qu'en vous précipitant, coûte que coûte, vers la vérité. Toute autre solution reculerait seulement la catastrophe... Donc, je le répète, pratiquement et dans votre intérêt, dire la vérité!... Et puis, surtout! ce retour à la vérité vous permet de repartir dans l'avenir, de rétablir cet accord entre vos actes et votre conscience, dont vous sentez de plus en plus le besoin, n'est-ce pas?

Arlette acquiesça du geste.

— Oh! poursuivit Jérôme, j'ai suivi attentivement le drame de votre conscience. Vous êtes de celles qui, n'ayant pas été guidées, découvrent la nécessité d'une règle et la règle elle-même, après l'avoir transgressée. Il se passe ce phénomène singulier : la faute révèle la morale... A l'origine, l'angoisse, la sensation du péril personnel. Déjà cela contraint à regarder en soi, à considérer ce qu'on a fait, qui cause ce péril et

cette angoisse. Il n'en résulte d'abord que de l'irritation, de la révolte contre des êtres humains hostiles, contre la dureté de la destinée, et, comme une bête prise au piège, on enrage, on se débat. L'imagination affolée suggère des moyens d'évasion, mais ces moyens, on ne les adopte plus, cette fois, à la légère. La peur égoïste de souffrir par eux oblige à les étudier de près. Alors, si l'âme qui les regarde n'est pas foncièrement corrompue, la laideur de quelques-uns l'offusque... « Non, faire cela, je ne le veux pas! je ne le peux pas, même pour me servir!... » Le cercle des possibilités se rétrécit : voici que s'offrent, encore humbles, hésitantes, les solutions douloureuses, mais saines : « Ceci me sauvera peut-être, seulement j'aurai mal!... » Dès lors le plus solide principe de la loi morale apparaît : que toute faute est une dette, mais que toute dette est susceptible de rachat.

Arlette ne répondit pas. Ce qu'elle venait d'entendre résumait si exactement ce qu'elle éprouvait, qu'il lui semblait qu'on la racontait à elle-même. Et, comme il arrive toujours quand on aperçoit trop tard ce qu'on aurait dû faire, elle se révolta contre l'impossibilité de rebrousser chemin dans la durée, de revivre autrement le passé.

— Vous me dites ces choses aujourd'hui, fit-

elle; je les comprends, je les sens vraies et importantes. Pourquoi me les dites-vous si tard? Pourquoi ne me les avez-vous pas dites autrefois, alors qu'elles auraient pu me prémunir?...

— Autrefois?... quand cela?...

— Mais, quand, jeune fille, je venais ici... Du temps que votre mère vivait.

Ils se regardèrent, et soudain leurs regards s'intimidèrent l'un et l'autre et se quittèrent.

— Bien des fois j'y ai songé, fit Jérôme, non sans embarras. Mais vous étiez si jeune!... entre seize et dix-huit ans! Et votre visage, vos façons, vos paroles respiraient une si sincère innocence, que, vraiment, ma mère et moi, nous nous disions : « Faut-il la troubler? Elle est parfaite... »

— C'est vrai, murmura Arlette. J'étais une petite chose toute blanche.

Elle eut un soupir de regret.

— Considérez encore que toute prétention à vous enseigner eût impliqué une critique indirecte de vos parents. Ni ma mère ni moi ne nous sommes reconnu le droit de la formuler. Pourtant nous vous aimions bien.

— Moi aussi, Jérôme, j'aimais votre mère. J'ai été heureuse dans cette maison. Ah! pourquoi ne m'y avez-vous pas retenue? ajouta-t-elle involontairement.

Cette question n'avait pas de sens précis dans

sa pensée; elle n'eût pas su dire comment, par quels moyens, sa tante et Jérôme eussent pu la « retenir » ici. Une gêne plana entre eux : ils cherchèrent des paroles et n'en trouvèrent point.

— Allons, fit Arlette; il me reste à vous dire merci et à retourner chez moi mettre vos conseils en pratique.

— Ce soir même?

— Dès que je pourrai joindre le prince. N'est-ce pas le mieux?

— Maintenant que je vous ai persuadée, c'est moi qui vais avoir peur pour vous. Ce Christian est une telle bête sauvage!

— Qu'est-ce que cela fait? répondit Arlette.

Au ton de sa voix, à je ne sais quelle résolution désespérée dans toute son attitude, M. de Péfaut comprit qu'elle allait à cette entrevue comme à un suicide.

« Où est la vérité? songea-t-il... Suis-je tellement sûr des règles de la vie pour les imposer à autrui, moi qui parfois me les impose sans y ajouter foi? »

Ils étaient sortis du salon, traversaient le vestibule, vitré en façon de jardin d'hiver, vers la porte extérieure. Arlette regardait les objets, les tableaux, les plantes.

— Rien n'a changé ici depuis la dernière fois que j'y suis venue, murmura-t-elle... Il n'y a que

quatre ans, d'ailleurs. Ah! combien ces quatre années ont pesé lourdement sur moi! Ma vieille amie n'est plus, et moi, je suis une malheureuse, si seule, si seule...

Des larmes lui montaient aux yeux. Jérôme prit ses mains qui tremblaient.

— Les gens de notre monde sont presque tous cruellement seuls, dit-il. Regardez autour de vous, vous verrez... L'intimité, la solidarité, semblent être les privilèges de la vie médiocre.

Sans appeler le vieux domestique, il aida la jeune femme à remettre son manteau.

— Adieu, fit-elle.

Jérôme lui dit :

— Ne me laissez pas ignorer ce qui arrivera.

Elle eut un geste vague, comme pour exprimer qu'elle ne promettait rien, qu'elle s'en remettait à la destinée. Et M. de Péfaut la vit disparaître dans l'escalier.

Dans le landaulet qui virait vers la Seine, Martine, dès que sa maîtresse eut repris sa place auprès d'elle, questionna :

— Eh bien?

— Mon cousin est d'avis que je dois parler au prince.

— Et tout lui dire?

— Oui

— Oh! ma princesse, s'écria la jeune femme en joignant ses mains, si vous devez parler au prince, je vous en conjure, laissez-moi ne pas vous quitter... ou du moins cachez-moi à portée de vous.

Arlette ne répondit pas; elle sourit, touchée... Elle était extrêmement lasse, toute sa force nerveuse usée par la démarche qu'elle venait d'accomplir. Pourtant sa conversation avec M. de Péfaut l'avait soulagée. A travers des souvenirs plus confus, elle en emportait au moins ce sentiment très net : qu'elle n'aurait de paix avec elle-même qu'après avoir dit la vérité à son mari et subi les conséquences de son aveu.

Rentrée chez elle, elle s'étendit sur la chaise longue de son cabinet de toilette. Martine lui prépara le seul repas dont elle ne fût pas dégoûtée : un jaune d'œuf battu dans du café noir. Soudain elle l'appela :

— Martine!

La femme de chambre accourut.

— Martine, fit Arlette, j'éprouve une chose étrange. Comme si des chocs étaient frappés au dedans de moi... C'est... cela, n'est-ce pas?

— Oui, ma princesse... C'est l'enfant... N'est-ce pas que c'est douloureux et doux, en même temps?

Arlette fit signe que oui. Martine avait pris la

main toute pâle de sa maîtresse. Elle la baisa en murmurant :

— Que Dieu le fasse naître... et le bénisse!

Si Arlette l'eût pu, elle eût joint le prince le soir même. Elle avait peur de voir tomber cette fièvre qui lui donnait actuellement le courage de l'aveu. Malheureusement, le prince était absent. Des Tachouères, il s'était rendu chez les Destreux de Saint-Clair, où il chassait. Dans l'intervalle, il n'avait passé qu'un jour à Paris : le jour où il avait guetté l'hôtel de la rue d'Offémont, emprisonnant là, sans le savoir, Rémi de Lasserrade avec Mme de Guivre. N'ayant rien surpris, il était parti pour Saint-Clair à peu près rassuré.

Durant ces jours d'attente, Arlette se sentit si faible qu'elle demeura couchée, veillée par Martine... Une prostration profonde l'avait saisie, quelques heures après sa visite chez Jérôme de Péfaut. Prostration analogue à celle que suscite tout changement, toute mue de l'organisme humain : la conscience humaine, elle aussi, a ses mues, qui ne troublent pas moins l'être qui les subit... Tandis que des chocs intérieurs confirmaient à Arlette sa future maternité, un puissant influx de pensées, une intense chaleur d'émotion, la travaillaient. Elle qui n'avait jamais soumis ses propres actes à une critique morale

quelconque, voici que la nécessité tyrannique l'y forçait. Jérôme lui avait dit justement : « Le principe de la loi morale vous apparaît : que toute faute est une dette, mais que toute dette est susceptible de rachat. » Sous cette forme élémentaire de la dette, l'idée de la faute commise s'imposait désormais à la princesse d'Erminge. Elle ne s'avouait pas encore coupable contre son mari, de qui elle pensait : « Il m'a trop sacrifiée : ce n'est pas un mari. » Toute concentrée dans l'idée qu'elle serait mère, elle ne songeait qu'à cet enfant, cause de son angoisse et de son énergie. Elle se disait : « Quoi que je fasse, l'enfant souffrira par moi... »

Même si Christian la laissait vivre, toujours ce mari et cet enfant se combattraient. Des conditions de vie diminuée, difficile, dangereuse, pèseraient sur un petit être qui n'avait pas demandé à naître; d'où l'impérieux, le généreux besoin de réparer, autant que possible, cette injustice initiale. « Ce que je pourrai faire pour cet enfant, je le ferai... je ne céderai rien de ce qui peut servir à sa sécurité, à son bonheur... » L'idée de l'immolation germait ainsi, après celle du rachat : cela sans orgueil, sans la moindre sensation d'être héroïque, avec la conviction, au contraire, de céder à la pression des choses. Cependant, l'angoisse continuait à lui tenailler

les nerfs, et, par moments, elle ne trouvait de soulagement qu'à des appels désespérés vers le justicier inconnu : « Ayez pitié de moi!... » Cela voulait dire : « Sauvez-moi de la mort que je redoute, contre laquelle toute ma jeune volonté de vivre proteste : sauvez-moi de cette force de meurtre à laquelle je vais m'exposer... » Mais cette éventualité de mourir, qu'elle voyait poindre au bout de toutes ses réflexions, contribuait aussi à sa rénovation morale. L'âme est assainie, éclairée jusqu'au fond d'une pure lumière, dès qu'elle fait accueil à l'image de la mort.

Le surlendemain de sa visite à Jérôme, comme Arlette, toujours couchée, faible et fiévreuse, rêvait ainsi, Martine cousant à son chevet, le roulement du téléphone fit lever celle-ci. Elle déposa vivement son ouvrage et courut au cabinet de toilette. Elle revint presque aussitôt :

— Mme la comtesse de Guivre fait dire à madame la princesse qu'elle est rentrée de Rouen, ce matin, et qu'elle va venir prendre des nouvelles.

— Maintenant?

— Oui... Elle monte en voiture. C'est le valet de pied qui téléphone... Faudra-t-il la recevoir?

— Recevez-la! dit la princesse après une seconde d'hésitation.

Depuis que Mme de Guivre avait quitté les Tachouères, sous prétexte d'un voyage à Rouen, ni Christian ni Arlette ne l'avaient revue. Elle adressait chaque jour à Christian, chez les Destreux de Saint-Clair, une lettre ou une dépêche. Arlette avait eu un unique billet auquel elle avait fait répondre par Martine, alléguant une extrême fatigue. Il était exact que Madeleine avait réintégré, le matin même, son hôtel; il était vrai aussi que, tout ce temps, elle l'avait passé à Rouen, sauf la journée consacrée à Rémi de Lasserrade, la journée où Christian avait vainement fait le guet rue d'Offémont. Malgré tant de précautions prises, elle ne regagnait point Paris absolument rassurée. Les lettres de Christian lui avaient paru mystérieuses, semées de réticences. Il y dissimulait naturellement son arrêt à Paris. Mais cédant au besoin qu'a tout homme de prouver à sa maîtresse une aptitude à en conquérir d'autres, il racontait la scène des Tachouères entre Arlette et lui, la présentait comme une tentative formelle d'Arlette pour le reprendre, et s'attribuait le mérite d'y avoir résisté. Madeleine rapprochait malgré elle cette étrange aventure du voyage inopiné, secret, de Christian à Paris, de ce guet forcené que Rémi

et elle-même avaient surpris derrière les persiennes closes de la rue d'Offémont. Arlette deviendrait-elle jalouse ? de Christian, ou de Rémi ? Aurait-elle parlé ? Il fallait savoir ; il fallait causer avec elle et la sonder, avant de revoir Christian qui rentrait le soir même.

Madeleine de Guivre entra, vive et gracieuse, enveloppée d'un long manteau de fourrure qui mêlait à son parfum ordinaire une étrange odeur fauve. Les mains d'Arlette se crispèrent quand la grande taille de la comtesse se pencha sur elle, et que ses lèvres lui baisèrent les cheveux.

— Ah! chérie... Comme il me tardait de t'embrasser!... Dès que j'ai eu cette lettre de Martine, où elle m'annonçait que tu étais souffrante, j'ai laissé à Rouen toutes mes affaires en plan et je suis venue... Rien de sérieux, n'est-ce pas ?

Redressée, sa main gauche serrant le fin poignet d'Arlette, elle la regardait dans les yeux, avec un air d'intérêt affectueux qui vraiment ne semblait pas joué.

— Non, rien de sérieux, dit Arlette. Je ne saurais même pas dire ce que j'ai : le médecin appelle cela de la neurasthénie. Moi, j'appelle cela de la patraquerie : le dégoût de manger, de dormir, de marcher. Tout de même, je vais mieux aujourd'hui.

Débarrassée de ses fourrures par Martine, la comtesse s'assit au chevet d'Arlette et commença, parfaitement à l'aise, à lui parler de son voyage, de la vente du domaine de Goberville, puis des toilettes qu'elle se commandait, et des parties projetées avec la « bande ». Elle demanda négligemment :

— As-tu des nouvelles du prince ? Il chasse à Saint-Clair, chez les Destreux ?

Arlette répondit, avec une évidente sincérité :

— Je n'ai pas vu mon mari depuis notre départ des Tachouères ; Martine a appris par le valet de chambre qu'il rentre de Saint-Clair ce soir ou demain matin.

« Décidément cette petite sotte ne sait rien, » pensa Mme de Guivre, et elle continua de papoter avec des affectations de tendresse, de gâterie pour Arlette. La princesse écoutait ces propos comme une langue étrangère, apprise et sue naguère, puis désapprise. Dans un étrange raccourci, son esprit, aiguisé par la souffrance et la méditation, évoquait le thème de sa vie :

« Madeleine... maîtresse de mon mari, avant et après mon mariage... peut-être aujourd'hui maîtresse d'un homme qui n'est pas mon mari et qui m'a rendue mère... Nous deux sachant à peu près toutes ces choses l'une de l'autre... Et

elle se dit ma meilleure amie, et je la laisse dire... et la voilà à mon chevet, pour me soigner et me gâter, assure-t-elle!... »

Tout cela maintenant lui paraissait invraisemblable, comme certains rêves au milieu desquels le dormeur comprend que ce qu'il voit n'est pas vrai, va cesser, faire place au réveil et à la réalité.

« Cependant ce cauchemar a été *ma* réalité... »

Et tandis qu'elle songeait à cela dans un recul profond de sa pensée, sans effort, par le jeu de l'habitude, et comme une poupée dont le ressort n'est pas à bout de détente, elle répondait à Madeleine sur le ton des papotages accoutumés.

— Quand comptes-tu te lever, ma chérie?

— Mais, je ne sais trop, demain probablement...

— Tu pourras quitter la chambre?

— Le docteur ne me le défend pas. C'est moi qui suis paresseuse.

— Eh bien! tu me feras le plaisir de rester encore au lit demain, toute la journée, jusqu'à l'heure où tu t'habilleras, pour venir dîner avec moi. Toute la « bande » se rallie au restaurant Kieffer pour aller ensuite aux Bouffes, où l'on donne une opérette nouvelle.

— Amusante?

— Idiote, bien entendu... Mais ce sera excellent pour toi, ça ne te fatiguera pas les nerfs.

Debout, elle regarda Arlette en souriant.

— Je comprends que tu te plaises ainsi, ma belle; tu es charmante avec tes cheveux d'or à moitié défaits... Le lit t'a reposée; tu as repris des couleurs... Martine, mon manteau, je vous prie! Allons, continue de te soigner pour ne pas nous manquer demain!

Elle se pencha, effleura les joues d'Arlette qui, indifférente, ne se déroba point.

— C'est convenu, n'est-ce pas?

— C'est convenu.

Dans ce même air de parfums et d'odeur fauve, Mme de Guivre sortit, envoyant un baiser à la princesse. Arlette, demeurée seule, méditait. Elle n'éprouvait nulle haine contre Madeleine; seulement, le lien de sympathie mondaine qui les avait unies se dénouait. Quand la haute et charmante silhouette de la comtesse disparut derrière la porte, Arlette, avec cette netteté de pressentiment dont les grandes crises dotent la conscience, sut qu'elle disparaissait aussi de sa vie, pour toujours.

Cependant Mme de Guivre, rassurée sur l'objet principal de son inquiétude, rentra chez elle en quittant Arlette. Vers cinq heures, le prince se fit annoncer rue d'Offémont. Madeleine le laissa

attendre, et, après un quart d'heure où elle lui imposa de ronger son frein, le reçut froidement. L'explication inévitable ne tarda guère. Madeleine avertit Christian que ses pratiques d'espionnage avaient été surprises par sa femme de chambre et par les gens des maisons voisines, qui le connaissaient. Elle exagéra son irritation.

— Je ne veux pas être surveillée, et il me déplaît qu'on doute de moi. Nous sommes libres l'un et l'autre. Si nous en venons à de tels procédés, mieux vaut rompre.

Souvent, par le sortilège de ce seul mot de rupture, elle avait jeté le prince à ses pieds, en larmes, comme un enfant. Cette fois Christian resta grave, et ne répondit pas.

— Vous m'entendez, Christian? répéta-t-elle.

Il répliqua :

— J'ai eu tort et je m'excuse. Mais je ne crois pas qu'un homme, lorsqu'il aime comme je vous aime, puisse être garanti contre de pareilles folies, qui, je l'avoue, sont inopportunes, et blessantes pour vous. Encore une fois, pardonnez-moi.

Il la regardait en face, si fixement qu'elle s'alarma et n'insista plus. La lueur de menace brutale, mortelle, déjà quelquefois entrevue dans ces yeux d'un bleu germanique, elle venait de l'y reconnaître; comme toujours, elle en ressentait de l'épouvante. L'image de Rémi ensanglanté,

que, depuis des nuits, un cauchemar obstiné lui montrait, traversa son esprit. Et cette fois encore elle voulut désarmer Christian. Elle souffrit qu'il rentrât en grâce. Elle s'aperçut d'ailleurs que le prince, heureux d'être pardonné, restait inquiet. « Qu'est-ce qu'il a donc surpris ? pensa-t-elle. Qu'est-ce qu'il médite ? » L'affolement de sa peur pour Rémi la rendit, ce jour-là, ingénieuse à reconquérir Christian, — avec une sorte d'exaltation, comme on s'immolerait, — gardant au cœur la pensée de l'autre, à qui elle offrait ce sacrifice, le plus douloureux à une femme éprise. Elle permit que le prince dînât avec elle; elle le toléra jusqu'aux environs de minuit. Alors il la quitta, enfin rassuré. Comme tous les esprits courts, il passa du doute anxieux à la confiance. Il marcha, alerte et gai, depuis le parc Monceau jusqu'à son cercle. Il y trouva engagée une forte partie, prit la suite d'une banque, et, pendant une heure, gagna presque sans relâche. Très lucide, il resta sur son gain, — une grosse corbeille pleine de jetons qu'il évaluait, à vue, à plus de soixante mille francs, — remonta les Champs-Élysées, toujours à pied. Il se sentait fier et jeune : comme vingt ans auparavant, son succès présent lui donnait le désir et la puissance de nouvelles fortunes. D'ailleurs, l'air froid le saisissait, après la cha-

leur du club toute saturée d'alcool, et le grisait. Dans l'anxiété, il avait été scrupuleusement fidèle à sa maîtresse : réconforté maintenant, le goût des expériences amoureuses lui revenait ; c'est un phénomène habituel chez tous les hommes d'amour. Il aborda, avenue Hoche, une jolie fille qui passait, et qui, impressionnée par la carrure et l'élégance de ce promeneur en frac sous le mac-farlane noir, causa, se dit ouvrière, donna son adresse avec un rendez-vous. Christian oublia l'adresse, quelques pas plus loin, mais cette facile conquête échauffa son amour-propre... Une détente calmait son organisme. Quand il arriva chez lui, l'ascenseur était en course dans sa gaine. Christian monta d'un pas vif les quatre énormes étages, jouissant de cette satisfaction aiguë que vaut aux hommes, après la quarantaine, la persistance de leur vigueur et de leur souplesse.

Dans l'antichambre, où luisait une veilleuse électrique, le valet de chambre, assoupi sur la banquette, sursauta, quand Christian le toucha du bout de sa canne. Tandis que l'homme, encore ensommeillé, ôtait le mac-farlane de son maître, il lui dit :

— Le prince a une lettre de Mme la princesse sur la table de son cabinet ; Mme la princesse prie le prince de la lire tout de suite.

« Une lettre de ma femme?... pensa Christian... Que peut-elle bien me vouloir?... Une suite à la scène des Tachouères? Pourquoi pas?... »

Sa gaîté confiante du moment lui fit envisager sans ennui un raccommodement conjugal : les propos de Madeleine touchant Arlette avaient laissé percer une légère anxiété, sur le sens de laquelle Christian s'était mépris. Il l'avait crue jalouse d'Arlette. Il sourit à l'idée de se venger des angoisses qu'elle lui avait récemment infligées.

Il gagna son cabinet de travail, où le valet de chambre, le précédant lestement, avait allumé les boules électriques. C'était une pièce au style de yacht, en citronnier jaune, prétentieuse et banale. Une haute glace renvoya au coup d'œil du prince son image de viveur robuste, où se composaient la nonchalance de la noce et l'entraînement sportif. Il tendit l'enveloppe et, debout, écartant un peu le papier, car la presbytie commençait d'aplatir le globe de ses yeux, il lut :

« Je vous serais reconnaissante, Christian, de venir causer avec moi ce soir, quelle que soit l'heure à laquelle vous rentrerez. Je vous attendrai dans le petit salon voisin de ma chambre. »

Christian nota la brièveté du billet; si peu

perspicace qu'il fût, il y distingua un ton grave qui l'impressionna.

Il resta pensif quelques instants. Il hésitait entre deux hypothèses : celle d'un caprice de la princesse et celle, moins flatteuse, d'une dette qu'elle aurait à lui avouer. La curiosité le décida.

— C'est bon, Urbain, dit-il au valet de chambre, allez vous coucher. Je n'ai plus besoin de vous...

Le cabinet du prince était séparé du domaine réservé à sa femme par les deux vastes salons et la salle à manger : toutes les pièces de l'appartement donnaient, d'autre part, sur une longue galerie, servant d'antichambre. Christian se demanda un moment : « Par le salon ou par la galerie? » Jugeant que d'arriver par les salons accuserait par trop, entre des époux si peu conjugaux, le caractère de rendez-vous galant, il se décida pour la galerie... Une chose le confirma toutefois dans cette idée de rendez-vous qui le hantait : comme il approchait du boudoir de la princesse, la porte s'entr'ouvrit d'elle-même. Une silhouette féminine se dessina dans l'entrebâillement. Ce fut seulement quand le prince atteignit le seuil, que la porte ouverte laissa voir Martine.

— Mme la princesse prie le prince de l'attendre ici... Elle vient à l'instant.

Le trouble extrême de la femme de chambre, quand elle prononça ces mots, ne détrompa pas Christian. « Elle est confidente et complice, » pensa-t-il.

Martine le laissa seul dans le petit salon. A peine une minute passa, durant laquelle le prince considéra comme quelque chose de nouveau, tant il y avait de jours qu'il n'y pénétrait plus, ce boudoir en faux style « Joséphine », comme l'appelaient les tapissiers du moment... Il entendit un chuchotement, le bruit d'un sanglot étouffé, presque un cri. Le silence se fit de nouveau et Arlette parut.

Il avait supposé qu'elle viendrait vêtue d'un souple peignoir de mousseline ou de crêpe, telle que durant la nuit des Tachouères; il s'étonna de la voir en toilette d'après-midi, la jupe en velours sombre, seulement ornée de dentelles aux manches, le corsage montant jusqu'au col. Elle lui tendit la main et lui dit d'une voix calme :

— Christian, je m'excuse de vous importuner à une heure pareille.

Le prince gardait la main qu'elle lui avait tendue, bien qu'il sentît l'effort subtil de cette main pour s'échapper. Il répliqua :

— C'est moi qui m'excuse de vous avoir fait veiller si tard. J'ai dîné au cercle et j'ai eu l'imprudence de me laisser engager dans une partie

frénétique, qui s'est prolongée et que j'ai quittée après une heure du matin, honteux d'avoir gagné soixante-dix mille francs environ, sans un instant de déveine. Et tenez, ajouta-t-il en lâchant la main d'Arlette et en fouillant dans la poche de son gilet : voici une plaque que j'ai emportée par mégarde; je vous en fais cadeau.

Il jeta sur une console la rondelle de nacre sur laquelle était inscrit le chiffre : 3.000. Arlette ne remercia pas et sembla n'avoir pas vu.

Tous deux s'observèrent, debout en face l'un de l'autre, à l'angle de la cheminée. Arlette lisait la pensée de Christian dans ses yeux allumés d'appétit sensuel. Christian retrouvait dans le regard d'Arlette le reflet de cette gravité qu'il avait pressentie en lisant son billet, tout à l'heure. Cela le gêna, l'ennuya; l'hypothèse d'une dette à payer s'imposa de nouveau, il prévit une grosse demande d'argent, la menace de quelque créancier exaspéré. Mais d'avoir fait, tout à l'heure, cet énorme gain, il se sentait ce mépris quasi haineux que les joueurs ont pour l'argent, — pareil au mépris des débauchés pour les filles : — l'argent qui se donne et trahit au hasard, comme une fille.

Il passa derrière Arlette et lui dit plus bas, d'une voix de caresse :

— Vous êtes délicieuse, ce soir... Mais pour-

quoi au milieu de la nuit vous guinder dans un corsage montant?

Les belles et robustes mains du prince, effleurant la taille, s'irritèrent à la résistance du corset, pourtant léger et souple. Arlette se dégagea. Christian ne vit, là encore, qu'un jeu de coquetterie, et insista :

— Je n'ai guère été galant avec vous, l'autre nuit, aux Tachouères... J'étais énervé, las... Laissez-moi prendre ma revanche aujourd'hui.

Captive dans les bras de son mari, frôlée par des baisers qui cherchaient ses lèvres, Arlette se défendait sans tentation, oh! non... mais aussi sans horreur, sans la révolte nerveuse qu'elle avait éprouvée quelques jours auparavant. Elle n'en ressentait que l'importunité d'une diversion frivole.

— Je vous en prie, Christian...

Ces seuls mots furent prononcés d'un ton si sérieux, que le prince, aussitôt, lâcha prise. Il ressaisit sa tenue de mondain, et, la bouche pincée d'un sourire malveillant, il dit :

— Que vous êtes bizarre, ma chère amie! L'autre jour vous m'attendez dans les couloirs des Tachouères, dans une tenue et avec des façons qui me donnaient à croire que vraiment j'étais en grâce près de vous; puis brusquement vous vous dérobez. Cette fois, après m'avoir dé-

rangé à trois heures du matin, même dérobade. Franchement, n'importe quel mari se méprendrait sur vos intentions.

— C'est vrai, Christian... Aux Tachouères, j'ai essayé de me rapprocher de vous par des moyens méprisables... Mais (elle continua, avec difficulté) depuis... j'ai souffert, j'ai réfléchi... et aujourd'hui je vaux peut-être un peu mieux. Vous pouvez me donner votre confiance. Ce que j'ai à vous dire vous sera pénible; mais je n'userai pas de subterfuges et je vous dirai la vérité.

« C'est bien une dette, » pensa le prince. Pourtant le ton d'Arlette, si inusité, l'étonnait de plus en plus. Sa déception se doubla d'un violent ennui, l'ennui des hommes de plaisir à qui l'on veut parler sérieusement.

— Ma foi, dit-il, si je dois écouter des choses embêtantes, j'aimerais mieux remettre à demain... Est-ce si pressant?

— Oui, Christian. Je vous en prie, écoutez-moi.

Il s'assit dans le coin de la cheminée, sur un petit fauteuil dont le dossier carré s'ornait d'une mince palme sculptée, et dont les pieds fréles s'évasaient un peu par en bas.

— J'écoute, fit-il.

Arlette, du fond de son cœur, adressa un appel à ce mystérieux Arbitre de nos destinées,

que les misérables ne peuvent supposer inexistant ou indifférent...

Il lui semblait qu'elle avait devant les yeux un gouffre où il fallait descendre. Elle eut un recul involontaire, une sorte de parade de l'instinct :

— Christian, j'ai été bien abandonnée, depuis mon mariage avec vous. Je vous demande un peu de miséricorde.

Le prince, maintenant tout à fait détrompé, commença à redouter que la confidence ne roulât pas seulement sur l'argent. L'orgueil de la race et la coutume de tenue mondaine lui rendirent sa parfaite possession d'esprit. Sans savoir encore jusqu'où la princesse prétendait pousser les confidences, il s'irrita de la démarche, comme d'une inconvenance.

— Ma chère Arlette, dit-il, je vous vois très nerveuse... Moi-même, vous comprenez que votre accueil m'a un peu énervé... Réfléchissez avant de continuer. Si ce sont des reproches sur ma conduite que vous voulez me faire, je les trouve fort inopportuns.

La princesse fit « non, » du geste.

— Non? reprit Christian. Ce ne sont pas des reproches?... Ce sont des confidences? Alors, de grâce, épargnez-les-moi.

— Mais, Christian...

— Je ne demande aucune confidence... Si

vous avez fait des dettes, envoyez vos fournisseurs à Verdet, mon homme d'affaires... Il les réglera encore une fois. Vous devez me rendre cette justice : je ne vous accable pas de récriminations là-dessus.

— C'est vrai, Christian. Peut-être aurait-il mieux valu, pour nous deux, que vous me fissiez mieux sentir votre autorité.

— Voilà de bien beaux sentiments, dit le prince en souriant. Décidément vous êtes une nouvelle convertie... Je m'apercevais bien, depuis quelque temps, que vous deveniez singulière. Il doit y avoir du confesseur là-dessous... Eh bien! qu'il soit convenu que je réglerai vos dettes et que vous n'en ferez plus. En échange de ce bon procédé conjugal, ne me reprochez plus l'usage que je fais de ma liberté. Je n'ai pas été un mari modèle, c'est exact : mais vous savez comme moi que, dans notre milieu, il en est souvent ainsi. Un certain état de vie comporte certaines habitudes : et, sans jouer aux gens de cour à une époque où il n'y a plus de cour, nous ne nous demandons pas, l'un à l'autre, quand nous nous marions, tous les trésors des vertus bourgeoises. La liberté dont j'ai besoin pour moi, ne vous l'ai-je pas laissée à vous-même?

— Oh! murmura la princesse, je n'ai eu que trop de liberté.

— Je proteste contre ce mot. Vous vous calomniez. Vous vous êtes toujours parfaitement bien tenue, et si quelqu'un se permettait là-dessus une critique, il aurait affaire à votre mari. Allons : causez dès demain avec Verdet, qui aplanira vos difficultés, sans vous donner de tracas... Est-ce convenu et puis-je me retirer?

Il se levait, faisait un pas vers la porte. Arlette l'arrêta. Elle eut peur de manquer l'aveu; elle voulait le gouffre, elle s'en approcha fébrilement :

— Christian, il ne s'agit pas ici de questions d'argent ni de tenue. Ne comprenez-vous pas que j'ai à vous faire l'aveu le plus grave?

Le prince, brusquement rouge autour du front, demeura. La voix houleuse, il répliqua :

— Je ne veux pas d'aveu, la! Comment faut-il vous parler pour se faire entendre? Je n'en veux pas, je n'en veux pas! Je ne vous demande aucun compte; je trouve absurde, inconvenant, que vous m'en rendiez malgré moi.

— Christian, il faut que vous m'écoutiez.

— Ah! laissez-moi... Est-ce donc un propos délibéré de me faire perdre mon sang-froid?

Il mit la main sur le bouton de la porte, il allait l'ouvrir. Arlette dit d'une voix nette et basse :

— Christian, j'ai eu un amant.

Le prince sursauta sous le choc du mot. Arlette vit que la respiration lui manquait : « Quand il la retrouvera, pensa-t-elle, il me brisera... » Et sa chair souffrait déjà du broiement imaginé. Mais le prince se rassit sur le fauteuil, les mains appuyées aux bras du siège. Il fixa sur Arlette un regard où celle-ci lut une véritable haine. Depuis qu'elle voyait suspendu sur elle le danger imminent de la mort, elle se calmait.

Le prince dit d'une voix voilée, saccadée :

— Vous êtes folle... Vous rêvez... Si vous aviez eu un amant, vous ne le diriez pas à votre mari qui ne vous demande nul compte de votre conduite.

— Je ne suis pas folle, Christian. J'ai eu un amant... au printemps dernier. Je vous jure que c'est mon seul péché contre vous. J'ai appartenu à cet amant deux mois et demi, et depuis... depuis... la rupture, rien d'autre ne s'est passé, rien.

— Vous tairez-vous? gronda Christian, et les bras du fauteuil crièrent sous ses poignets crispés. Je vous dis que je ne veux pas de vos confidences, d'abord parce que je n'y crois pas, et puis parce que je me moque de ce que vous me racontez, entendez-vous? Je m'en moque, ça m'est égal, égal, égal .. Je sais que vous ne valez rien, pas plus que votre mère ni que votre père.

Et si le nom d'Erminge ne devait pas en souffrir par contre-coup, il y a longtemps que je vous aurais envoyée les rejoindre, vos parents, la détraquée et l'escroc.

La cinglure de l'outrage ne toucha pas Arlette en un point sensible de son cœur. Elle voulait dire la vérité, voilà tout, et déjà ressentait un grand soulagement de ce qu'elle avait dit.

— Mon père ni ma mère n'ont rien à faire entre nous, Christian, reprit-elle. Je suis seule responsable. Je vous demande pardon.

— Pardon? Quelle plaisanterie! Je vous répète que votre vie personnelle, je m'en moque, cria le prince. C'est assez pour moi de l'embarras que me causent vos folies de dépense. Savez-vous que, ce matin encore, Verdet a reçu de la maison Jubillard une menace de saisie, pour quinze mille francs de dettes que vous y avez faites?... La saisie! Le papier timbré chez le prince d'Erminge! Je vous aurai dû ça, si je ne paye pas... Payer! payer! avec quoi? Avec l'argent de votre dot, n'est-ce pas?

— Dois-je vous dire, demanda Arlette comme si elle n'avait pas entendu la réplique du prince, et comme si une pensée unique l'hypnotisait, dois-je vous dire le nom?

— Je vous commande de vous taire, fit le prince qui blêmissait.

Il demeura une longue minute immobile, cloué sur son fauteuil, de grosses veines saillant au milieu du front. Arlette fut empêchée de parler par la peur de le voir soudain foudroyé d'une congestion. Elle-même s'étonnait d'être encore vivante, de n'avoir pas subi le choc de ces poings de lutteur, qui tourmentaient les bras du fauteuil... A la vérité, Christian souffrait cruellement. Les paroles d'Arlette ne lui apprenaient rien. L'intimité avec Rémi avait été trop naïvement étalée pour qu'il ne s'en doutât pas. Il n'avait pas voulu voir, parce que, comme il le disait, cela lui était égal, à la condition que la sauvegarde du décorum fût maintenue, que tout se passât à la mode facile, tolérante, des liaisons mondaines. L'aveu d'Arlette, au contraire, l'irritait; c'était l'inconvenance, plus grave que le libertinage. L'aveu l'exaspérait comme un commencement d'esclandre, et, voyant sa femme si résolue, prête à continuer, il cherchait maintenant un moyen de la faire taire; et cette peur qu'elle ne criât, que d'autres gens ne vinssent et n'entendissent, cette peur d'un scandale plus bruyant, plus public, et le désir qu'Arlette n'allât pas plus loin, n'avouât pas davantage, ne rendit pas par ses aveux la situation plus insupportable, le clouaient sur place, refrénaient sa violence.

Il parla le premier, la voix blanche, lasse, une

voix de malade, d'homme accablé qui se relève pour se plaindre.

— Je vous prie de ne pas ajouter un mot. Je ne veux pas le nom, je ne veux pas!... Si vous le prononcez, vous comprenez bien que les choses ne s'arrêteront pas ici, et alors tout sera lâché, tout sera public. Je ne veux pas! Notre maison ne doit pas être tachée par vos galanteries. Tenez-vous tranquille, donc, si vous pouvez. Vous m'avez déjà fait assez de mal comme cela. Je vous exècre. Je vous méprise. Ne m'adressez plus la parole. Devant le monde, rien de changé : je vous parlerai comme par le passé. Mais, entre nous, c'est fini, je ne vous connais plus. Et tâchez que je ne vous rencontre pas trop souvent sur mon chemin, ou je ne réponds pas de moi.

Arlette reprit :

— Je vous assure, Christian, qu'il m'en coûte de vous faire du mal... et je vois que je vous fais du mal. Mais je ne vous ai pas tout avoué.

— Je vous ai dit que je ne veux pas savoir le nom! gronda le prince. Prenez garde! (Ses traits se convulsèrent.) Je vous jure que ce nom, si vous essayez de le prononcer, je vous le ferai rentrer dans la gorge, avant que vous n'ayez achevé...

« Voilà... il va me tuer, » songea Arlette... Tout Christian signifiait la mort en cet instant,

comme une bombe dont la mèche finit de se consumer... « Voilà... il va me tuer. » Pour la première fois, la mort apparut à la princesse avec son visage de délivrance, ce visage mystérieux qu'elle montre à ceux-là seuls qui ont touché le fond de l'angoisse humaine. Elle fut possédée par le vertige des martyrs, quand elle répliqua :

— Je ne vous dirai pas ce nom, puisque vous refusez de l'entendre; mais je dois vous laisser connaître que, cet amant... je suis enceinte de lui.

Elle ferma les paupières, espéra le coup mortel. Elle entendit le fauteuil de Christian s'ouvrir sous l'écart brusque des mains frémissantes, les bois jetés sur le parquet, un mot grondé près d'elle :

— Saleté!

Le souffle de fièvre et de colère du prince l'effleura. Et, en relevant instinctivement les paupières, elle vit, tout proche, les traits décomposés de son mari.

— Saleté!... répéta-t-il.

Dans la figure, comme disent les gens du peuple, il continua à lui parler, haletant :

— Quand on se conduit comme une fille, on prend garde, au moins, comme une fille. On ne risque pas de jeter un bâtard dans une maison comme la mienne... entends-tu?... entends-tu?

Deux fois il l'insulta, blanche comme une morte, d'un mot populacier. Comme elle ne répondait pas, comme elle ne bougeait pas, il accompagna la dernière insulte d'un choc de son poing sur l'épaule droite d'Arlette. Sous ce choc, il sentit l'épaule si faible qu'il eut sans doute une honte instinctive, et, s'écartant, il alla retomber sur un pouf, devant la cheminée. Là, machinalement, il prit un rond de dentelle sur un guéridon à portée de sa main, et en épongea la sueur de son visage. Il y avait de la poussière sur la dentelle, elle se détrempa dans la sueur et composa au prince un étrange masque, menaçant et comique.

— Quand je pense que j'ai épousé ça, grommela-t-il.

— Christian, implora la princesse, soyez miséricordieux. Vous m'avez laissée si seule dans la vie!

— Ah! voilà le comble! s'écria le prince... C'est ma faute! C'est parce que je vous ai laissée seule, que vous vous êtes fait faire un enfant!... Si toutes les femmes du monde que leur mari n'espionne pas vous imitaient, on repeuplerait vite! Est-ce par stupidité ou par méchanceté que vous avez fait cela, voyons?... (Il se releva, marcha de nouveau sur elle.) Moi, j'ai une maîtresse, c'est entendu et vous le savez. Mais je

ne vous arrive pas avec un bâtard à élever, en vous le donnant pour fils. Je comprends maintenant l'histoire des Tachouères! C'est plus drôle que je n'avais cru, par exemple. Il s'agissait de me faire endosser le chèque! Pas si sot!...

Arlette souffrait maintenant, sous les injures : elle souffrait dans cette nouvelle conscience que lui faisait la maternité. Le mot « bâtard », flétrissant d'avance l'être innocent qu'elle portait, la brûlait. Elle mesurait sa faute à sa honte, à l'impossibilité de relever l'outrage. Jusque-là, elle n'avait pas pleuré. De lourdes larmes commencèrent de couler sur ses joues.

— Il ne s'agit pas de pleurnicheries, dit le prince. Voyons, continua-t-il tâchant de maîtriser ses pensées en déroute et sa voix défaillante. Il faut sortir de cette impasse, et sans scandale. Vous êtes grosse de combien de mois ?

— De quatre mois, je crois.

— Quatre mois! mais vous êtes folle d'avoir attendu quatre mois. Ne pouviez-vous pas aviser plus tôt ? Qu'est-ce qui vous a empêchée ? Il n'est pas possible que vous n'y ayez pas songé! Mais répondez!

Arlette réfléchit :

— Je crois que je comprends ce que vous voulez dire. Et je vous confesse que j'ai pensé moi-même, un instant, à me tirer ainsi d'embarras.

Mais, aujourd'hui, je ne le ferais à aucun prix, même si je n'y risquais rien.

— Je vous affirme pourtant que vous le ferez. N'allez pas vous imaginer que je laisserai naître cet enfant.

Les veines de ses tempes se sculptèrent de nouveau en relief blafard sur le rouge de la peau.

— Je ne ferai pas ce que vous projetez, Christian. Ne me le demandez pas, c'est inutile. J'ai péché contre vous, c'est vrai : je m'en humilie. Mais je ne peux pas faire cela.

— Alors, bégaya Christian, vous voulez que ce bâtard naisse chez moi, et qu'il soit mon fils ? Voyons ! ajouta-t-il, en faisant un effort pour se calmer. Vous n'avez rien à gagner à me pousser à bout.

Arlette ne pleurait plus. Elle se hâta de parler, de s'expliquer, comme un enseveli se hâte vers une issue qu'il aperçoit.

— Oh ! non, Christian. Dieu m'est témoin que je ne cherche pas à vous irriter, et que votre mal me fait mal. Je me prêterai à tout, pour diminuer sur vous l'effet de ma faute. Seulement, contre mon enfant, ne me demandez rien. Je ne pourrais rien céder, et rien ne me fera céder. Car vous comprenez bien qu'en me décidant à avouer ce que j'avoue, j'ai fait le sacrifice de tout.

Elle parlait si ferme que, d'abord, Christian ne répliqua pas. Il considérait avec étonnement cette Arlette inconnue de lui, si franche, si résolue. Et, comme nul n'a de prise sur la vérité dite tout entière, déjà il sentait qu'il fallait ployer, rendre du terrain.

— Pourtant, fit-il, contenant son front avec sa main, vous ne supposez pas que je vais accepter un enfant qui n'est pas de moi?

— Mais je ne vous le demande nullement!

— C'est heureux.

Il se mit à se promener de bout en bout de la petite pièce; son visage était convulsé, il gesticulait, et sa voix, de temps en temps, émettait des sons que les lèvres n'articulaient pas. Cela dura... un temps que ni Arlette ni Christian n'apprécièrent. Arlette, échouée sur sa chaise, commençait, sous l'action des nerfs tendus à l'extrême, à souffrir dans les reins et dans les entrailles. Elle se raidissait contre cette souffrance, ne voulait pas souffrir, parce qu'il lui semblait que cela lui ôtait la lucidité dont elle avait besoin. Elle observait Christian, sans terreur, même avec un peu de pitié, car il était évidemment ravagé par l'angoisse. Enfin il s'arrêta, adossé à la cheminée, et, sans regarder sa femme, en phrases sèches et impérieuses, comme s'il eût réglé le compte d'une servante, lui dit :

— Vous allez faire une absence, un voyage à l'étranger.

Arlette accepta d'un signe.

— Nous ne mettrons aucun médecin dans la confidence. Vous vous installerez sous un faux nom, dans un coin d'Allemagne ou d'Italie. Votre femme de chambre, Martine, se doute évidemment de la vérité?

— Elle sait tout.

— La regardez-vous comme sûre?

— Absolument.

— Vous l'emmènerez. Vous achèverez là-bas votre grossesse : nous trouverons quelque prétexte de santé pour expliquer cette longue absence.

De nouveau la princesse acquiesça.

— Au moment de votre délivrance, je veux être prévenu. Je viendrai moi-même vous rejoindre, et y assister. Rien ne vous manquera, je vous le promets.

— Merci, Christian; vous êtes plus clément que je ne l'avais attendu.

— Quand l'enfant sera né, je me chargerai de son entretien et de son éducation.

— Vous ferez cela?

— Je le ferai, à une seule condition : c'est que jamais, jamais plus, vous ne le verrez.

— Comment? fit Arlette. On me l'enlèvera?

— Dès qu'il sera né. Et jamais vous ne me demanderez où il est. Seulement, je vous donne ma parole, et vous savez qu'elle est valable, que l'enfant sera bien élevé, ne manquera de rien, qu'on lui enseignera un métier qui assurera sa vie.

Arlette secoua la tête et dit simplement :

— Cela ne se peut pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne veux pas quitter mon enfant.

— Vous ne voulez pas ? vous ne voulez pas ? ricana le prince. Voilà une façon de parler qui vous sied bien ! Savez-vous que vous n'avez plus à vouloir, mais à vous soumettre ? Ou bien je vais vous faire enfermer, entendez-vous, enfermer à Saint-Lazare avec les filles et avec les folles !...

— Christian !

— Ah ! j'en ai eu, de la patience, je crois, et peu d'hommes auraient souffert sans révolte ce que je viens de souffrir. Mais je vous jure que, si vous continuez à me braver, je vous... je vous briserai.

Il pouvait à peine parler, sa voix s'empâtait et se faussait. Arlette tenta de le calmer.

— Mais je ne vous brave pas, Christian ! Oh ! Dieu ! c'est bien loin de ma pensée. Mettez-moi où vous voudrez, cachez-moi pour la vie, cela

m'est égal. Vous avez le droit de me punir. J'accepte d'avance toutes les punitions, sauf de me séparer de mon enfant.

— On ne vous consultera pas, dit Christian.

— Je ne me laisserai pas faire, il vaut mieux que vous le sachiez d'avance.

Quand elle prononça ces mots, elle vit de nouveau, dans les yeux de son mari, la menace du meurtre.

— Gredine! murmura Christian. Si je pouvais t'étrangler ici... Prends garde... Je n'aurai peut-être pas la force de me résister tout à l'heure.

Il résista pourtant; la peur du scandale le mata cette fois encore. Arlette, si têtue, à quoi bon la frapper, puisqu'elle se laisserait frapper et ne céderait pas? Il sentait cela à l'évidence : et le besoin d'obtenir d'elle qu'elle cédât était à ce point tyrannique qu'il n'avança pas sur elle. A bout d'espoir et même de force, ce géant affolé murmura naïvement, pour lui-même :

— Mais que faire? que faire?

Arlette implora :

— Ne pourrais-je pas disparaître de votre vie, sous un prétexte quelconque de maladie?... Vous direz qu'on m'a installée dans un sanatorium, dans une maison de retraite... Ni mon père ni ma mère ne protesteront : personne ne s'intéresse

à mon bonheur ni à mon existence. Ne puis-je pas passer pour morte ?

Elle était si manifestement sincère que le prince s'apaisa un peu.

— Une séparation... murmura-t-il. Mais tout se saura. On fera des conjectures. On devinera. Ah! je suis bien misérable!

Il s'assit sur le divan où tout à l'heure était Arlette. Sa figure vieillit, s'hébéta; de grosses larmes brillèrent au coin de ses yeux et roulèrent sur ses joues maculées de poussière.

— Christian!... s'écria la princesse. Ah! pardonnez-moi!

Elle voulut lui prendre la main. Elle-même lui pardonnait tout, en ce moment, affolée à l'idée qu'elle avait créé une telle douleur, elle qui se croyait incapable de nuire.

Christian reprit :

— Tâchons d'y voir clair et de décider quelque chose... Il n'y a décidément pas moyen de sauver toute la face, pour le monde. Le mieux est de nous séparer, de divorcer. Je ne me remarierai pas. On admet qu'un homme divorce, s'il ne se remarie pas... Eh bien! c'est dit... Nous allons nous séparer... le plus discrètement possible. Bien entendu, il ne sera pas question de votre grossesse. Je prendrai même tous les torts à ma charge. Nous laisserons passer le temps

légal... trois ans, je crois... après ces trois ans, vous demanderez à convertir la séparation en divorce.

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Bien, dit Christian.

Comme un homme qui vient de porter un poids trop lourd pour ses muscles, il se reposa de penser pendant quelques instants... Son esprit, peu habitué à l'effort, était harassé et satisfait de sa trouvaille. Tout lui semblait aplani, désormais. Arlette partait de sa vie... On ne la revoyait plus... Et si la cour de Rome dénouait le lien conjugal (la chose est possible, en somme), peut-être le mariage avec Madeleine...

Il dit :

— Alors... c'est convenu? L'accouchement à l'étranger, la séparation amiable... le divorce à votre requête?

Arlette hésita.

— Vous ne répondez pas?

— Je vous répète que je vous obéirai en tout mon possible, dit Arlette... Mais... au milieu de tout cela... mon enfant?

— Quoi, votre enfant?

— Que deviendra mon enfant? Quelle sera sa condition dans la vie, avant et après le divorce?

Christian réfléchit, agacé de ce nouvel effort

d'invention et de prévision qu'on lui demandait.

— L'enfant... murmura-t-il... mais, on ne le verra pas, on ne le connaîtra pas, puisque votre maternité aura été secrète... Personne ne parlera de l'enfant, ni vous ni moi. Et, tenez, voici la solution... qui est excellente, qui vous donne satisfaction, puisque vous pourrez indéfiniment et sans inconvénient garder l'enfant près de vous, et l'élever...

— Dites! fit Arlette anxieuse.

— Votre femme de chambre a toute votre confiance?

— Oui.

— Elle s'appelle?

— Martine Lebleu.

— Eh bien! on donnera une somme à cette fille, et l'enfant, là où il naîtra, sera inscrit à l'état civil comme né de Martine Lebleu et de père inconnu.

— Non, Christian, répliqua Arlette. Je ne peux pas dire que cet enfant n'est pas mon enfant... Mais qu'est-ce que cela vous fait? ajouta-t-elle, épouvantée par le retour d'orage qu'elle lisait dans les yeux de son mari... qu'est-ce que cela vous fait, puisque je m'en irai, je disparaîtrai?... je vous le jure... où il vous plaira de m'envoyer... en Amérique, en Australie... et je ne reviendrai jamais.

Christian sembla n'avoir pas entendu ces derniers mots par lesquels Arlette avait tenté de parer la violence qu'elle devinait imminente.

— Vous êtes folle! cria-t-il.

La colère recommençait à étouffer et à fausser sa voix.

— Décidément, quelqu'un vous mène, et je suis bien sot de discuter... Pas de plaisanterie, allons! Si vous ne m'obéissez pas, je vous chasse d'ici, je vous le jure... et il vaut même mieux que vous vous sauviez tout de suite, car je ne suis pas sûr de ne pas vous briser avant... L'enfant sera l'enfant de Martine. Il sera déclaré à l'état civil comme enfant de Martine. Vous l'élèverez, si bon vous semble : je vous donnerai de quoi l'élever. Mais comme un fils de vous, tant que vous êtes ma femme, est réputé pour mon fils, je ne me soucie pas qu'un jour ou l'autre ce bâtard ou vous-même veniez me faire du scandale et du chantage...

— Christian!... implora Arlette.

— Oui, du scandale, du chantage... et toute votre résistance d'aujourd'hui n'est pas autre chose que du chantage... Une fois que vous ne serez plus ma femme, et qu'il ne pourra pas y avoir de doute sur ma non-paternité, menez la vie qu'il vous plaira, faites vingt enfants, si vous voulez... je ne serai pas le premier prince dont

la femme aura tourné à la gueuse. Je ne veux pas de bâtard dans la maison d'Erminge. Donc l'enfant, si je tolère sa naissance, ne saurait être *votre* enfant. Est-ce dit?

— Je ne peux pas, dit Arlette très bas.

— Quoi! qu'est-ce que vous ne pouvez pas?

— Je ne peux pas promettre de ne pas dire à mon enfant que je suis sa mère. Lui et moi, nous serons des absents pour toujours. Je lui dirai qu'il n'est pas de vous, mais quelle que soit la loi des hommes, je ne lui laisserai pas croire qu'il est l'enfant d'une autre que moi-même... Christian!...

Elle cria ce nom avec épouvante, tant la révulsion du visage de son mari, à sa réplique, avait été soudaine et effrayante... « Ah! je vais mourir!... » pensa-t-elle encore : et, par lassitude de cette lutte trop longue, dont l'issue était maintenant évidemment désespérée, elle accepta la fin, et la souhaita brusque, sous un choc de cette force formidable, déchaînée, qui s'élançait sur elle... Le choc fut la simple rencontre du corps de Christian et de son frêle corps à elle qui aussitôt céda, s'abattit sous la poussée... En arrière elle buta contre un siège et tomba à la renverse, presque sans bruit, sur le tapis... Là elle vit, une seconde, la stature dressée de son mari, qui lui sembla gigantesque, les lourds

pieds germaniques, serrés dans le vernis des chaussures; elle eut l'impression qu'elle allait être foulée par cela. A ce moment l'horreur physique de la souffrance et de la mort la recroquevillèrent sur le tapis, comme une pauvre chenille menacée, heurtée. Et sans doute le prince hésita lui-même à l'écraser là, à s'assouvir dans du sang de tout ce qu'il souffrait depuis une heure. Il cogna tout de même du pied, mais avec une rudesse contenue, cette forme de femme effondrée.

Arlette reçut le coup sur la main instinctivement déployée contre son ventre; et la peau délicate s'érafla, tandis qu'une douleur se prolongeait dans les entrailles. Presque aussitôt, le géant se baissa, prit cette chose qui pantelait à terre, la saisit, la souleva par les jambes, la logea sous son bras gauche. Puis, il ouvrit la porte du petit salon, tirant Arlette dont les bras battaient les meubles, dont la figure balayait le sol; il traversa vivement la galerie où l'électricité répandait un jour éclatant, gagna le seuil de la porte d'entrée, l'ouvrit furieusement, et, d'un geste furieux aussi, poussa la loque humaine dans la nuit du palier, usant sa suprême envie de meurtre dans la violence de ce geste. La tête d'Arlette, que ses mains ne protégeaient plus, heurta une banquette; elle avait perdu connaissance avant

que la porte ne se fût refermée sur le prince qui rentrait chez lui, chancelant, ivre.

La lourde et somptueuse maison, dans ses murs massifs, dans ses plafonds rembourrés de liège, dans ses tapis et ses tentures, avait englouti le bruit du drame. Et le silence s'y appesantit de nouveau.

Les yeux d'Arlette, quand ils se rouvrirent, virent très clair dans ce qui lui avait paru un abîme obscur, à l'instant où elle y était projetée... Délivrée du noir mortel d'où elle remontait à la sensation, ses prunelles rétrécies perçurent les moindres détails des choses autour d'elle : l'escalier blanc avec son tapis de Smyrne barré de cuivre au pied des contremarches, les torchères de bronze doré... un escalier de rêve montant et descendant dans de l'ombre... puis le palier sur lequel elle gisait, le bas du corps sur un chemin de moquette, le buste contre la dalle, avec la banquette aux pieds de chêne au-dessus de sa tête, montrant les sangles entre-croisées de son envers. A gauche, sous la double porte d'entrée de son appartement, toute la lumière de la galerie fusait en nappe d'or, illuminait le cauchemar.

Arlette remua : aussitôt sa main, sa tête et son ventre renvoyèrent a son cerveau trois souf-

frances différentes, simultanées... « Peut-être est-ce la mort? » se dit-elle... Elle sentit que sa volonté se détachait de son corps, devenait indifférente au mal de sa chair. Elle commanda à ses membres de remuer dans la douleur. Maladroite et meurtrie, elle s'évada de dessous la banquette qui l'offusquait, et se cognant, se blessant encore, s'en éloigna, sans même imaginer que c'était une chose pour s'asseoir, pour le repos. Le lieu du repos, dans ce réveil confus, elle le voyait aux marches de l'escalier, en face d'elle Elle s'y traîna et réussit, s'aidant des balustres de la rampe, à se hisser, à s'accroupir sur la première marche. Elle y demeura, le buste penché sur ses genoux, attendant pour se redresser qu'elle eût la force de vaincre la douleur aiguë de ses reins.

Ainsi crispée, elle songea.

Ce qui s'était passé entre elle et son mari, peut-être dix minutes, peut-être une heure ou deux heures auparavant, lui revint brusquement en mémoire. Mais elle ne pouvait imaginer ce qui allait advenir d'elle, comment elle s'en irait de cette marche sur laquelle elle était assise. Elle ne s'attarda pas à se le figurer. Elle rêva sur sa douleur présente, sur les minutes horribles qui l'avaient précédée. « C'est fini : cette heure affreuse ne recommencera jamais. » Il lui sembla

qu'au prix de cela elle venait d'acheter le droit d'avoir son enfant. Une dette était payée. Elle tressaillit d'un léger sursaut d'espoir, pour la première fois depuis bien longtemps. Puis la faiblesse physique l'emporta. Sa tête s'inclina dans ses genoux, elle ne pensa plus... ou du moins elle ne pensa que juste assez pour savoir qu'elle ne dormait pas... Et du temps coula encore, dans la nuit.

— Ma princesse?

Arlette releva les yeux : la forme souple de Martine, d'abord debout devant elle dans la lumière intense de la porte ouverte, aussitôt se ploya vers elle, l'enlaça de ses bras.

— Ma princesse!... Qu'avez-vous? Vous avez mal... Oh! dites que vous vivez!

— Oui... oui... je n'ai rien... mais restez... restez... murmura Arlette... Ne me quittez pas!

— Bien sûr, je ne vous quitterai pas... Allons! il faut rentrer, ma princesse; laissez-moi vous soutenir.

— Non... dit Arlette effarée : je ne veux pas rentrer. Le prince m'a jetée dehors. Martine, je veux m'en aller d'ici, de cette maison. Je vous en conjure, emmenez-moi...

Martine se redressa et songea un instant.

— Pouvez-vous rester seule un peu, ma princesse? Je vais revenir, attendez-moi.

— Non, ne me quittez pas, soupira encore Arlette.

— Je reviens tout de suite. Tenez, asseyez-vous sur la banquette. Vous serez mieux, appuyée au mur. Attendez-moi.

Elle guida Arlette docile, l'assit, puis rentra dans l'appartement. Arlette aurait voulu la rappeler, la rejoindre, obsédée par la peur que Martine ne ramenât Christian; mais le seuil illuminé de l'appartement, bien que la porte fût demeurée ouverte, lui semblait infranchissable, comme barré par du feu. Son anxiété fut atroce, jusqu'à ce que la femme de chambre reparût, apportant un chapeau, un manteau d'Arlette, un petit sac, et vêtue elle-même à la hâte. La princesse se laissa mettre le manteau et le chapeau. Le moindre geste la faisait souffrir; mais elle se sentait souffrir avec une extrême indifférence.

Quand elle fut debout, habillée et coiffée tant bien que mal, Martine la prit par le bras.

— Descendons, dit-elle.

Arlette descendit. A mesure qu'on descendait, l'obscurité s'épaississait.

A l'entresol, elle dut s'asseoir, épuisée. Martine lui laissa quelques instants de repos, puis la pressa :

— Allons... Courage!

Arlette se releva et descendit encore, auto-

matiquement, des marches, des marches : il lui semblait que ces marches innombrables s'enfonçaient jusque sous terre.

Elle demanda faiblement :

— Où allons-nous, Martine ?

Martine répondit :

— Mais chez nous, ma princesse !... Chez bébé !

QUATRIÈME PARTIE

Une fois de plus, le cycle bruyant, brillant et monotone de la joie, du drame, du divertissement de Paris, entre la rentrée des chasses d'automne et ce qu'on appelle les grandes épreuves sportives de l'été s'était déroulé. De novembre à juin, Paris avait vécu sa vie faite d'art et de scandale, d'amour et d'affaires, de noire misère et d'élégance insolente. Il y avait eu des mariages, des divorces et des duels, des procès honteux et des catastrophes, des succès éclatants, de lamentables faillites d'argent et d'honneur. Quelques personnages qu'on croyait indispensables à la physionomie de la ville étaient morts. Des étoiles avaient surgi

sur l'horizon du théâtre et de la fête. Chaque mois avait noué sa gerbe d'actualités pimpantes, fanées le lendemain. Et maintenant que le soleil, par-dessus la féerie du Bois où s'éploie le luxe de Paris dans la pleine saison, montait vers le signe des Gémeaux, maintenant que les gens précautionnés retenaient déjà leur villa à Deauville, — la trêve de plus en plus longue des vacances allait jeter à l'oubli toute cette année, banqueroutes et gloires, bonheurs et désastres, les vivants triomphateurs et les morts dépossédés. Oubli si rapide, si profond que Paris, à la prochaine rentrée, ne se rappellerait pas plus ces choses d'hier qu'un hôtel de plage, désinfecté, balayé et repeint durant l'interrègne, ne garde la trace des passants dont il a un temps contenu la vie.

Sur l'incident mondain qu'avait été, huit mois auparavant, la disparition de la princesse d'Erminge, il n'avait pas fallu si longtemps pour tisser le voile confus et vague grâce auquel les événements perdent à la fois leur détail, leur date, et toute importance de cause à effet. D'abord on avait chuchoté des explications, des hypothèses ou des plaisanteries. La presse, opportunément visitée par l'homme d'affaires du prince, était demeurée presque unanimement discrète. Les deux ou trois petites feuilles à scan-

dale qui avaient parlé l'avaient fait une seule fois et dans des termes assez mesurés pour permettre aux intéressés d'intervenir utilement. Une fantaisie avait bien paru, dans un journal du boulevard, sous ce titre : *Si tu veux, faisons un rêve!* Il y était question d'une princesse enlevée par sa camériste... Mais dès le lendemain le grand quotidien, gazette autorisée des gens à titre et à couronne, avait, en ces termes, rétabli les choses :

« Un des hommes les plus en vue de la société parisienne, porteur d'un nom illustré par l'histoire de la guerre de Trente ans et par les annales françaises du XVIIIe siècle, a été récemment frappé dans ses plus chères affections : sa femme, atteinte d'une cruelle maladie nerveuse, a dû chercher la guérison à l'étranger, dans un établissement de cure. Voilà tout le secret de l'absence momentanée d'une exquise Parisienne. Nous aurions gardé le silence sur ces tristesses intimes si le mot de « fuite » n'avait été impudemment prononcé, dans les milieux où il suffit, semble-t-il, qu'une infortune atteigne un membre de la haute société pour qu'elle cesse d'être respectable... »

Cette explication de cure à l'étranger (dans les conversations, on laissait entendre : maison de santé), concertée entre Mme de Gudère et la

famille d'Erminge, fut assez facilement admise. Beaucoup de gens traitèrent sincèrement de fable l'histoire de la fuite avec la caméristé. Le prince redoutait un démenti public d'Arlette et sa réapparition. D'accord avec la vieille princesse, il se proposait de faire entreprendre des recherches, au moins par une police privée. Mme de Guivre déconseilla ce parti avec insistance. Mieux que Christian, elle connaissait Arlette, et, s'étant fait conter en détail la scène de l'aveu, elle était convaincue de sa sincérité. « Arlette ne médite ni scandale ni chantage; elle restera tranquille; elle subit l'influence de cette Martine, qui est une sorte de dévote illuminée. De grâce, ne mettez pas des tiers à leur recherche; c'est d'eux, alors, que le chantage serait le plus à redouter! » Christian se laissa d'autant mieux convaincre qu'il inclinait par nature à l'inertie. Les premiers jours après la fuite, passés sans incidents, fortifièrent l'opinion de Madeleine. Les semaines suivantes, il arriva quelques vaines lettres anonymes dénonçant : « Que la princesse était à Paris, qu'on le savait; qu'on était prêt à indiquer son domicile si l'on envoyait telle somme à tel bureau de poste... » On ne répondit pas. Deux ou trois individus louches se présentèrent avec de semblables propositions : on les éconduisit... Bref, hors des bas-fonds où les scandales mon-

dains sont une matière à exploiter, le sort réel d'Arlette n'intéressa personne, et demeura ignoré. Charlotte-Wilhelmine et Christian lui-même s'habituèrent à la sécurité; chaque jour paisible les y confirma.

Restait, il est vrai, le péril de l'enfant, du bâtard qui plus tard pourrait apparaître et réclamer de prétendus droits. Mais ce péril était lointain : le prince s'était assuré que, contre lui, la loi le désarmait. Son esprit, vite las de prévoir et de combiner, finit par accueillir l'espoir que rien de fâcheux n'arriverait, que tout cela était aboli, comme un mauvais rêve. Et peu à peu ce grave souci cessa d'être son plus vif souci. La jalousie, qu'avait amortie la peur d'un scandale, se réveilla à mesure que cette peur diminuait. Il oublia Arlette et, de nouveau, ne pensa plus qu'à Madeleine. Moins que jamais il était sûr de sa fidélité, et ses soupçons étaient quotidiennement avivés par les propos de la vieille princesse. Charlotte-Wilhelmine recevait son fils une heure durant chaque jour, soit après le repas de midi, soit vers six heures. Elle le recevait avec rudesse et lui infligeait, d'abord, invariablement, un quart d'heure de reproches, toujours sur le même sujet : l'horreur de sa liaison avec une femme qui n'était pas sa femme, l'indignité de cette femme, la probabilité qu'il fût

bafoué par elle. Christian écoutait ces reproches avec soumission et indifférence. Il aimait encore mieux les subir et que sa mère lui parlât, lui témoignât sa tendresse bourrue sous les mots allemands dont elle le morigénait. Lui aussi, comme tant de gens de son monde, se sentait seul à travers la vie, et l'unique tempérament à cette solitude, c'était sa mère. Près d'elle il se retrouvait en communion avec les gens de son passé, de sa race, d'où sa vie présente de sportsman, de clubman et d'amant d'une Parisienne ultra-civilisée l'écartait. De cette vie mondaine aussi il avait besoin, mais la maîtresse le faisait souffrir. Elle le contraignait à un effort douloureux pour lui autant qu'une fausse position des membres prolongée durant des heures. Elle forçait cet homme, qui par nature ne savait que jouir de ce qui se donnait ou foncer comme une brute sur ce qui résistait, à méditer, à épier des nuances, à surveiller, à analyser, à être jaloux tout en dissimulant sa jalousie sous des dehors policés... Probablement, si les propos quotidiens de la princesse Charlotte-Wilhelmine ne l'avaient tenu en éveil, il eût glissé, par lassitude, à une quiétude découragée; il se serait dit : « N'y pensons plus! » Mais quand, le cœur et l'esprit courbatus, il tendait à se laisser vivre, la princesse Charlotte-Wilhelmine ne manquait jamais

de l'aiguillonner, de forcer le pauvre esprit épuisé, le cœur meurtri à recommencer l'effort d'analyse et de suspicion.

A cet effort, un plus souple, un plus exercé, se fût énervé : le jeu de Mme de Guivre était tellement serré que rien ne passait entre les cartes de la joueuse. Tout ce qui manquait de perspicacité à Christian, Madeleine l'avait à l'extrême. A la lettre, elle lisait dans Christian ses pensées. Il ne lui avait pas caché que sa mère la détestait et l'accusait d'être infidèle, sans rien préciser. Madeleine avait donc à se défendre, elle aussi, sans rien préciser. Elle voyait l'hypocondrie jalouse de Christian s'aggraver, elle savait de qui il était jaloux : pourtant le nom de Rémi de Lasserrade n'était jamais prononcé entre eux... Madeleine ne passait pas un jour, pas une nuit, sans que sa pensée lui suggérât l'horrible image : Christian se ruant sur Rémi et l'écrasant. Contre cette éventualité affreuse elle n'avait qu'un recours : duper Christian par l'amour. Elle s'y dévoua avec une sorte d'exaltation. Il avait été presque malade après le départ d'Arlette; elle le soigna. Guéri, elle fut pour lui une maîtresse telle qu'elle ne l'avait jamais été auparavant. Quand elle le voyait dans un état de demi-ivresse qu'elle savait reconnaître, elle n'avait pas besoin de jouer aux yeux du prince la

comédie de la joie : elle était vraiment heureuse; elle jouissait en perspective d'une trêve de quelques heures, parfois de plusieurs semaines, où elle pouvait aimer Rémi sans l'obsession d'angoisse qui lui rendait presque douloureuse la présence de ce jeune amant.

Tel était le drame, entre ces trois êtres dont un seul, Rémi, prenait la vie avec insouciance. Brave, ou plutôt incrédule au danger, il traversait les événements comme une répétition de comédie, mettant l'habit qu'il fallait, indifférent au rôle pourvu qu'il fût divertissant. Le jeu était sa seule vraie passion, et seules les émotions du jeu pouvaient le jeter hors de ses bonnes façons coutumières. Ne l'avait-on pas vu, un jour, au club, découvrant dans un étranger récemment introduit un escroc qui le volait, sauter à la gorge de l'homme, le frapper, le meurtrir, jusqu'au moment où les valets de pied durent séparer les combattants?... Au contraire, il apportait dans l'amour une absolue sécheresse de cœur. Il tenait les femmes pour une amusette : Mme de Guivre était la plus amusante de toutes. Quant à Arlette, il l'oublia bien avant que Christian en perdît le souci. Il n'avait jamais craint de sa part des revendications gênantes; tout de même la disparition valait mieux : elle arrangeait tout... Et s'il ne chercha pas à connaître les causes et

les circonstances de cette disparition, ce ne fut aucunement par crainte de s'en trouver responsable, mais par une sincère indifférence.

Ainsi se confirma le douloureux pressentiment qui tourmentait Arlette, au moment même où le décor mondain encadrait encore sa vie : « Je suis seule, toute seule. » On ne s'occupa plus de son sort, dès que son absence ne fut plus une actualité de salon. C'est ce qui se passe à l'ordinaire quand meurt une jeune mondaine : à peine quelques rares philosophes compatissent au souvenir des plus fêtées. Arlette n'avait jamais été, dans la bande de Made, qu'un joli accessoire. Disparue, le tragique oubli de la ville s'étendit rapidement sur elle, comme des ténèbres de mort.

Un seul de ses compagnons de naguère ne l'oubliait pas, bien qu'il ne prononçât jamais son nom : c'était Jérôme de Péfaut. Souvent sa pensée l'avait reporté vers elle, et jamais sans angoisse il n'imaginait la tourmente où elle avait sombré. Rien ne lui avait été dit, par le prince d'Erminge, que ce qu'on disait à tout le monde : l'explication de la maison de cure; il pouvait seulement soupçonner la scène qui avait éclaté entre Christian et sa femme. Mais cette scène, ne l'avait-il pas provoquée par le conseil d'aveu sincère donné à Arlette? Il regarda donc comme un devoir de rechercher l'absente, de lui offrir

son aide. Or, trois jours après la fuite de la princesse, il reçut un billet daté de Paris et signé de Martine... Elle lui disait : « La princesse est en sûreté; sa santé n'est pas compromise. Elle tient à ce que vous en soyez informé, et vous demande, jusqu'à nouvel avis, de ne pas tenter de la joindre et de lui garder le secret... » Ce billet le surprit et lui dicta sa conduite. « Puisqu'elle ne veut pas que je sache sa retraite, pensa-t-il non sans amertume, c'est qu'elle n'a pas besoin de moi ou qu'elle se méfie de moi. » La tristesse qu'il en éprouva lui fit connaître — sans qu'il voulût se l'avouer à lui-même — quelle place cette enfant dévoyée avait occupée dans son cœur, alors qu'il croyait lui donner seulement une amitié un peu paternelle.

Vers le mois de juin de cette même saison, le baron et la baronne Haltinger, pour l'étonnement annuel qu'ils dispensent aux Parisiens, imaginèrent une fête sur le lac supérieur du Bois de Boulogne : danses antiques au bord de l'eau parmi l'éclat des lumières électriques et des feux de Bengale. Ce fut, pour la « bande de Made », l'occasion d'un dîner dans l'île; les convives s'y rassemblèrent vers huit heures. La bande s'était diminuée d'Arlette sans que rien changeât de son infatigable course au divertisse-

ment. Comme dans tous les groupes mondains de Paris, les mêmes gens continuaient d'y jouer leur rôle agité en apparence, réglé en réalité par une mise en scène invariable, pareils à ces figurants qu'on voit, au théâtre, reparaître d'acte en acte, sous des costumes divers. Quelques figurants nouveaux s'y étaient agrégés : la « bande » voisinait maintenant avec un de ces petits cercles d'Américains qui colonisent les environs de l'Arc de Triomphe : jolies femmes très en dentelles et en bijoux, parlant de tout et voulant tout voir; maris discrets, intermittents, effacés; jeunes personnes « fascinantes », cultivées à l'extrême, et qui le savent. Au dîner de l'île, le cercle américain n'était représenté ce soir que par une magnifique matrone, — Mme Luton, — toute vêtue de blanc, le cou et le buste enlacés d'un interminable collier de perles, et par sa sœur, Mlle Behrenheim, adorable jeune fille à peine moins parée. Elles avaient amené un ami, fiancé, disait-on, de Mlle Behrenheim, son troisième fiancé depuis deux ans qu'elle habitait Paris. Celui-ci était un Français, camarade de club de Christian et de Rémi, il se nommait Jean Le Hirel, d'excellente famille dauphinoise.

Avec ces trois convives, la première barque amena dans l'île le peintre Apistrol, déployant sa belle barbe à la Henri IV, d'où la volonté

formelle de Mme d'Ars avait exilé les poils gris, ce qui donnait à cet ornement tout entier une apparence de postiche. La « petite bouffeuse » ne tarda guère, passa le bras du lac dans un canot automobile qu'elle manœuvrait elle-même, pilotant Rémi, Saraccioli et M. d'Ars. Elle apporta son agitation trépidante, la gaîté de sa figure d'Eve blonde, d'Eve familiarisée avec tous les serpents, et qui leur rendrait des points sur le chapitre de la tentation. Puis arrivèrent les Destreux de Saint-Clair, qui commençaient à ne plus s'appeler, sur leurs cartes et dans les annuaires que : baron et baronne de Saint-Clair. Jérôme de Péfaut les suivit de près... C'était un divin soir de juin, un soir de féerie comme les pays du Nord extrême en connaissent tout le long du printemps, et comme il s'en égare un ou deux par printemps dans notre ciel parisien : la lumière du jour une fois disparue, une clarté merveilleuse, diffuse, semble envelopper les choses et émaner d'elles... Par ce soir féerique, la banalité de ce lac artificiel, de cette île aux bâtisses quelconques, se transfigurait. Sur le rivage opposé, le groupe de Rémi de Lasserrade, de Saraccioli, d'Apistrol avec Mme d'Ars et le gros Campardon, accueillit M. de Péfaut... Et comme ils s'étaient serré les mains et d'un accord sincère avaient admiré la splendeur du couchant, ils virent, dans

la barque qui se détachait du rivage et ramait vers eux, Christian et Madeleine de Guivre, ensemble.

— Tiens, murmura Mlle Behrenheim, le prince et Made dans le même bateau.

— Ce n'est pas le dernier, répliqua Campardon, où la comtesse fera monter Christian.

— Comme vous avez de l'esprit, ce soir, dit Rémi de Lasserrade, si rudement qu'un silence éteignit les répliques.

Dans ce silence, le couple aborda.

On s'en alla vers la table, dressée sous une sorte de hangar; les femmes défirent leurs manteaux; l'on s'assit... Et très vite l'ardente volonté de Madeleine d'animer le repas, de le faire gai, malgré une gêne secrète que répandait la mauvaise humeur de Rémi, eut raison de toute résistance. Elle était joyeuse; Christian, depuis quelques jours, pratiquait cette foi béate qui lui laissait à elle-même un temps de liberté. Elle avait placé Rémi auprès d'elle, ayant d'avance prévenu Christian.

— Ce pauvre Rémi, vous serez gentil pour lui... Il est nerveux, il paraît qu'il s'enonce terriblement depuis quelque temps?

— Je l'ai vu hier perdre cinquante mille francs en cinq coups de dix mille, avait répondu le prince.

Elle sut, à force de bonne grâce, dérider Rémi sans alarmer la jalousie de Christian. Du reste, le repas fut court. Avant dix heures, on se leva. De loin, vers le lac supérieur, des fusées montaient, annonçant le commencement de la fête.

— Faut-il partir déjà pour là-bas? demanda Apistrol.

— Haltinger m'a dit ce matin qu'avant dix heures et demie on se contenterait de tirer quelques pétards comme ceux-ci, répondit M. d'Ars.

— Alors, égarons-nous dans les bois.

Par les sentiers, à travers les taillis, on gagna l'autre bout de l'île, où des barques étaient commandées. Christian et Madeleine marchaient en avant; Saraccioli, Rémi, Campardon, suivaient. Plus en arrière venaient Jérôme, les d'Ars et les Saint-Clair, puis Jean Le Hirel avec les Américaines.

— Cela dure donc toujours, demanda l'Italien en désignant du regard le couple qui marchait, parlant bas.

Campardon, qui, comme toute la bande de Madeleine, savait qu'on ne devait pas parler de ces choses devant Rémi, essaya de rompre les chiens.

— Tout dure à Paris... Très conservateur, Paris. Et puis on ne sait jamais!...

— Pardon, insista l'Italien... j'étais près de la comtesse quand on a quitté la table: j'ai un certain goût d'observation, comme vous savez. J'ai surpris...

— Rémi, interrompit Campardon, tu sais qui a organisé vraiment la fête de ce nigaud d'Haltinger? C'est la petite Lievens, de l'Athénée... Il en est fou.

— Laisse donc parler M. Saraccioli, dit Rémi impatiemment... Alors, vous avez surpris?...

— J'ai vu de mes yeux, dit l'Italien, au moment où le prince remettait le manteau de la comtesse, un geste tout à fait tendre... presque conjug...

Il n'acheva pas, pincé rudement à l'avant-bras par Campardon, qui par surcroît lui écrasa le pied gauche... Et la voix de tonnerre du gros homme cria au couple qui marchait devant:

— Made! pas si vite! je m'essouffle...

Christian et Made se retournèrent; le bois s'éclaircissait vers la rive, et les illuminations du lac paraient déjà le paysage d'un reflet théâtral. Rémi, Saraccioli, Campardon, virent Christian et Madeleine comme en plein jour, et Campardon aussitôt regretta de les avoir arrêtés, car ils formaient vraiment, pour un jaloux, un spectacle cruel et troublant, tellement Christian serrait contre lui le bras de la comtesse, tellement il

avait, sans l'affecter, un air de possession, presque de mariage. Campardon comprit que Rémi enrageait, et, bon garçon, soucieux de la tranquillité de tous, il crut adroit de lui dire :

— En a-t-il une tête de mari, ce bon prince!

— Fiche-moi la paix, toi, répliqua sèchement Rémi.

Durant la traversée que les trois hommes firent avec Christian et Madeleine, Rémi, l'œil mauvais, ne dit rien. La bousculade de la fête, où le monde le plus divers avait été convié, divisa un instant le groupe, qui se reforma en un coin réservé à ce que Paris compte de mieux né ou de plus notoire. Rémi retrouva son aplomb et sa gaieté d'ironie auprès de Mme Luton et de sa sœur, qu'il affecta de courtiser. Madeleine, malgré tout son effort, ne parvenait plus à dissimuler son inquiétude. Elle connaissait l'œil que ce soir avait Rémi, cet œil où luisait de la haine, de l'envie de nuire. Son cœur se consumait : qu'allait-il advenir si elle ne le ressaisissait pas à temps ?

Rémi lui-même, sous la pression d'une force plus puissante que toutes les ironies d'apparat et que toutes les volontés de tenue, avait fini par garder le silence. Appuyé à une balustrade, il voyait avec indifférence les danses antiques, dans le bleuâtre des clartés électriques, nouer, dénouer

leurs anneaux de bras nus et d'écharpes sur le bord même du lac illuminé... Il était irrité, hostile, il avait envie de dire à tout le monde des choses blessantes. Il ne pouvait se distraire de sa grosse perte d'argent des jours derniers : cent cinquante mille francs à trouver d'ici à quatre jours, date consentie par les gagnants. Et le mécontentement le rebroussait. D'ordinaire, loin de l'agacer par son air de jaloux, Christian l'amusait presque. Surtout il n'avait nulle tentation d'être jaloux lui-même; au contraire, il eût jugé fort encombrante une liaison exclusive avec Madeleine de Guivre. Que de fois il avait pensé : « C'est l'idéal, une amie tenue en laisse comme celle-là! » Aujourd'hui, diminué à ses propres yeux par sa déveine et son défaut d'argent, il considéra les choses autrement. Christian lui parut moins ridicule. Lui-même ne se jugea plus d'âge à se cacher, à guetter les sorties d'un autre. « Pourquoi lui, d'abord? Il n'est pas très riche, il n'est pas jeune! » Les menaces de brutalité de Christian, qui jamais ne l'avaient effrayé, l'attirèrent. Il s'imagina bousculant le prince, et, rompu aux luttes gymnastiques, ébaucha un « tour de hanches » comme si vraiment il terrassait le colosse.

Et tout à coup l'envie lui prit de manifester son hostilité, sa méchante humeur, en tourmen-

tant Madeleine, en la faisant souffrir dans l'amour même qu'elle lui portait : c'est la vengeance qui vient la première à la pensée des amants. Il se rapprocha du groupe formé par la comtesse et ses amis; d'un faux air de bonne grâce qui ne trompa pas Mme de Guivre, il l'accosta et manœuvra pour l'isoler, sous l'œil de Christian. Mme de Guivre, sentant le péril, céda, se laissa faire; elle comptait sur la sérénité reconquise de Christian... Celui-ci, d'abord indifférent en effet, ne put s'empêcher à la longue de remarquer ce que tout le monde remarquait : l'air de conquête avec lequel Rémi parlait à Madeleine, et le trouble que celle-ci ne parvenait plus à masquer... Rémi affectait l'attitude d'un courtisan heureux; il parlait les dents serrées, la bouche presque immobile comme qui ne veut pas être entendu par les tiers. Madeleine, dans son émotion, répondait aussi pour n'être entendue que de Rémi, et cela donnait à leur colloque une allure si évidemment suspecte qu'elle frappa non seulement Christian, mais tous les témoins de la scène... Si les paroles échangées par ces deux amants avaient pu parvenir aux oreilles de ceux-ci, voilà ce qu'ils auraient perçu :

— Laisse-moi, je t'en prie... On nous observe!

— Non. Le jeu ordinaire ne me divertit plus.

Ce qui m'amuse, c'est de voir le reître jaloux.

— Mais quel plaisir cela te fait-il?... Tu sais bien que c'est moi qui souffre de sa jalousie, et que s'il s'en prend à moi, je ne vis plus... Ecoute : je t'aime, je t'aime... laisse-moi!

— Je ne te laisserai pas! Ce soir je te veux pour moi tout seul. Oui, c'est une lubie. Je suis jaloux.

— Jaloux! toi, murmura-t-elle... Ah! ce serait trop beau. Et cela me serait presque égal alors qu'on nous tue tous les deux, après, si je t'avais tenu un seul jour, fou de jalousie, comme il l'est, lui! Mais tu n'es pas jaloux. Tu es nerveux et tu t'amuses à me torturer. Laisse-moi... Il va arriver du mal, ici!...

Une si ardente sincérité animait les paroles de Madeleine que Rémi consentit enfin à la quitter. Elle put se rapprocher de Mme d'Ars et de Mme de Saint-Clair, qui avaient rejoint Rose et Marguerite d'Avigre, chaperonnées par leur mère. Elle se mêla à leur groupe avec une apparence de gaîté. Rémi disparut sans dire adieu à personne. Tandis que la fête nocturne se déployait parmi les feux de Bengale, les musiques et les danses, Christian, retombé dans de sombres méditations, ne parlait plus, regardait sans voir l'horizon paré de lueurs changeantes. Il était triste par cette admirable nuit, cruellement triste,

triste comme il ne l'avait jamais été, opprimé par un poids trop lourd pour lui, emprisonné dans sa vie comme dans un cauchemar. Comment s'évader?... On le trompait? Madeleine et Rémi le trompaient? Comment savoir?... Il secoua les épaules. Ah! qu'il était mal né dans ce temps d'intrigues et de subtilités! Trop rusés pour lui, Made, Rémi! « Mais je suis le plus fort, » songea-t-il, et il regarda sa maîtresse avec des yeux effrayants... Dans la substance héréditaire de son être, cet appétit de meurtre s'éveilla avec un vague regret, avec la nostalgie de la férocité simple où ses aïeux, les princes d'Erminge, vivaient, luttaient, aimaient. Tout lui apparut mesquin, autour de lui, contradictoire, inhabitable. La fatigue de méditer l'accabla, si fort qu'il ne trouva presque plus de paroles pour Madeleine qui revenait auprès de lui. La fête finissait, les invités s'écoulaient en lent remous. Christian se laissa guider vers les lanternes alignées des voitures; il entendit des clameurs de valets; la voix de Mme de Guivre, de qui le bras ancré sur le sien exagérait involontairement l'étreinte comme pour le retenir, l'empêcher d'agir, lui parvint à travers un brouillard, et sans doute aussi il répondit... Mais le cauchemar l'opprimait toujours; il voyait devant lui une impasse dont il fallait sortir à tout prix, sous peine de périr...

Oui, décidément, cette fois, l'idée fixe, qui le guettait depuis des mois, devenait souveraine, incoercible... Dans le coupé automobile qui ramenait Madeleine chez elle, toutes les paroles gaies ou tendres qu'elle essaya ne parvinrent pas à le distraire. Épouvantée, elle osa lui proposer, à la porte de son hôtel, d'y pénétrer avec elle, d'y rester, — faveur extrêmement rare, qui d'ordinaire était récompensée par un long asservissement de Christian. Il prétexta une fatigue extrême et s'excusa.

— Alors, vous rentrez? demanda-t-elle, du seuil.

— Naturellement.

— Bonne nuit. Téléphonez-moi demain de vos nouvelles.

— Convenu.

A demi rassurée, Madeleine remonta chez elle. Cependant Christian, seul dans le coupé électrique, méditait. « J'aurais dû questionner Madeleine. Mais non! Elle m'a proposé de rester. Donc elle n'attend personne. Pourtant, si, entre eux, il y a un signal convenu?... » Il se rappela que Rémi avait disparu de bonne heure. « Je vais toucher au cercle, pensa-t-il; peut-être il y est... » Il se fit conduire rue Saint-Florentin. Le chasseur, qu'il questionna, lui assura que le vicomte de Lasserrade était dans la salle de jeu. Le prince

renvoya le coupé et monta. Dès qu'il fut dans la salle, ses yeux aperçurent celui qu'ils cherchaient : il eut un immense soulagement. A la grande table de baccarat, Rémi taillait.

Il y avait deux heures qu'il taillait : depuis une demi-heure, après des alternatives, il gagnait. La partie était forte : Christian, d'un de ces coups d'œil de joueur aussi exercés que celui du caissier le plus expert, compta environ deux mille louis sur le tableau de gauche. Sans s'asseoir, il misa entre deux joueurs. Rémi de Lasserrade ne l'avait pas vu, car la foule était assez épaisse, de simples curieux, autour de la table ovale, et toute l'attention du banquier se concentrait sur les mises. Il inspecta le visage des pontes après que cinq ou six coups successifs gagnés contre lui par le tableau de gauche l'eurent incité à chercher quel élément de déveine troublait la fortune. Comme il regardait, plissant ses jolis yeux un peu myopes, Christian s'asseyait à la table, prenait la place d'un ponte que la récente passe du tableau venait de « refaire ». Rémi vit le prince s'asseoir, et sa rage de tout à l'heure lui remordit le cœur : il confondit sa jalousie et sa déveine. A l'ordinaire si maître de lui, il perdit le net usage de ses facultés, et dès lors mena son jeu comme un débutant, avec cette frénésie aveugle contre le hasard qui appelle la défaite.

Deux fois, il remit cinq cents louis en banque; ils fondirent deux fois, sans à-coup, avec une lenteur qui signalait l'infaillible orientation du sort ennemi... Christian, cependant, gagnait, pratiquant la sûre méthode qu'inspire la conviction d'être en chance... Un sentiment de revanche l'animait contre Rémi qu'il savait déjà aux abois : au bout de ces effondrements d'argent, il y a, pour l'effondré, de la déconsidération, de l'affolement, et parfois le suicide. Christian avait conscience de contribuer pour sa part à hâter ces échéances en pontant de plus en plus fort. Rémi était trop joueur pour ne pas deviner cela. Le jeu fut bientôt, pour lui, une lutte avec le prince, comme, pour le prince, c'était une lutte avec lui. Et quand Rémi se leva, enragé d'avoir creusé de quatre-vingt mille francs le vide de ses dettes, enragé et pourtant contraint de déserter la lutte, il se sentit vaincu par Christian, ruiné par Christian.

Il se passa alors dans cette somptueuse salle de théâtre et de jeu, aux pilastres de marbre, aux corniches dorées, un de ces drames brefs, mystérieux, soudains, qui sont plus poignants justement à cause du décor, et parce qu'ils n'interrompent ni même n'affectent en rien le mouvement du plaisir, de la fête ambiante. Christian

quitta la table de baccarat presque aussitôt après le banquier. Rémi se trouvait seul, les discours à tenir à un camarade décavé n'étant pas de ceux qui tentent l'homme de cercle. Le petit groupe d'amis qui s'entretint un instant de choses vagues avec Christian s'émietta bientôt. Les deux hommes marchèrent l'un vers l'autre, dans le vaste milieu de la salle, laissé vide par le refluement de tous autour du jeu, le vide de miroir des parquets cirés, où les valets de pied disposaient quelques petites tables de souper. Ils s'abordèrent, et leurs mains se serrèrent malgré eux-mêmes, tant il est malaisé de rejeter l'étroit vêtement des convenances sociales qui nous enserrent. Leurs yeux se brûlèrent tandis que les mains se touchaient : tous deux savaient bien qu'ils allaient s'attaquer. Rémi, le plus irrité des deux, mais tout de même le moins brutal, attendit que l'autre se découvrît, assuré qu'il allait se découvrir, prêter le flanc. Et cela ne manqua pas... Avec une niaiserie surprenante — mais on eût dit que les mots forçaient la bouche à les prononcer — Christian dit à Rémi :

— Votre déveine continue.

— Et vous, répliqua Rémi, vous avez la veine que vous méritez... Allons! ajouta-t-il, — subitement très calme tandis que Christian se sentait osciller sous l'outrage, — ce n'est pas la peine

d'attendre. Nous en avons envie l'un et l'autre. Je vais prévenir deux amis; faites de même et qu'ils se voient demain chez moi, vers onze heures, si vous voulez... Quant à ce que vous venez de gagner, bien entendu, l'argent sera chez vous dès qu'il fera jour.

Christian, assommé, ne bougeait plus. Rémi qui, lui, voulait doubler l'insulte et la laisser, comme une banderille, dans la chair douloureuse de l'adversaire, ajouta :

— Je vous dois bien ça... plutôt deux fois qu'une! Et voilà longtemps que ça me taquinait.

Le prince vit s'éloigner avec une lenteur voulue cette jolie silhouette, pincée à la taille par le scarabée noir de l'habit. Comme un Goliath atteint à la tempe par la pierre d'une fronde d'éphèbe, il s'abattit dans un des grands fauteuils.

« Plutôt deux fois qu'une... Oui... il a voulu dire Arlette et Madeleine... Ah! le tuer... »

A plusieurs reprises, il pensa à l'épée que son bras pousserait dans la chair, dans la vie de cet ennemi. Et peu à peu cette vision le calma. Des camarades l'entourèrent; il put causer avec eux de choses indifférentes; ses nerfs lentement se détendaient; mais, tandis qu'il parlait, il se délectait toujours à la pensée du fer entrant dans la molle résistance d'une jeune chair. Enfin il emmena à part deux des

amis qu'il considérait comme les plus sûrs, le marquis de Larens et M. de Comtat : il leur expliqua qu'il venait de subir des inconvenances du vicomte de Lasserrade, enragé de sa perte au jeu. Il fut convenu que ces messieurs iraient dès le lendemain chez Rémi, où ils étaient assurés par avance de trouver deux amis de ce dernier. Christian souhaitait que l'affaire se terminât au plus tôt, dans l'après-midi si la matinée suffisait aux pourparlers.

Le lendemain, vers midi, les deux adversaires surent qu'ils se rencontreraient quatre heures plus tard, dans un établissement hippique de Neuilly qui servait habituellement à des poules à l'épée entre tireurs de choix, et aussi, très rarement, à des joutes plus sérieuses, pour des adversaires de qualité. Rémi, qui avait, dès la première heure, fait remettre au prince l'argent qu'il lui devait, repartit en fiacre, aussitôt que les pourparlers furent clos, et continua ses courses chez des usuriers. Il envoyait déjà au diable sa lubie de provoquer Christian et s'étonnait que la jalousie eût pu le troubler un instant : c'était une âme où les ennuis positifs avaient tout de suite raison des préoccupations sentimentales. « C'est égal, pensait-il : j'aurai tout de même plaisir à lui loger un coup d'épée dans le bras... » Il ne se sen-

tait contre Christian nulle haine, et juste la rancune d'un joueur malheureux contre l'heureux adversaire.

L'incident, si léger au souci du jeune homme, emplissait au contraire l'âme du prince d'Erminge. Christian, depuis que l'affaire était décidée, n'avait plus que ces deux pensées : Madeleine était la maîtresse de Rémi, et Rémi, tout à l'heure, allait se trouver devant lui, offert à sa force furieuse. Que la rencontre se terminât par la mort de Rémi, il n'en douta pas un instant. Pourtant, depuis l'aventure des fleurets démouchetés, au collège, Christian n'avait jamais eu de duel, et n'avait jamais fréquenté de salle. N'importe! il aurait dans la main une arme de meurtre, il serait en face d'un adversaire exécré. Cela lui suffisait; il était sûr de tuer, rien qu'à comparer Rémi à lui-même. Et l'idée de ce meurtre le soulageait de toute sa rancune. Rémi disparu, lui-même aurait pris la proie féminine à l'ennemi, et certes il ne querellerait pas cette proie sur le passé. Il la voulait à lui seul, voilà tout; cela lui donnerait pleine satisfaction et plein repos... Ainsi, par l'effet de la crise suprême, reparaissaient dans Christian tout ce que l'éducation et l'époque avaient provisoirement masqué de sa nature, tandis que s'abolissait ce qui s'était surajouté à sa sensibilité primitive. A

mesure que l'heure du duel approchait, il se sentait plus calme, presque heureux, comme un homme dont l'esclavage momentané va finir et qui va pouvoir exercer toute sa liberté. Il reprenait possession de son héritage. C'était une sorte d'acte de piété ancestrale qu'il allait accomplir, en détruisant à la façon d'un de ses aïeux un ennemi insolent.

Une heure avant le moment assigné au landau pour le venir chercher, il se fit annoncer chez la vieille princesse, sa mère. Il dut attendre qu'elle eût fini sa méditation, puis fut introduit. Charlotte-Wilhelmine était assise sur un tout petit fauteuil capitonné, d'un affreux style, seul meuble moderne parmi le bric-à-brac assez noble amené d'Allemagne. Elle était haute, maigre avec de gros os, une charpente aussi solide que celle de son fils, qui d'ailleurs lui ressemblait. Elle s'habillait de dentelles noires, se coiffait de dentelles noires; elle avait un visage et des mains de bois qui sortaient de toute cette dentelle noire comme les pièces d'une marionnette démesurée. Elle n'avait pas grand air et semblait assez bornée. Elle souhaita en français le bonjour à son fils, qui baisa ses mains, et ensuite s'entretint en allemand avec lui. Naturellement elle ignorait le duel imminent; ce qui la préoccupait aujourd'hui, c'était la situation

financière du prince. Elle aurait voulu savoir s'il avait des dettes, ou si son train, maintenant allégé d'Arlette, n'excédait pas ses revenus. Il s'était assis près de sa mère et lui tenait les doigts. Après l'avoir morigéné sur la question d'argent, elle l'entreprit durement sur la question maîtresse. Elle ne ménageait pas les injures ni les termes crus pour qualifier Mme de Guivre. Christian la laissait parler, tenant toujours la main roide et frigide. Il lui semblait que par ce dur et froid chaînon il s'accrochait à toute sa race, en recevait l'investiture et la force. Son obéissance, sa respectueuse attitude, s'imprégnèrent aujourd'hui d'une tendresse, d'un désir de mystérieuse protection, qui finirent par toucher la princesse. Elle le baisa au front quand il prit congé d'elle et sortit tout réconforté, comme s'il emportait une certitude de plus de cette victoire dont il ne doutait pas.

Un soleil clair luisait, pas trop ardent grâce à de récentes pluies, quand, chacun dans une salle de l'établissement hippique, — un bâtiment neuf de briques et de fer bleuté, — Rémi de Lasserrade et Christian d'Erminge se dévêtirent. L'appareil médical de leurs chirurgiens était déployé auprès d'eux; leurs témoins, au dehors, arrêtaient les dernières dispositions de la rencontre. M. de Comtat, qui passait dans son

monde pour une sorte de témoin professionnel, donnait à Christian quelques-uns de ces conseils, d'une telle banalité, d'une telle évidence que chacun pourrait se les donner à soi-même, et qui sont particulièrement inutiles à l'instant de l'action, s'ils ne sont troublants et dangereux. Mais Christian n'était pas dans un état où un propos pût le troubler. Tandis qu'il passait sa chemise molle, chaussait ses gants de ville, il éprouvait juste l'émotion d'un paysan qui, la nuit, décroche son fusil et sort dans la basse-cour pour tuer le renard ou la fouine. Chasseur d'animal nuisible, il savait la bête là, à sa portée... Comme il ne répondait guère, M. de Comtat le crut un moment préoccupé, et tandis que, de son pas lourd, le prince gagnait l'allée où déjà Rémi, svelte dans une légère chemise souple, affectait de causer avec ses témoins, il dit au marquis de Larens :

— Notre ami est bien sombre... Il n'est pas homme à avoir peur, pourtant?

Le sourire aigu du marquis contracta ses lèvres :

— Non. C'est moi qui ai peur, et pas pour lui. La sotte affaire! Je regrette fort d'être venu au cercle hier soir.

Les épées, un instant rassemblées par les pointes sous les doigts de M. de Comtat, maintenant se guettaient à distance, s'engageaient, se

froissaient. Plus leste, Rémi de Lasserrade harcelait son adversaire, qui ne bougeait guère, et, l'œil fixe, comme à l'affût, parait par de légers mouvements du poignet, attendant l'occasion de porter le coup. Les deux premières minutes s'écoulèrent ainsi, jusqu'au repos imposé... Christian, durant ce repos, ne quitta pas des yeux Rémi, qui s'entretenait avec ses amis et montrait à M. d'Ars la marque gravée sur son épée. Puis Rémi se retourna, regarda Christian qui le regardait. Alors, pour la première fois, il comprit la menace prochaine, actuelle, de ce regard, et que cet homme voulait sa mort. Et soudain, dans ce bref loisir que lui accordait encore la destinée, il entrevit la possibilité de mourir. Sa vie se remémora d'une brusque apparition, si veule, si vide, si courte, si encombrée d'ennuis. Il lui parut qu'il était seul, abandonné de tous, parmi l'hostilité des choses...

« Bah! pensa-t-il, j'ai été un déveinard. J'ai la déveine... marchons tout de même!... »

De nouveau les épées se joignirent, s'engagèrent... Rémi était nerveux, il attaqua violemment. Une parade de Christian le désunit : la riposte le toucha légèrement au-dessus du sein gauche, et, comme cette piqûre le faisait reculer, une violente remise de Christian, fendu à fond, lui traversa le poumon... Il vit, en face, le

bâtiment aux briques rouges et aux fers bleutés se soulever de terre, venir à lui, l'écraser... D'autres formes s'approchèrent, des bras, des figures, une rosette incarnate sur un revers de veston... Le sol glissa doucement sous lui, comme un plancher d'ascenseur qui dévale. Une saveur salée empoisonna sa bouche, le noya intérieurement; il étouffa. A la renverse, d'un regard qui déjà luttait contre la nuit, il s'hypnotisa sur une tête chevelue de blanc, inclinée... Il gémit.

Et toute cette nuit qui le pénétrait au dehors, toute cette marée salée qui montait au dedans de lui, se rejoignirent, le submergèrent.

Par le Bois joyeux, ensoleillé, croisant d'autres voitures de maître, des fiacres aussi où des couples se tenaient par la main, des automobiles, des bicyclettes, quelques piétons, — le coupé du chirurgien ramenait Christian vers Paris. Les deux hommes se taisaient : le docteur, nerveux, tourmentait l'appui de la portière et faisait entendre de temps à autre un petit claquement de la langue contre les dents d'en haut, puis, se contenant, bâillait. Christian était tout à fait calme. L'issue du duel ne l'avait ni étonné ni troublé; il l'attendait. Il se sentait soulagé, maintenant, d'abord parce que l'élément brutal de sa nature intime avait trouvé une subite issue,

puis parce que, pour la première fois depuis toujours, il se sentait le maître de Madeleine de Guivre. Quand le coupé, passant la porte du Bois, se fut engagé dans les Champs-Élysées, le docteur se hasarda à dire :

— Vous savez qu'on va tâcher de présenter la chose comme un accident d'assaut : mais le juge d'instruction vous appellera peut-être aujourd'hui. Et alors il vaudrait mieux pour vous aller spontanément au Palais voir le procureur de la République.

Christian répondit simplement :

— Je n'ai pas le temps aujourd'hui.

Place de l'Etoile, il descendit du coupé, prit congé du docteur et, montant dans un fiacre, se fit conduire rue d'Offémont.

La comtesse y était rentrée une demi-heure auparavant, affolée d'avoir vainement attendu Rémi une partie de l'après-midi à un rendez-vous que celui-ci avait oublié de décommander. Elle avait aussitôt dépêché sa femme de chambre chez Rémi, pour demander des nouvelles. Christian arriva avant que cette fille fût de retour. Madeleine l'accueillit sans déplaisir, pensant apprendre par lui quelque chose. Et déjà elle questionnait :

— D'où venez-vous, cher ami? De la garden-party des Saint-Clair?

Mais il l'avait prise dans ses bras, en faisant « non » de la tête, et il la regardait avec des yeux si graves, si passionnés, et il la tenait d'une étreinte si forte, qu'elle fut étonnée, et, s'arrêtant de parler, se sentit enveloppée par la chaleur d'une destinée nouvelle. Elle balbutia, sans oser essayer de se dégager :

— Christian, qu'avez-vous?

— Vous êtes à moi, dit-il.

Elle ne comprit pas, elle ne put comprendre pourquoi il lui disait cela, ni pourquoi il la regardait comme s'il ne l'avait jamais vue. Pour lui, c'était la proie conquise dans la lutte et que le repos de la victoire permet de contempler à loisir. Dans ce long et patient regard, Madeleine ne lut point de rancune : Christian au contraire la désirait plus passionnément que jamais, et lui qui d'ordinaire obéissait à tous les caprices de sa maîtresse, cette fois il lui imposa, sans la tempérer d'une prière, la force de son désir. Ce n'était aucun sadisme; il l'aimait mieux, voilà tout : il l'aimait frénétiquement depuis qu'il avait exécuté le rival et qu'il ne craignait plus le partage. Elle comprit enfin ce qu'il projetait et, toute remplie du souci de Rémi, protesta :

— Non! Non! Christian... Soyez raisonnable... Je ne veux pas... je suis lasse.

On eût dit qu'il ne l'entendait pas. Il n'obéit

ni à ses reproches contenus ni à la révolte de son corps qui maintenant luttait pour s'échapper. Il l'emporta, comme jadis Otto le Borgne emportait dans son repaire du Reinbach des passantes éplorées et les possédait, sans que leurs larmes, leurs morsures, leurs griffures ou leur passivité diminuassent ou accrussent sa joie, non plus que le plaisir d'un chasseur n'est diminué ni accru par l'agonie du chamois ou du cerf. Vaincue, frémissante et résignée, Mme de Guivre, les muscles brisés, subissait sa défaite, quand un cri de la femme de chambre, qui montait précipitamment l'escalier, lui rendit la force de se redresser sous son vainqueur.

— Madame! Madame! appelait cette fille.

Elle entra en coup de vent, et sans même remarquer le désordre des amants désenlaçés, balbutia, à bout d'haleine :

— Madame!... Madame!... Monsieur Rémi.

Elle désigna Christian, d'une main qui tremblait :

— C'est lui! lui!... en duel... Tout à l'heure...

Mme de Guivre comprit. Elle poussa un cri de démence et de fureur et bondit, accrocha ses ongles à la face, aux habits du prince.

— Ah! tu l'as tué!...

Christian regarda la femme de chambre et lui montra la porte d'un air si terrible que cette

fille, épouvantée, s'enfuit, trébuchant, se cognant au chambranle. Il maîtrisa Madeleine, que ses forces d'ailleurs abandonnaient, la soutint, la souleva. Elle fixait sur lui des yeux élargis par la peur et la haine. Ses lèvres essayèrent d'articuler :

— Assassin! assassin!...

Il ne chercha pas d'explications ni d'excuses. Il la ressaisit à pleins bras comme tout à l'heure et continua de l'étreindre, indifférent à ses protestations et à sa résistance. Et elle de le subir ainsi, malgré ses cris que les domestiques, figés par la terreur, ne voulaient pas entendre.

Il s'établit, pour corriger la destinée de ceux qu'on nommait autrefois « les grands », un accord spontané entre les représentants humains de ces puissances idéales : la Justice et la Religion. Grâce à une démarche du duc de Lasserrade, la poursuite ne fut pas ordonnée par le procureur de la République. On admit l'explication d'un accident d'assaut. Le blessé, ramené chez son grand-oncle, y vécut encore vingt heures environ en état de prostration. Un prêtre put être mandé: les obsèques furent donc religieuses. Elles eurent lieu quatre jours après le duel, à Notre-Dame de Passy, paroisse des Lasserrade.

Le même temps d'allègre clarté qui s'était

levé après des semaines de pluie, au matin de la fête sur le lac, éclairait encore le quartier provincial où s'élève la petite église difforme de Notre-Dame-de-Grâce. Aux alentours de cette église, dans les rues de sous-préfecture qui s'appellent Jean-de-Bologne, Annonciation, Raynouard, d'innombrables voitures s'enfilaient en chapelet derrière les carrosses vêtus de crêpe. Et cette légion d'inoccupés, qui sort de partout à Paris dès qu'il y a le moindre spectacle à regarder ou même à attendre, cernait d'une infanterie composite la file des voitures. Les obsèques étaient annoncées pour onze heures; dès dix heures l'église fut pleine. Toute la haute aristocratie parisienne, celle qui ne se dérange que pour les morts de sa parenté, y assistait. Et les autres mondes brillants de Paris s'y montraient aussi, artistes, gens de bourse, gens de cercle, gens de fête. Quelques initiés chuchotaient les véritables causes de la mort de Rémi, non publiées par les journaux, dont la discrétion avait été assurée. La « bande de Made » était au complet, sauf Mme de Guivre et Christian, de qui l'on assurait d'ailleurs que la liaison tenait, après ce drame, aussi solidement que jamais.

Ils étaient là, les figurants monotones parmi lesquels Rémi avait fini de jouer son rôle; et pourtant cette entrevision de sa solitude, per-

çue par le jeune homme dans l'instant même qui précédait sa mort, combien il l'aurait eue plus nette s'il avait pu voir, à travers les planches, les draperies et les fleurs de son catafalque, l'assemblée conviée pour illustrer ses obsèques!... Lui ne la voyait plus, cadavre mutilé, transpercé, vide de sang, lauché en pleine jeunesse, n'ayant su de la vie que ce qu'elle a de moins digne de vivre. Mais dans la foule d'oisifs il y avait un observateur conscient : Jérôme de Péfaut, assis au même rang que Mlles d'Avigre, séparé d'elles par la règle qui imposait des côtés différents aux hommes et aux femmes... Un évêque officiait, dans une pompe admirable. Des musiques déchirantes descendaient de la tribune sur la nef. Les lumières d'alcool, verdies par le sel, répandaient une clarté livide sur les tentures noires. Jérôme méditait.

Comme tant de fois, quand il se mêlait à ceux de son monde, à ses pairs par la naissance, la fortune et les habitudes, il était frappé de l'antinomie évidente entre les doctrines et les mœurs, entre la profession extérieure et le fort des consciences.

« Voici, pensait-il, une assemblée réunie pour la plus grave des circonstances, la mort d'un des nôtres. On la célèbre selon un rite vénérable, auquel chacun de nous tient sincèrement et

qu'il est bien décidé à réclamer pour son propre compte. Mais le sens symbolique de cette cérémonie, combien d'entre nous s'en soucient?... Ces belles prières liturgiques qui parlent de la résurrection des âmes, du repos éternel dans le sein de Dieu, qui les comprend? Qui croit réellement à leur signification profonde, à leur efficacité? De son vivant il ne s'en occupait guère, celui qui, raide, inerte, commence à pourrir dans la boîte de chêne. La plupart des gens qui l'escortent aujourd'hui ne diffèrent pas beaucoup de lui... Combien s'intéressent au problème de leur destinée? Combien ont une croyance, quelle qu'elle soit? Toutes les fois que j'ai essayé de questionner les plus sérieux d'entre eux, je les ai trouvés hésitants, incertains, résolus tout au plus au système de Pascal, les génuflexions, l'eau bénite, etc., ou refusant par système toute discussion. »

Et il regardait tout près de lui, au delà de l'allée centrale de la nef, Rose et Marguerite d'Avigre, nuque blonde, nuque rousse, penchées du même geste charmant sur leurs mains nouées pareillement, les blancs doigts des gants entrecroisés... C'étaient celles-ci qui ne voulaient pas discuter plus avant qu'un certain point; qui, quand il les poussait, se dérobaient : « Laissez-nous en paix, Jérôme, vous ne nous convertirez

pas à être païennes comme vous... » Païen! peut-être... mais païen stoïque qui ne jouissait de rien, vivait comme un sage, sobre, tolérant, laborieux. Les non-païens, étaient-ce les Campardon, les Apistrol, les Ars, toute cette foule déjà lasse de son recueillement d'apparat, qui chuchotait comme dans un salon, poursuivant sous les draperies noires, à la lueur des torches funéraires, son éternelle besogne d'affaires ou d'aventures? Ah! société païenne, pourquoi te parer hypocritement d'un vêtement chrétien qui n'est plus pour toi qu'une mascarade d'âmes?

« Non; c'est trop dire, corrigea-t-il aussitôt... Il n'est pas juste de proclamer que tous ceux qui m'entourent sont indifférents ou incroyants, et n'accomplissent ici que des gestes de convenance. Ma mère modelait réellement sa vie sur sa foi. Elle n'était pas la seule de sa génération; il en est encore aujourd'hui d'aussi sincères. Mais qui oserait affirmer qu'ils ne sont pas une exception, et de plus en plus rare? Parmi ceux qui croient par tempérament ou par éducation, qu'ils sont rares, ceux dont la vie est réellement dirigée par leur croyance, et qui, vraiment, en action, sont des chrétiens! La plupart ont de la sympathie pour une tradition, voilà tout... »

— *Dies iræ, dies illa...* entonna une voix, un contralto féminin admirable, du haut de la tri-

bune. Cette même voix, douze heures plus tôt, chantait les voluptés de *Carmen* à l'Opéra-Comique. Symbole de cette étrange anarchie qui mêle à Paris l'amour et la parade religieuse. Jérôme, lui, écoutait la magnifique prose, et s'en pénétrait. Croyance à la Sibylle, croyance à la résurrection des corps, croyance à un jugement suprême des âmes par le Créateur, qui donc, encore une fois, de toute cette foule, croyait à tout cela? Personne n'en écoutait même plus la sonore paraphrase, parmi le souci féminin des toilettes, le souci masculin des intrigues. Et plusieurs oubliaient certainement à quelle cérémonie ils assistaient, mariage ou enterrement.

Au moment où Jérôme se disait cela, ses yeux s'arrêtèrent sur deux femmes agenouillées à l'écart, dans le bas-côté de droite, sous l'ombre que donnait l'angle d'un confessionnal. Elles étaient vêtues de deuil; des voiles de gaze noire couvraient leur visage qu'il eût été impossible de distinguer, même au jour. Celles-ci, du moins, ne bavardaient pas, ne riaient pas, n'usaient pas de l'église comme d'un lieu de rencontre et n'assistaient pas à l'enterrement comme à un spectacle. L'une d'elles pleurait sans doute, la plus petite des deux, car de temps en temps sa tête était secouée, dans ses mains. L'autre ne

bougeait pas, mais son attitude exprimait une ferveur extrême, — le visage voilé levé vers le tabernacle, les mains jointes.

Pour M. de Péfaut, ces deux femmes, l'une qui pleurait, l'autre qui priait, furent bientôt un thème de méditation autrement captivant que la cérémonie elle-même, qui continuait parmi les clameurs de l'orgue et les fumées de benjoin.

« Qui sont-elles? » se demanda-t-il, curieux du mystère des âmes derrière les attitudes. « Qui sont-elles et que font-elles ici, où elles ne sont évidemment connues de personne, où elles ne connaissent non plus personne?... Ce ne sont pas des femmes du monde... quoique leurs vêtements ne soient pas trop mal coupés. Ce sont des artisanes du luxe de Paris, couturières ou modistes. Elles ne sont pas riches, mais elles ne sont pas misérables non plus. L'une d'elles a beaucoup de chagrin, l'autre n'est ici que par sympathie et par piété. Deux sœurs, probablement... » Les voiles entouraient si étroitement les deux têtes que même les cheveux demeuraient invisibles. Maintenant, la moins grande, la plus émue des deux, ne pleurait plus. L'autre l'avait fait asseoir; elle méditait, les mains entre les genoux. Jérôme observa que ses mains, gantées de noir, sans nulle recherche, paraissaient petites et fines.

Il imagina le roman de leur vie, tandis que le silence de l'offertoire planait sur l'église.

« Ce sont deux sœurs... La cadette a perdu un enfant, ou son mari, il y a peu de temps; le voile indique un deuil encore récent. C'est sa paroisse; les obsèques de l'être cher ont eu lieu dans cette église... Elle y est revenue prier ce matin avec sa sœur. Et sans doute la pompe mortuaire du jeune Lasserrade l'a surprise dans ses larmes, avivant son chagrin. Décidément c'est son mari qu'elle a perdu, pas son enfant : une mère n'aurait une pareille émotion que devant un cercueil blanc. »

Les sonneries de l'élévation interrompirent un instant la musique de la tribune et les conversations des assistants; la foule fut plongée dans une posture factice d'adoration et de respect : puis, comme les fronts se relevaient, l'admirable contralto de Rose Galtié, de l'Opéra, chanta le *Pie Jesu,* soulevant dans cet auditoire artiste et blasé un murmure d'admiration, ainsi qu'au théâtre. Les deux sœurs en deuil demeuraient à genoux, et la beauté de ce chant semblait ne pas effleurer leur sensibilité.

« Ainsi, pensa Jérôme, le mari de cette petite Parisienne a connu une joie probablement ignorée de la plupart des gens réunis ici. Il n'a pas été seul dans la vie, et, mort, son souvenir est recueilli dans un cœur fidèle... Tandis que nous

autres, nous sommes la proie d'une affreuse solitude... Nous avons l'air de nous rassembler constamment, mais la solitude nous guette dans nos réunions mêmes et dans nos fêtes; elle nous étreint, ne nous lâche pas, nous poursuit jusque dans la mort... Moi, par exemple, depuis que j'ai perdu ma mère, je ne connais pas un cœur ami ni même quelqu'un que j'aime. Il n'y avait par le monde qu'une seule petite âme pour laquelle je me sentisse de la fraternité... Elle a disparu. »

Il avait beau faire et se gourmander, le souvenir d'Arlette ne le quittait pas. Depuis le billet que Martine lui avait adressé au lendemain de la disparition, il n'avait reçu d'elle aucune nouvelle. Triste et mécontent, il s'était d'abord cloîtré dans son laboratoire, essayant de se distraire par le travail : au milieu de son travail l'angoisse le poursuivait. Il se disait (car d'autres sentiments lui eussent paru ridicules) : « C'est que je me sens responsable de sa situation actuelle. Sans moi, eût-elle avoué?... » Peu à peu, il était revenu se mêler au monde qui avait entouré Arlette, dans l'espoir d'entendre parler d'elle ou de surprendre quelque indice. Et il s'irritait de constater l'absolu, le définitif oubli.

L'officiant récitait maintenant les prières de

l'absoute autour du catafalque écrasé sous les fleurs; sa voix grave appelait le repos éternel sur l'âme du défunt; la voix grêle des enfants de chœur jetait aux échos de la nef les répons suraigus... Puis le corps fut enlevé et l'on défila vers la sacristie. Ce fut un bon moment de détente pour les invités, qui commençaient à trouver la cérémonie longue. Les deux sexes, isolés l'un de l'autre pendant l'office, se rejoignaient avec la gaîté des collégiens évadés d'une retenue. Mme d'Ars se faufilait vers Apistrol. Le gros Campardon rejoignait dans un coin Rose Galtié, descendue de la tribune afin de recueillir les admirations d'une foule de choix, et qui, tout en serrant des mains et en souriant aux encenseurs successifs, balayait du regard cette foule où elle voulait que tout le monde la vît, pensât à elle, l'enviât, l'admirât un instant.

Saraccioli mit la main sur l'épaule de M. de Péraut.

— Voilà une belle cérémonie, dit-il, et bien parisienne.

— Le fait est, répliqua Jérôme, que c'est à donner l'envie d'en être le héros.

— Vous savez le secret? demanda l'Italien.

— Je ne sais jamais aucun secret.

— Ne le dites pas, pour le moins! C'est vraiment un secret. Le vicomte Rémi n'est pas mort

par accident, dans un assaut. Il a été tué en duel, assassiné plutôt, par le prince d'Erminge, parce que le prince l'avait surpris en compagnie de Mme de Guivre.

— Quel roman! fit Mme de Saint-Clair, s'introduisant dans la conversation sans en être priée. Ne racontez donc pas de niaiseries pareilles, Saraccioli. Rémi était avec la petite Liévens, tout le monde le savait.

Un remous soudain sépara les interlocuteurs, qui furent portés en avant. Jérôme, naturellement, connaissait le fameux secret : et ce secret, dans le recueillement obligé de l'église, se chuchotait de proche en proche, nié par les uns, affirmé par les autres. Une atmosphère d'intrigue amoureuse, un reflet d'alcôve, enveloppait ainsi la foule, tandis que la marche funèbre de Griegh épandait son harmonie du haut des tribunes... Cette foule cependant s'écoulait de la sacristie, après avoir salué les personnes de la famille rangées par le maître des cérémonies contre le mur. D'abord on serrait la main aux deux frères du mort, Jean de Lasserrade en lieutenant de dragons, Hubert de Lasserrade en capitaine d'artillerie, — puis au duc de Lasserrade, beau vieillard élégant, d'allure imposante malgré sa taille médiocre, très ému, car Rémi était son neveu préféré. Un homme de

trente-cinq ans environ, chauve et bouffi, venait ensuite, inconnu de tout le monde, un Lasserrade de province, oncle paternel de Rémi. En étreignant leurs mains, on s'arrangeait un visage de componction; puis, dix pas plus loin, on reprenait la conversation et le sourire interrompus.

Jérôme, en sortant, attendit un instant devant le seuil: les propos des assistants, qu'il connaissait tous, le trôlaient au passage. Il échangea quelques : « Comment ça va?... » qui ne demandaient pas de réponse; il entendit des bribes de bavardages; on riait, on parlait d'une première d'arrière-saison au Vaudeville, le lendemain, des réunions sportives, des départs pour Deauville. Ceux qui s'occupaient encore de Rémi faisaient allusion à sa fin tragique avec des ironies et des sous-entendus. Le gros Campardon, montant en fiacre avec M. de Comtat, déclara :

— Mon vieux, c'est dommage que ce petit-là soit claqué. Il était tellement rosse avec les femmes que ça nous vengeait un peu.

« Voilà, pensa Jérôme, l'oraison funèbre la plus lapidaire de ce misérable enfant... »

Le problème de la destinée humaine le hanta tandis qu'il s'en allait, à pied, au hasard, ayant besoin de mouvement et d'air, par cette longue rue Raynouard, l'une des plus désertes de Passy...

Il sentait, chaque fois que la mort frappait à côté de lui, l'anxiété affreuse de cet au-delà incertain. Toutes les raisons scientifiques qu'il se donnait à l'ordinaire pour croire à la caducité de la personnalité humaine lui semblaient alors misérables. « Il y avait, avant que l'épée de Christian ne perforât ce poumon, une force consciente d'elle-même, c'est-à-dire tellement distincte des autres forces, que, pour elle, se transformer en une autre force non consciente équivaudrait à s'abolir. Donc une force pourrait disparaître?... Le principe de la conservation de l'énergie pourrait être démenti?... » Et, certes, lui-même notait, à ce point du raisonnement, le fléchissement de sa logique : mais ne fléchissait-elle pas aussi quand il imaginait la pensée humaine transmuée en chaleur, en mouvement, en vibrations inconscientes?...

Il rêvait ainsi, depuis quelques minutes, suivant les détours de la rue endormie, aux vieilles maisons, quand, levant les yeux, il aperçut à une trentaine de mètres environ les deux prieuses de l'église Notre-Dame-de-Grâce, qui le précédaient. Elles avaient quelque peu relevé leur voile et l'on aurait pu voir leur visage en s'approchant. Jérôme se contenta de marcher derrière elles, mordu tout de même par une curiosité dont il se raillait. Elles allaient assez vite. Au bout de la rue

Raynouard, elles prirent la rue La Fontaine, la traversèrent de gauche à droite, vers l'une des venelles provinciales qui y débouchent. Mais avant d'y pénétrer, la plus grande des deux femmes, entendant un pas sur la chaussée, se retourna, vit qu'on la suivait. Il sembla à Jérôme qu'elle parlait aussitôt à sa compagne : elles ralentirent.

Il continua à les suivre, ralentissant lui-même, entra dans la petite rue. Les deux femmes se concertaient. Sans distinguer leurs traits, Jérôme aperçut nettement le profil de leur silhouette.

« Ce n'est pas possible! » murmura-t-il.

Il s'arrêta. Elles s'étaient arrêtées aussi, paraissaient attendre. Alors il se décida et s'avança. La petite rue était déserte. Une fillette sortit d'une des maisons qui la bordaient, elle était en cheveux, ses jambes de biche sautillaient sous son jupon court; elle courut à une humble boutique d'épicerie. Quand Jérôme ne fut plus qu'à quelques pas des deux femmes, la moins grande rejeta tout à fait le voile noir : son sourire accueillit Jérôme avec ces mots :

— Oui, c'est nous. Je suis heureuse de vous voir.

M. de Péfaut prit la main qui lui était tendue. Un trouble intense arrêtait les paroles dans sa gorge. Il ne pouvait que boire de tous ses yeux,

sous la grande lumière du jour d'été, cette figure tant regardée jadis, conservée dans un coin du cœur : image aujourd'hui changée, aussi jolie, mais tellement autre! Moins séduisante et plus touchante, un peu vieillie sans que les traits fussent altérés, vieillie peut-être par la seule expression de gravité, l'expression d'avoir souffert qui remplaçait l'expression enfantine, si caractéristique autrefois... Les yeux d'Arlette étaient meurtris encore des larmes versées à l'église.

— Je suis contente de vous voir, répéta-t-elle.

Puis, avec une nuance d'inquiétude :

— Nous aviez-vous reconnues?

— Non! Je vous avais remarquées : mais il était impossible de vous distinguer sous vos voiles.

— Vous voyez, Arlette, je vous le disais bien, fit Martine.

Martine aussi avait relevé son voile. Tout entière au souci de rassurer Arlette, elle ne remarqua pas la surprise de Jérôme en l'entendant appeler la princesse « Arlette » tout court.

— Pourtant, reprit Martine, ne restons pas ici. La rue est tellement solitaire que notre rencontre excite déjà la curiosité.

En effet, au rez-de-chaussée de la maisonnette d'en face, une bonne était montée sur un tabou-

ret pour regarder par-dessus le grillage qui garnissait la fenêtre. Un gros homme en manche de chemise s'installait à sa porte, inspectait Jérôme et les deux femmes.

— Oui... allons! fit Arlette.

Jérôme marcha aux côtés de la princesse.

— Qu'êtes-vous devenue depuis huit mois? interrogea-t-il.

Un peu de sa gaîté de jadis éclaira les yeux et le sourire de la jeune femme.

— Rien qui puisse intéresser le monde où j'ai vécu et où vous vivez. J'habite avec Martine, à deux pas d'ici. Si vous n'avez pas peur de vous compromettre en visitant des modistes d'Auteuil, accompagnez-nous.

— C'est cela, insista Martine... Je vous en prie, monsieur. Cela fera du bien à Arlette, que la cérémonie de ce matin et l'événement qui en était la cause ont troublée, naturellement.

La rue, sinueuse entre des jardins, ressemblait maintenant à un chemin de village. Ils marchèrent de front sur la chaussée vide, Arlette entre Jérôme et Martine. Ils ne se parlaient plus. Un trop large abîme d'inconnu s'était creusé entre eux depuis la moitié d'une année; il fallait trop de questions et de réponses pour jeter si vite un pont par-dessus. Pourtant tous trois étaient contents de se revoir, et chacun savait

que son consentement était partagé par les deux autres. Jérôme éprouvait une émotion à voir Arlette auprès de lui, non plus Arlette princesse, liée au monde, mais une Arlette nouvelle, libre. Il pensa soudain : « Et son enfant?... » Il n'osait pas encore questionner... L'enfant était-il mort, pour qu'elle portât ce deuil? Ou ces voiles de crêpe ne servaient-ils qu'à la dissimuler? Et comment vivait-elle? avec qui?

« Puisqu'elle m'invite à entrer chez elle, c'est que sa vie est pure, au moins en ce moment. Chère Arlette! »

Martine montra de loin une maison, — un rez-de-chaussée et un étage, — précédée par un jardinet rempli de géraniums et de bégonias.

— C'est là chez nous, fit-elle.

Comme on approchait de la grille, un garçonnet s'élança de la maison, et s'arrêta aussitôt à la vue de l'étranger qui accompagnait Arlette et Martine.

— Viens, Pierrot, viens; n'aie pas peur, mon chéri, dit celle-ci.

L'enfant s'apprivoisa et, posément, les rejoignit. Il baisa les mains de Martine et salua sans trop de timidité M. de Péfaut.

— C'est mon petit garçon, dit Martine, à qui la joie de ses yeux fit soudain une sorte de beauté.

Elle précéda, la main dans les doigts de son fils, Arlette et Jérôme, qui traversèrent le jardinet fleuri et pénétrèrent dans la maison. Au rez-de-chaussée Jérôme aperçut l'atelier de modes : il était vide.

— Nos deux petites ouvrières sont allées déjeuner, dit Martine.

Au premier étage il y avait trois pièces. L'une contenait deux lits et un berceau ; dans une sorte de cabinet voisin était dressée la couchette du petit Pierre. Tout cela était meublé avec une simplicité extrême; les chaises mêmes étaient des chaises de cuisine dont les bois avaient été laqués en blanc; le mobilier entier de la maison, vendu aux enchères, n'eût pas rendu vingt-cinq louis : mais dans l'arrangement se décelait tout de même l'état de vie des habitantes, supérieur à leur présente fortune, par les goûts de netteté, par des rappels discrets d'élégance. Arlette montra à Jérôme la minuscule salle de bains installée dans un cabinet voisin de sa chambre, et aussi le salon, huit mètres carrés environ, destiné à l'essayage des clientes. Elle pria Jérôme de s'y asseoir, d'attendre quelques instants.

— Je vais embrasser ma fille, dit-elle en souriant.

Comme elle disparaissait, Martine répondit à

l'interrogation que lui adressaient les yeux de Jérôme :

— Oui, l'enfant est née... Elle ressemble extrêmement à son père, au vicomte Rémi. Elle est superbe.

— Arlette l'élève ici?

— Bien sûr, ma princesse la nourrit, répondit Martine, ramenée aux appellations d'autrefois par la présence d'un témoin de la vie d'autrefois.

Arlette rentra; elle s'était débarrassée de son chapeau et de ses voiles; sa blonde chevelure la rajeunissait, la taille gardait son élégance. Elle portait sur les bras un bébé blond qui parut à Jérôme pareil à tous les bébés blonds, mais qui évidemment était sain, bien portant, appétissant.

— Ma fille, Jérôme. Est-elle mignonne?

Jérôme s'extasia, avec les paroles empruntées et les gestes gauches d'un vieux célibataire admirant et caressant un enfant. Au fond, il avait le cœur serré, sans se rendre compte pourquoi. Puis, songeant que cette maternité, cet allaitement, étaient des preuves nouvelles de la pureté d'Arlette, il se rasséréna.

— Mais, dit tout à coup Martine, est-ce que M. de Péfaut a déjeuné?

— Oui, dit le comte. Quand je suis forcé d'aller à une cérémonie quelconque, mariage ou

enterrement, dans la matinée, je ne pars que lesté d'un bon breakfast, comme un Anglais. Mais vous?

— Nous, nous allons prendre ici, devant vous, si vous voulez, notre thé de midi. Vous en prendrez bien une tasse avec nous?

Jérôme accepta. Une petite bonne, extraordinairement jeune et toute petite, emporta le bébé. Martine sortit avec elle, annonçant qu'elle allait préparer le thé et l'apporter.

— Elle est demeurée à votre service? questionna M. de Péfaut quand elle fut sortie.

— A mon service! Mais je n'ai plus de service, mon cher cousin, fit Arlette en riant. Martine est une amie qui vaut bien mieux que moi, et à qui je dois de n'avoir pas coulé à pic dans mon naufrage, il y a huit mois... Martine est mon amie, mon associée, ma sœur... comment exprimer cela?

Tandis qu'elle parlait, Jérôme la regardait et peu à peu reconquérait cette image absente depuis longtemps, en reprenait possession sous sa forme actuelle, si différente! Les beaux cheveux d'or pâle encadraient le visage aminci, vieilli en quelques mois de plusieurs années; ils étaient simplement ramenés sur la nuque, et les bandeaux, n'ayant plus que leur lente ondulation naturelle, enveloppaient le front, les joues plus

reposées, plus fraîches, un peu plus rosées que naguère, et pourtant moins juvéniles. La robe noire unie seyait merveilleusement. « Elle est plus charmante encore qu'autrefois, » songea M. de Péfaut... Cependant, comme on regrette le printemps, comme on regrette un peu de soi, il regretta l'étrange femme-enfant qu'avait été la princesse d'Erminge au temps de sa fortune.

— Vous avez eu beaucoup de courage, fit Jérôme.

— Du courage? oh! non... Je me suis d'abord laissé conduire par Martine comme une pauvre bête battue qu'un passant recueille. Je n'avais d'autre sentiment que la terreur... Mon mari m'avait jetée hors de chez lui avec tant de violence...

— Il vous avait vraiment chassée?

— Vous ne le saviez pas?

— Personne ne l'a su exactement. On a compris qu'il y avait eu séparation. La version officielle est qu'on vous soigne en Allemagne pour une affection nerveuse.

— Ah! on a dit cela, tant mieux! Cela coupe court à tout commentaire. Plaise à Dieu qu'on dise maintenant que je suis morte. La princesse d'Erminge est bien morte... Mais voici ce qui s'est passé réellement. Après l'aveu que vous

m'aviez conseillé de faire — et que je vous remercie de m'avoir conseillé — j'ai été chassée par le prince, oui, jetée sur le palier de l'escalier... Là, Martine m'a recueillie pour m'emmener d'abord à Saint-Cloud, où son enfant, ce petit garçon que vous avez vu, était élevé.

— Et vous n'avez pas voulu vous aider de moi, murmura Jérôme. Vous m'avez même défendu de vous servir !

— Je vous assure, répondit Arlette, que votre nom est le premier, le seul qui soit venu dans ma pensée, quand j'ai recommencé à penser, après la tourmente. Mais... ne m'en veuillez pas (elle lui prit la main et la serra un instant) : songez que j'étais une malade, les nerfs à vif... L'épouvante d'être rejointe par mon mari, ramenée aux mains des gens que je venais de fuir, atteignait chez moi la monomanie. Si bien que votre sollicitude, dont je ne doutais pas un instant, et qui, j'en étais sûre, allait me rechercher pour m'assister, — eh bien! cette sollicitude me fit peur. J'imaginais que d'autres suivraient la piste après vous, ou que vous-même voudriez me rapprocher de Christian... Que sais-je? des folies, c'est certain, mais qui me faisaient délirer de terreur. Martine, pour me calmer, prit l'initiative de vous écrire... Peu à peu le temps a eu raison de mes angoisses. Ma fille est venue au monde,

et, de ce jour-là, toute surexcitation nerveuse a disparu... Je n'ai plus pensé qu'à elle.

« Je n'ai plus pensé qu'à elle!... » Ce cri maternel heurta cruellement le cœur de M. de Péfaut. « Avant, elle a craint ma présence; après, elle m'a oublié. »

Arlette continua, le visage sérieux et les yeux un instant humides :

— J'ai tenu à venir à l'église, ce matin. Oh! je sais bien que depuis longtemps je n'étais plus rien pour lui, et que jamais je n'avais été autre chose qu'une poupée pour l'amuser. Pour moi-même, le souvenir de ma défaillance est une énigme. Comment ai-je pu? Comment ai-je pu?... Pourtant j'ai été sa femme plus encore que je n'ai été celle de mon mari. Et il m'a donné toute ma vie présente : mon enfant. Est-il vraiment mort d'un accident d'assaut?

— Non, répondit Jérôme. Il paraît qu'il a été tué en duel par le prince d'Erminge.

— A cause de Madeleine?

Le comte fit signe que « oui ».

— Oh! l'affreuse fin!

Elle mit sa main gauche à plat sur ses yeux comme pour s'abriter dans l'asile de sa conscience. Martine rentrait, tenant un plateau servi pour le thé : cette diversion soulagea Jérôme et Arlette. Le petit Pierre suivait sa maman, por-

tant avec précaution une bouillotte de cuivre pleine d'eau chaude. Jérôme appela l'enfant et lui parla, tandis que les deux femmes installaient le thé sur un guéridon.

— Veux-tu causer avec moi, mon mignon?

— Mais oui, monsieur.

— Est-ce que tu travailles, petit Pierre?

— Oui, monsieur.

— Tu vas en classe?

— Non, monsieur; j'y allais à Saint-Cloud; mais ici, c'est maman qui m'apprend.

— Qu'est-ce que tu apprends?

— Tout... Tout ce qu'on apprend dans les lycées, même le latin. Maman sait tout.

— Ne le croyez pas sur parole, corrigea Martine... Pour le latin surtout, je l'apprends à mesure, avec lui.

— Et puis je vais à l'atelier de serrurerie à côté, chez Pigorel, reprit l'enfant. Ça m'amuse beaucoup.

— Martine est la sagesse même, interrompit Arlette. Elle donne à son fils l'instruction d'un petit bourgeois, mais elle lui met en même temps dans la main un outil d'ouvrier.

— Monsieur de Péfaut? fit Martine, coupant court à cet éloge, en présentant au comte une tasse pleine. Pierre, offre des sandwichs.

Martine était tout à fait à l'aise dans son rôle

d'égale, sans la moindre affectation ni la moindre gêne. En l'observant, M. de Péfaut songea à tant de femmes du monde, moins gracieuses que cette ancienne institutrice devenue modiste après avoir été femme de chambre.

— Moi aussi, dit Arlette, je refais un peu mon instruction ici, grâce à Pierre et à sa mère. On m'avait laissée tellement ignorante.

— Tiens, dit Pierre, regardant par la fenêtre... Voici Marthe... Et puis Juliette qui court après elle.

— Nos ouvrières rentrent, expliqua Martine... Et vous allez m'excuser, monsieur; il faut que je descende leur donner du travail. Viens avec moi, Pierrot!

Arlette et son cousin se retrouvèrent seuls dans le salon. La lumière de l'après-midi coupait maintenant la fenêtre d'un jour oblique, qui gagnait de plus en plus... Arlette, voyant que le soleil atteignait M. de Péfaut, se leva, alla fermer les persiennes, puis repoussa à demi les battants en croisant l'espagnolette. Un jour blond régna dans la pièce. D'en bas, le susurrement précipité d'une machine à piquer indiqua que le petit atelier recommençait sa vie. Au bout du jardinet fleuri, cette rue de village, oubliée dans le Paris d'Auteuil, n'envoyait que des bruits de village : les coups de lime du serrurier, des clameurs

d'enfants, des pépiements de moineaux et de pinsons.

Arlette revint s'asseoir en face de M. de Péfaut.

Pour dire quelque chose hors des préoccupations secrètes qui le troublaient, celui-ci demanda :

— Vous vivez maintenant de votre travail ?

— Ne vous moquez pas, mon cousin, répliqua-t-elle. Vous êtes trop au courant de la vie pour croire ce qu'avait cru une enfant ignorante telle que moi : qu'une femme du monde, élevée comme je l'ai été, peut gagner sa vie du jour au lendemain. J'ai essayé, sincèrement, dès que ma santé a été à peu près rétablie. J'ai tenté d'aider Martine, qui, elle, avait su, en quelques jours, récolter des clientes dans ce quartier. Martine m'a encouragée de son mieux. Hélas ! je n'ai pas pu me dissimuler que je ne sais pas, que je ne *peux* pas travailler. Cela viendra peut-être ; mais on ne s'affranchit pas si tôt d'un passé d'oisiveté. Songez que pendant vingt ans je n'ai rien, rien fait ! J'ai laissé couler le temps ou bien je l'ai dispersé en divertissements. Enfin, j'ai toujours entendu, autour de moi, que le travail déclasse les gens de notre monde. Vous-même, mon cousin, on ne vous pardonne de travailler qu'en vous traitant d'original... Renié durant tant d'années, on dirait que le travail se venge

et ne veut plus de moi. Je m'y mets avec ardeur; il me semble que je vais réussir, et, en effet j'ai quelques bonnes idées d'abord, et quelque adresse... Puis, très vite, je me lasse. Ma pensée s'écarte de ce que je fais, mes doigts s'engourdissent, deviennent maladroits. Je m'énerve, je m'irrite. Je gâte ce que j'ai entrepris et je finis par une crise de pleurs... Depuis la naissance de ma petite fille, d'ailleurs, je n'ai guère de loisirs. Peut-être aussi suis-je un peu moins inhabile à l'effort. Mais je ne me fais pas d'illusion. Que serais-je devenue sans mon admirable Martine, et si ma tante de Laprade ne m'avait laissé un peu d'argent!

— Oui, vous m'aviez parlé d'une rente de deux mille francs. Avez-vous pu la toucher?

— Je n'ai osé envoyer Martine à la banque que tout récemment, quand la nécessité m'y a contrainte. Elle a touché l'argent sans difficulté. Je souhaiterais pourtant me débarrasser de ce titre, qui est au porteur, mais dont le récépissé est établi au nom de la princesse d'Erminge.

— Je m'occuperai de le vendre pour vous, si vous voulez, proposa Jérôme. Du reste, rassurez-vous, on ne vous cherche pas.

Il reprit après un silence :

— Vous me permettez, n'est-ce pas? de vous parler en toute franchise?

— Certainement.

— Je comprends que le désarroi où vous a jetée la crise vous ait d'abord fait désirer le mystère et l'oubli, sans plus. Votre maternité, ensuite, a exclu tout autre souci. Mais vous ne pouvez pas imaginer sérieusement que votre vie soit fixée dans son état présent? Vous ne demeurerez pas toujours chez une modiste d'Auteuil, vivant de sa vie? D'abord cela ne convient ni à votre naissance ni à votre éducation. Et puis cette solution invraisemblable serait dangereuse à la longue, car le moindre hasard vous peut découvrir.

— Votre dernière raison est juste, répondit Arlette, et c'est elle qui me contraindra en effet à changer de retraite... Autrement, je vous affirme, Jérôme, que ma vie d'aujourd'hui me suffit et qu'elle me suffirait toujours... Je n'ai plus, en pensant au monde que j'ai quitté, l'angoisse maladive, la peur nerveuse qui me faisait redouter jusqu'à votre présence : mais néanmoins, si je me remémore la princesse d'Erminge, ce que fut sa vie, les gens qui l'entourèrent, tout moi se révolte et voudrait s'enfuir encore plus loin, plus loin! C'est moi qui ai défendu à Martine de m'appeler désormais « princesse » et de me traiter comme si elle était mon inférieure. Comprenez-vous que plus ma vie sera

différente de celle d'avant, plus je me sentirai calme? Voilà pourquoi, dès que nous en aurons acquis le moyen et qu'un déplacement sera sans danger pour ma fille, nous quitterons Paris et la France.

— Où irez-vous? demanda Jérôme, le cœur serré.

— Je crois que nous choisirons un pays allemand, parce que Martine connaît bien la langue.

— Et toute votre vie vous demeurerez là-bas?

— En vérité, je ne le sais pas. Dans la scène suprême avec mon mari, un instant il émit l'idée d'une séparation suivie de divorce. S'il revenait à cette solution, je n'ai pas besoin de vous dire que je ne m'y opposerais pas.

— Mais l'enfant? ne put s'empêcher d'interrompre Jérôme.

Il regretta aussitôt sa question, car le visage d'Arlette se décomposa.

— Oui... l'enfant, vous avez raison. Voilà mon remords et ma punition. Quand je me suis enfuie, il me semblait que cet enfant que je portais en moi était à moi, qu'en tout cas il n'était en rien la propriété de mon mari. J'ai appris que la loi ne l'entend pas ainsi. J'ai dû, pour réserver l'avenir, déclarer ma fille comme née de père et de mère inconnus. Sans doute, dès qu'elle sera en état de me comprendre, je la renseignerai, je

lui dirai la vérité. Mais n'importe, c'est ma honte et mon châtiment, ce dommage causé à mon enfant, et que je ne peux pas réparer. Je ne cesse d'y penser. Ah! combien vous aviez raison, Jérôme! Tout se paye dans l'ordre des responsabilités morales. J'ai transgressé une loi : la loi prend sa revanche.

Jérôme murmura, apitoyé :

— Chère Arlette!... Je voudrais tant vous voir heureuse.

Arlette secoua la tête :

— Je ne me plains pas, mon cousin. J'ai été, il y a moins d'un an, si malheureuse, j'ai passé des jours et des nuits si atroces, que depuis que je vis à peu près en sécurité j'ai la sensation de la convalescence. Je vous assure que c'est très doux, quand on a rêvé la mort comme une délivrance, d'accepter simplement la vie.

— C'est de la quiétude, cela, dit Jérôme; ce n'est pas du bonheur.

— Attendez, fit Arlette. J'essaye de m'expliquer à moi-même et à vous. Assurément ce sentiment de quiétude, de traversée finie, est le plus puissant qui m'anime en ce moment. Mais l'amitié de Martine est un bonheur positif; la naissance de ma fille m'a apporté une joie positive. Ma fille, Martine, le petit Pierre, composent pour moi un monde suffisant, où je n'éprouve plus

jamais l'affreuse solitude dont je souffrais autrefois. Chaque élément de notre groupe humain est essentiel à la vie des autres. C'est doux aussi, cela, d'une douceur plus pénétrante encore que cette quiétude dont je vous parlais...

— Oui, je vous comprends, fit Jérôme. Et son cœur s'angoissa. « Moi, je suis seul! » pensait-il.

Il demanda tout haut :

— Est-ce là tout?

— Le reste est un peu difficile à dire, répondit Arlette avec un charmant rire d'embarras. Enfin!... vous avez assisté à tous mes troubles d'âme : vous m'avez donné le meilleur conseil; oh! un conseil si sain que je vous en serai reconnaissante toute ma vie, le conseil d'obéir à la vérité, — conseil qui m'a sauvée, — car il m'a valu la franche rupture, après laquelle j'ai pu recommencer la vie... Eh bien! je suis heureuse, dans cette vie nouvelle, de me sentir, non pas héroïque, à coup sûr! mais tout de même un peu meilleure qu'autrefois.

— C'est-à-dire, expliqua M. de Péfaut, que vous avez découvert peu à peu une loi morale, et que vous jouissez de vivre soumise à cette loi.

— On m'avait élevée sans jamais me laisser entendre qu'il y eût autre chose que des convenances, et qu'on dût limiter ses appétits par autre chose que la possibilité de les satisfaire...

Avec cela, j'ai vécu, non pas heureuse, mais cahin-caha, jusqu'au jour où, ayant fait avec insouciance un acte gravement répréhensible, j'ai subi l'angoisse des conséquences.

Elle s'arrêta, se remémora des images. Jérôme regardait cette figure sereine, encore ravissante, mais un peu fanée, comme une fleur qu'un trop ardent soleil a surprise.

— Alors, poursuivit Arlette, les mains allongées entre ses genoux, les choses se sont passées comme vous l'aviez si justement décrit quand j'allai vous demander conseil rue de l'Université. J'ai commencé par souffrir, à la façon d'une bête blessée, dans la nuit, avec le sentiment de sourde rancune contre ma souffrance. Il me fallut du temps, et des épreuves, pour me faire admettre que cette souffrance payait quelque chose, et que, si je n'avais pas fait un certain acte, je n'aurais pas souffert... Quand j'ai eu constaté cela, je ne peux pas dire que le sens du bien et du mal me soit encore venu. Je me disais : « J'ai fait une sottise... » J'essayais d'échapper aux effets de cette sottise. C'est en examinant ces échappatoires que j'ai constaté que tout me lésait, que tout me faisait payer une rançon. Par exemple, j'ai tenté de me rapprocher de mon mari, et l'humiliation de cette tentative a été si cruelle qu'elle m'a révélé ma propre

dignité. Ensuite deux grandes causes m'ont modifiée : d'abord la pensée que Christian pouvait me tuer, puis la sensation qu'un être vivait en moi, qui était « moi », et qui cependant avait des droits sur moi. En pensant à ce que serait mon enfant dans la vie, pour la première fois je me suis sentie coupable : car, si Christian n'avait guère que des torts à mon égard, l'enfant à naître avait tout à réclamer de moi.

Jérôme écoutait, touché de la grâce sérieuse avec laquelle la jeune femme se racontait.

— Alors, fit Arlette, cette lumière de responsabilité m'inonda, en même temps que la pensée de la mort possible, acceptée, m'assainissait le cœur... J'ai vu mon passé à cette lumière, dans cette atmosphère assainie : il m'a fait horreur par son égoïsme, sa vilenie. Quand je vous ai consulté, c'était le moyen du rachat que je ne trouvais pas. Vous me l'avez donné : dire la vérité coûte que coûte.

— Comment ai-je osé vous donner ce conseil? murmura Jérôme.

Ils se turent quelque temps. On n'entendait plus le bruit de la machine, mais une voix fraîche, très juste, chantait, avec des poses et des chevrotements un peu comiques, une romance qui célébrait « les sentiers remplis d'ivresse » et « le premier bouquet de lilas »... Une odeur de

fleurs, d'œillets et de roses chauffés par l'été, délicieuse et forte, pénétra par la fenêtre. Jérôme fut triste en considérant l'adorable visage fané d'Arlette. Il pensa qu'elle n'avait jamais été plus charmante, et que désormais il lui serait impossible de la savoir disparue de sa vie, telle qu'il la croyait encore hier.

Un instant, l'esprit vague, il suivit le refrain que les petites ouvrières d'en bas avaient repris à l'unisson. Puis il questionna :

— Martine est toujours pieuse?

— Oui, très pieuse. Plus que jamais.

— Elle ne vous a pas convertie?

— Elle est si parfaite qu'elle m'a rendu sa religion aimable. Je la suis presque toujours aux offices. Il y a dans les églises, pour les déshéritées comme nous deux, un refuge que rien, je crois, ne saurait remplacer. Je m'y plais quand j'y suis seule avec Martine hors des heures où la foule les encombre. La foule m'offusque dans les églises. Et du reste je ne sais pas encore prier.

— Vous y viendrez; la contagion religieuse est irrésistible.

— Peut-être...

Un nouveau silence passa entre eux. Le vent léger jouait avec le store. M. de Péfaut regarda encore Arlette : il sentit qu'elle était le seul

être au monde pour qui il éprouvât une profonde tendresse. A ce moment la porte s'ouvrit, la petite bonne apporta de nouveau l'enfant dans ses langes. Elle était extrêmement éveillée, un peu nerveuse, et faisait entendre des gazouillements tout près de se changer en cris.

— Voici l'heure du repas de ma fille, dit Arlette.

Jérôme murmura, embarrassé :

— Je vous laisse.

Et il se leva.

— Mais vous ne me dérangez nullement, mon cousin! Donnez-moi seulement le temps d'aller mettre une robe plus commode pour une nourrice.

— Non, dit Jérôme. Moi-même, il faut que je parte.

— Eh bien! je vais vous accompagner jusqu'au bout du jardin : ma fille attendra bien une minute.

En bas, devant l'atelier, Martine, qui travaillait avec les ouvrières, les aperçut, et, son tablier relevé pour y retenir des plumes et du tulle, accourut saluer M. de Pétaut.

— Vous reviendrez nous voir, monsieur? Cela fera tant de plaisir à Arlette. Et puis, si quelque chose la menaçait, vous nous avertiriez?

— Cela, vous pouvez en être sûre!...

Ils se serrèrent la main, nullement gênés par le souvenir d'autrefois. Arlette était déjà dans le jardin, elle cueillait une rose et la tendit à Jérôme.

— Tenez, dit-elle, emportez ce souvenir de notre maison.

Elle vit la main de son cousin trembler si fort qu'il eut peine à saisir la fleur et à la fixer à sa redingote. Ils marchèrent sans rien dire jusqu'à la grille. Jérôme ne cherchait plus à masquer son trouble. Tous deux se comprirent parfaitement alors, bien mieux qu'ils ne se seraient compris s'ils avaient tenté de s'expliquer l'un à l'autre avec des mots toujours indociles.

Comme ils atteignaient la barrière, M. de Péfaut se décida à dire :

— Vous savez que mon vœu serait de ne pas vous être inutile. Quand vous vous déciderez à quitter Paris, il me semble que je pourrai vous servir un peu. Ne m'en refusez pas la joie.

— Je vous promets de faire appel à votre sagesse et à votre amitié, dit Arlette.

Elle souriait; mais ce sourire ne promettait rien au delà de ce qu'exprimaient ses paroles.

Jérôme s'en rendit compte. Malgré tout, une tenace espérance, qu'il ne tentait plus de combattre, s'avivait en lui.

— Me permettrez-vous, avant l'époque de votre départ, de revenir ici?

Il sentit en demandant cela que la réponse le toucherait aux fibres les plus secrètes.

— Revenez... si vous voulez, dit Arlette.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Achevé d'imprimer

le dix octobre mil neuf cent quatre

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

4165.

159 **Prévost** (Marcel). La Princesse d'Erminge. *Paris, Lemerre*, 1904, in-12, cart. bradel demi-perc. olive, non rog., couv. cons. (315) 5 fr.

Edition originale. — Bel exemplaire.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Marcel Prévost

ÉDITION IN-18 JÉSUS

LE SCORPION. 1 volume.	3 50
CHONCHETTE. 1 volume.	3 50
MADEMOISELLE JAUFRE. 1 volume.	3 50
COUSINE LAURA. 1 volume.	3 50
LA CONFESSION D'UN AMANT. 1 volume.	3 50
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. 1 volume.	3 50
LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
NOUVELLES LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
DERNIÈRES LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
LES DEMI-VIERGES. 1 volume.	3 50
NOTRE COMPAGNE (Provinciales et Parisiennes). 1 vol.	3 50
LE JARDIN SECRET. 1 volume.	3 50
TROIS NOUVELLES *(Nimba — Le Mariage de Julienne — Le Moulin de Nazareth)*. 1 volume.	3 50
Les Vierges Fortes. — FRÉDÉRIQUE. 1 volume.	3 50
— — LÉA. 1 volume	3 50
L'HEUREUX MÉNAGE. 1 volume.	3 50
LE PAS RELEVÉ (Nouvelles). 1 volume.	3 50
LA PLUS FAIBLE, comédie en quatre actes, en prose, *représentée au Théâtre-Français*. 1 volume.	3 50
LA PRINCESSE D'ERMINGE, roman. 1 volume.	3 50

EDITION ILLUSTRÉE

LETTRES DE FEMMES. 1 volume in-18.	3 50
LES DEMI-VIERGES. 1 volume in-18.	3 50
LE DOMINO JAUNE. 1 volume in-18.	3 50
CHONCHETTE. 1 volume in-18.	3 50
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. 1 volume in-18.	3 50
LE SCORPION. 1 volume in-18.	3 50
LA CONFESSION D'UN AMANT. 1 volume in-18.	3 50
COUSINE LAURA. 1 volume in-18.	3 50
LE MOULIN DE NAZARETH. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*	2 »
LE MARIAGE DE JULIENNE. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*	2 »

EDITION ELZÉVIRIENNE

LE SCORPION. 1 volume in-12, avec portrait à l'eau-forte *(Petite Bibliothèque littéraire)*.	6 »
CHONCHETTE. 1 vol. in-12 *(Petite Bibliothèque littéraire)*.	6 »

Paris. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers. — 5.-4165.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002138930b

CE PQ 2383
.P6P7 1904
COO PREVOST, MAR LA PRINCESSE
ACC# 1226092